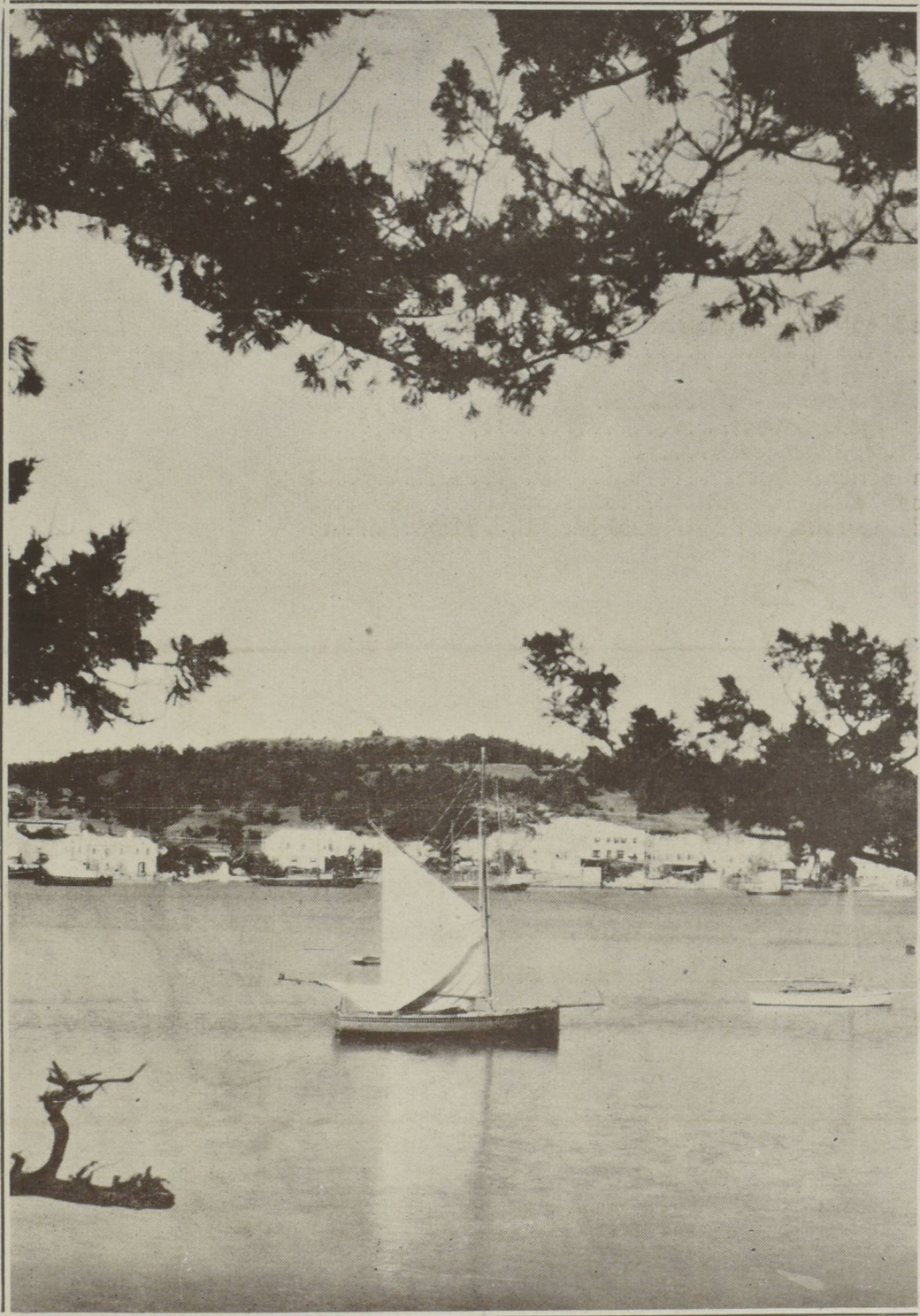


# L'APOTRE



LE PORT DE HAMILTON, BERMUDES.

**MAGAZINE CATHOLIQUE**  
*Lecture pour tous, jeunes et vieux*



PAGE	TEXTE	
385 —	Le blé. . . . .	THOMAS POULIN.
386 —	La confiance dans la prière des enfants. . . . .	( <i>Les Missions catholiques.</i> )
388 —	Le joli rêve de Claudine ( <i>féerie</i> ) . . . . .	RENÉ DUVERNE. ( <i>L'Etoile Nocturne</i> ).
395 —	Le riz du pauvre. . . . .	
398 —	Wou-Wou. . . . .	FRANCIS DROUET.
402 —	Quelques singularités de quelques personnages célèbres. . . . .	PIERRE DE LA CRAU ( <i>La Maison</i> ).
403 —	La noblesse du cœur. . . . .	JEANNE DELCOU ( <i>Foyer-Revue</i> ).
408 —	Éphémérides canadiennes : avril 1930. . . . .	
411 —	La machine humaine : Le cancer. . . . .	LE VIEUX DOCTEUR.
412 —	Broncho-Pneumonie. . . . .	DR PIERVAL ( <i>La Maison</i> ).
414 —	Le renouveau. . . . .	JEANNE LEFRANC.
414 —	Boîtes aux lettres. . . . .	JEANNE LEFRANC.
415 —	L'artiste méconnu. . . . .	FRAGILE.
417 —	Vos fleurs. . . . .	RURICOLA ( <i>Bernadette</i> ).
418 —	O Maria ( <i>poésie</i> ). . . . .	BERTAUT.
419 —	Pour s'amuser. . . . .	
420 —	Les livres. . . . .	
421 —	Les Croisés ( <i>feuilleton</i> ) . . . . .	A. DEVOILLE.

## ILLUSTRATIONS

400 —	La ville de Montréal — Vue prise de la Montagne. . . . .
408 —	Feu Mgr L.-A. Duguay. . . . .
408 —	Feu l'hon. Hewitt Bustock. . . . .
410 —	Feu l'hon. Sénateur C.-G. Dessaulles. . . . .
410 —	Feu Mtre Eugène Lafleur. . . . .
410 —	L'édifice Price, à Québec. . . . .
413 —	Un ancien métier à tisser. . . . .
418 —	Vue de Port-Saïd, en Egypte. . . . .
432 —	L'entrée des terrains de l'Université McGill, à Montréal. . . . .

---

*L'Apôtre* paraît depuis septembre 1919, et est publié par l'Action Sociale Catholique. C'est un magazine catholique, destiné particulièrement à la famille. Il donne chaque mois plusieurs articles inédits sur des questions d'actualité : politiques, économiques ou littéraires. Chaque numéro contient, en outre, une tranche d'un feuilleton intéressant et moral, et plusieurs belles reproductions de revues canadiennes ou françaises. Les illustrations de *L'Apôtre* sont nombreuses et variées, et sa page des jeux d'esprit, à la solution desquels il y a, chaque mois, deux prix à gagner, est à la portée de tous les âges.

---

## AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

**Prix d'abonnement : Canada et Etats-Unis, \$2.00 par année**

" L'Apôtre " est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.



# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME XI

QUÉBEC, MAI 1930

N° 9

## Le blé

**N**OUS savons tous la crise qui fut provoquée cette année chez nous par le blé, crise qui est d'ailleurs loin d'être terminée.

Le problème du blé n'est pas seulement un problème canadien, mais international. La production augmente rapidement et plusieurs pays antrefois importateurs se suffisent à eux-mêmes ou sont sur le point de le faire. Certains d'entre eux sont cette année sur la liste des pays exportateurs.

Les producteurs de blé canadiens se sont trouvés cette année en face de la situation suivante :

Mussolini ayant décidé que non seulement l'Italie devait augmenter sa population, mais aussi produire du blé pour nourrir cette population, on s'est résolument mis au travail pour activer la culture du blé, et des droits élevés furent imposés sur le blé étranger. L'Italie importait d'ordinaire quelque chose comme 90,000,000 de boisseaux par année.

L'Allemagne a aussi imposé de forts droits sur le blé étranger et a voté des subsides pour encourager l'exportation du blé allemand. La France se suffisant à elle-même, cette année, a aussi élevé les droits sur le blé et encouragé l'exportation.

Un fort mouvement fut inauguré en Angleterre pour faire baisser le prix du pain et augmenter la production nationale du blé. L'Espagne, le Portugal, la Roumanie et la Suisse ont aussi élevé un mur plus élevé à l'importation du blé et pris des mesures pour augmenter la culture nationale.

L'Argentine venait de négotier un traité avec la Grande Bretagne, le meilleur client du Canada,

en vertu duquel accord ce pays fournissait du blé en échange des textiles anglais.

Et le Brésil, qui subit une crise du café semblable à celle de notre blé, manoeuvre pour diminuer la culture du premier afin d'augmenter le deuxième.

\*

\* \*

En somme, la cause de la crise peut assez facilement s'expliquer par le petit tableau de l'augmentation dans la production de certaines céréales, de 1910 à 1928 :

	<i>Augmentation</i>
Jugoslavie . . . . .	725 p. c.
Canada . . . . .	174 p. c.
Argentine . . . . .	91 p. c.
Afrique . . . . .	70 p. c.
Australie . . . . .	70 p. c.
Etats-Unis . . . . .	20 p. c.

Et malgré cela les producteurs canadiens, certains de posséder un blé de qualité supérieure, demandèrent un prix plus élevé pour leur produit.

D'autre part, comme le disait un importateur anglais, l'Europe était incapable de payer plus cher et, parce que pauvre, paraissait bien décidée à ne pas acheter un boisseau de plus qu'il ne lui en fallait pour nourrir sa population.

La France, disait cet importateur, se suffira à elle-même et n'achètera pas de céréales à moins que la prochaine récolte soit absolument manquée. Quant à l'Allemagne elle se croit incapable de payer ses réparations de guerre tout en important ce qu'il lui faut pour vivre. Aussi est-elle décidée à travailler ferme pour pouvoir plutôt exporter qu'importer.



Quoi qu'il arrive l'Italie n'importera pratiquement aucun blé, si tant est qu'elle soit obligée d'en importer.

Et tous les autres pays d'Europe travaillent dans le même sens, y compris la vieille Angleterre. Il est bien inutile, ajoutait en avertissement cet importateur anglais, de croire qu'en retenant son blé on peut obliger l'Europe à acheter quand même, car l'Europe peut se nourrir et n'achètera pas de blé étranger par simple caprice.

Et une autre récolte s'en vient.

\*

\* \*

Il semble donc acquis qu'il existe dans le monde une surproduction de blé, et que cette surproduction augmentera encore et rapidement pour peu que les pays autrefois importateurs deviennent graduellement en état de suffire à leurs besoins, et même d'exporter.

Encore faut-il ne pas oublier que la Russie n'est pas revenue sur la liste des grands pays producteurs et exportateurs de blé. Cela durera-t-il longtemps? Il est difficile de le prévoir. Il reste pour le moment que ce malheureux pays veut faire de grands efforts pour remettre à date sa culture du blé. Si cela se produit et que les autres pays continuent leur politique actuelle, il est évident que le marché du blé deviendra absolument encombré.

Cela aura sans doute une influence considérable sur le développement de notre pays de l'Ouest. Il faudra bien, en face de l'impossible ne pas augmenter trop rapidement notre culture du blé, ou modifier tout simplement nos méthodes générales de culture.

Et c'est là que le développement de la culture mixte apportera à plusieurs le salut, si on veut s'y adonner.

Nous devons toujours être un pays producteur de blé et nous devons toujours chercher à demeurer un pays exportateur de cette denrée, mais c'est un chapitre que nous ne pourrions toujours développer.

Alors, que la leçon de cette année nous serve et qu'elle nous porte à étudier non seulement si nous ne pouvons pas trouver de meilleures méthodes de ventes, mais aussi dans quel sens nous devons développer notre culture.

Il n'est pas plus sage de récolter du blé pour les entrepôts que du foin pour les automobiles.

Thomas POULIN.

## La confiance dans la prière des enfants et des âmes droites

*Nous empruntons aux Missions Catholiques du 5 janvier 1917 le trait de la vie du R. P. Charroppin, Jésuite français, missionnaire aux États-Unis, à qui ses travaux astronomiques avaient acquis dans le monde scientifique américain une certaine notoriété. Il ne négligeait naturellement aucune occasion de tirer parti de ses occupations profanes pour le bien des âmes; et l'aventure suivante relatée par un journal catholique de New-York, en fournit un piquant exemple.*

Quatre professeurs de l'Université de Saint-Louis, désireux comme moi d'étudier l'éclipse totale de soleil annoncée pour le 1er janvier 1889, m'offraient de partir avec eux pour la Californie, où le phénomène devait offrir les meilleures conditions d'examen. Nous nous mîmes en route le 20 décembre, et, après un trajet de cinq jours en chemin de fer, MM. Pritchett, Nipher, Engler, Valler et moi, nous arrivâmes à Norman, lieu choisi pour les opérations, près de St-Francisco.

Seul j'étais catholique: mes compagnons étaient protestants, mais c'étaient de parfaits "gentlemen", de sorte que l'expédition fut des plus agréables.

Cinq jours seulement nous restaient pour les préparatifs indispensables. Nous avions à déterminer d'une manière exacte notre latitude et notre longitude; et ceci ne pouvait être fait que par l'observation des étoiles, de sorte que nous travaillions jour et nuit, et ce fut seulement le veille de l'éclipse que notre horloge astronomique put marcher.

\*

\* \*

Mais, ce soir-là, le temps commença à être nuageux. Toutes les probabilités indiquaient un temps semblable pour le lendemain, 1er janvier. Nos préparatifs étaient complets, mais un simple nuage pouvait rendre inutiles tous nos efforts.

Le premier contact devait avoir lieu, suivant nos calculs, à midi douze minutes quinze secondes, et la totalité de l'éclipse environ une heure et demie après.

Le souper fini, on alluma les cigares et on discuta sur les chances du lendemain. Pas une étoile ne perçait les nuages et mes compagnons étaient presque au désespoir. Je les rassurai en leur promettant que nous aurions deux minutes de soleil pendant la totalité.

Le professeur Pritchett me demanda:

— "Père, êtes-vous prophète?"

— "Ni prophète, ni fils de prophète, répondis-je.



— “ Comment pouvez-vous être si assuré ? ”

— “ Je me sens assuré ; mais, quelque positives que soient mes raisons, vous ne pouvez ni les croire, ni les comprendre. ”

— “ Veuillez nous les dire, demandèrent-ils tous. ”

— “ Eh bien, poursuivis-je, nous avons au ciel une bonne mère, que vous, protestants, ne connaissez pas ; elle est pleine de puissance auprès de Dieu et aime tendrement ceux qui l'honorent. Quand je désire beaucoup obtenir une faveur, je fais prier avec moi un grand nombre de ses enfants et elle ne refuse jamais. Il y a maintenant à Saint-Louis des centaines de saintes religieuses et d'innocents enfants qui lui disent : “ Chère Mère, donnez au Père Charoppin deux minutes de soleil ”, et ces deux minutes je suis certain de les avoir, parce qu'elle est une bonne Mère ”.

Tous se mirent à rire et M. Pritchett s'écria :

— “ Père, je voudrais avoir votre foi. Mais, puisque vous êtes si certain, consentiriez-vous à aller à pied d'ici à Ogden dans le cas où le temps serait nuageux demain ? ”

— Certainement, car j'ai servi la Mère de Dieu toute ma vie ; elle ne me laissera pas faire 800 kilomètres à pied.

— “ Consentez-vous à signer un contrat à cet effet ? ”

— “ Je signerai votre contrat si vous signez le mien. ”

— “ Et quel est-il ? ”

— “ Si le temps est nuageux, j'irai à Ogden à pied ; mais, si nous avons un beau soleil, vous vous engagez, de votre côté, à vous mettre à genoux et à reconnaître la providence de Dieu et la protection de la Vierge Marie ”.

Tous acceptèrent.

Le professeur Nipher remarqua :

— “ En supposant que le soleil se laisse entrevoir à travers les nuages ou que nous ayons un temps brumeux, insuffisant pour l'observation, prétendez-vous avoir gagné ? ”

— “ Nous aurons un ciel clair et beau pour le moment essentiel ; mais souvenez-vous que j'ai demandé seulement deux minutes d'éclaircie. ”

\* \*

Le matin suivant, jour de l'éclipse, le ciel entier était couvert de nuages. Le déjeuner fut servi, mais resta intact ; mes quatre amis étaient désolés. A dix heures tout espoir semblait vain. Je me retirai et récitai mon rosaire en disant :

— “ Vierge bénie, bonne Mère, votre honneur est en jeu ; ne permettez pas que ces hérétiques puissent dire que vous n'avez pas de pouvoir ”.

Le temps du premier contact arriva, et il fut perdu à cause des nuages. Les astronomes étaient désespérés. Je les pressai encore de prendre leur poste, chacun à son instrument, leur disant que les nuages se disperseraient quand le moment solennel serait arrivé.

Alors M. Nipher répliqua :

— “ Espérez-vous que les anges balayeront les nuages ? ”

— “ C'est justement ce que j'espère. ”

— “ Prendrez-vous les anges sur votre photographie ? ”

— “ Les anges ne laissent nulle impression sur la plaque sensible ; mais ils seront là sans aucun doute. ”

\*

\* \*

La lune s'avancait devant le soleil, l'obscurité devenait sensible ; la scène était imposante et avait quelque chose d'effrayant. Juste dix minutes avant la totalité, les nuages s'ouvrirent.

Ce fut une explosion de joie : Vénus, Jupiter, Mars et Mercure, tout près du soleil, brillaient avec éclat. Un petit croissant du soleil restait encore, et la nature semblait dans un deuil profond. Une lumière verdâtre donnait un étrange aspect aux montagnes environnantes. Enfin la dernière traînée lumineuse disparut et la couronne se montra à nos yeux dans toute sa grandeur et sa gloire. Une éclipse totale est certainement la scène la plus sublime de la nature.

\*

\* \*

L'éclipse dura exactement deux minutes ; c'était un succès parfait. Aussitôt que tout fut fini, les professeurs coururent à moi, me serrant la main. M. Pritchett me dit :

“ *Nous serons tous catholiques, nous croyons maintenant à la protection de la Mère de Dieu ; ceci est évidemment son oeuvre.* ”

Et tandis qu'il parlait les nuages couvrirent de nouveau le soleil.

\*

\* \*

Je me remis ensuite à l'ouvrage pour développer mes photographies, qui se trouvèrent parfaitement réussies. Le souper était servi lorsque j'étais encore dans ma chambre obscure je dis à mes compagnons de ne pas m'attendre parce que je ne serais pas prêt avant une heure. Tous répondirent qu'ils ne mangeraient pas avant que j'eusse béni la table, et le repas fut renvoyé à la cuisine.

Après souper, je leur rappelai qu'une des parties du contrat restait à remplir. Tous se mirent à genoux, et nous remerciâmes en commun la Bienheureuse Vierge Marie pour son étonnante protection. M. Nipher avoua que c'était la première fois de sa vie qu'il s'agenouillait.

Le jour suivant, à la nuit, nous arrivâmes à San-Francisco.

Nous sommes rentrés à Saint-Louis. Le professeur Pritchett me visite souvent ; c'est un noble caractère, et j'espère en faire un catholique avant longtemps.

*Et voilà comment, en s'imposant un déplacement de 2,500 lieues pour aller photographier une éclipse de soleil, un Jésuite astronome mit une âme sur le chemin qui mène à Dieu.*



# Le joli rêve de Claudine

(Féerie en un acte)

## PERSONNAGES

CLAUDINE  
SIMONE. (11 à 12 ans.)  
UN PETIT ANGE.  
TROIS PETITS PIERROTS.  
UNE PETITE FILLE PAUVRE.  
LE PETIT POUCKET.  
LE PETIT CHAPERON ROUGE.  
LA BELLE AU BOIS DORMANT,  
LE PRINCE CHARMANT.  
UNE SERVANTE.

NOTA. — Tous ces rôles peuvent, si l'on désire, être joués par des fillettes en travesti.

*Au lever du rideau, Claudine est étendue sur une chaise longue, la jambe droite allongée sous une légère couverture; tantôt elle allonge aussi la gauche, tantôt elle la laisse pendre et la balance distraitement. La chambre où elle se trouve est peu meublée. Au mur, une étagère avec des livres. Près de la chaise longue, un guéridon portant quelques petits jouets. Porte à droite, fenêtre à gauche. Le mur du fond est en partie masqué par un double rideau fermé, bien visible du public, et derrière lequel existe une porte donnant sur les coulisses. C'est par là qu'entreront les petits acteurs, à l'exception de Simone. De chaque côté du double rideau, un banc. — Claudine semble rêveuse. Elle prend une poupée, la repose, bâille, soupire, regarde par la fenêtre.*

CLAUDINE. — Il doit faire beau, dehors. Un peu froid, mais beau. Mon Dieu, quand est-ce que je serai guérie ?

*(On frappe, et tout de suite on entre par la porte latérale. C'est Simone. Elle a les yeux vifs, l'allure rapide, un manteau et un chapeau.)*

SIMONE. — Bonjour, bonjour, Claudine !... Brrr ! On est mieux chez toi que dans la rue. Je viens te faire une visite, si tu permets.

CLAUDINE, lui souriant. — Ah ! tu es bien gentille, Simone. Justement, je m'ennuyais.

SIMONE, ôtant chapeau et manteau. — Je ne garde pas ça, hein, j'aurais trop chaud. Tu t'ennuies ? Avec tant d'affaires que ça ? *(Elle s'approche du guéridon et tripote les jouets les uns après les autres.)*

CLAUDINE. — Tu sais, quand on est immobilisée depuis deux mois, et peut-être pour plus longtemps.

SIMONE. — Ma pauvre Claudine ! Oui, ça ne doit pas être drôle... Moi, je ne pourrais pas, c'est bien simple, je ne pourrais pas ! *(Elle*

*trépigne sur place; on la sent active, remuante, musclée, incapable, en effet de se tenir tranquille.)* Mais tu te guériras bientôt, va, et on fera de nouveau de fameuses parties ensemble !

CLAUDINE, continuant à suivre sa pensée. — Et puis, j'ai fait un rêve... un si beau rêve !

SIMONE. — Un beau rêve, et ça te rend triste ?

CLAUDINE. — Tu n'as pas remarqué, quand on fait un beau rêve et qu'on se réveille, on est bien plus malheureux après, parce qu'on s'aperçoit que ce n'était pas vrai, et alors on est déçu.

SIMONE. — Oui, une fois, je me rappelle, j'ai rêvé que le pensionnat avait brûlé de fond en comble avec les livres, les cahiers et l'emploi du temps. Les maîtresses s'étaient transformées en pompiers... en pompières, si tu aimes mieux et après l'incendie elles avaient décidé de rester pompières. Ce que j'étais vexée en me réveillant !

CLAUDINE. — Ah ?

SIMONE. — Ça n'a pas l'air de te passionner ? Il me semble pourtant que pour un beau rêve...

CLAUDINE. — Si tu savais... Que je puisse seulement marcher, et je serai trop contente de retourner au pensionnat.

SIMONE, sentencieuse. — Tous les goûts sont dans la nature !... Et toi, qu'est-ce que tu as rêvé ?

CLAUDINE. — Oh ! c'est un rêve un peu long, un peu compliqué... tu le trouverais un peu bizarre...

SIMONE. — Ça ne fait rien, raconte-le ! J'aime ce qui est bizarre. *(Elle attrape une chaise et s'assoit.)*

CLAUDINE. — Eh bien ! voilà. J'étais comme je suis, dans ma chaise longue, avec ma jambe. Je m'ennuyais comme maintenant...

SIMONE. — Tu es bien aimable ! Je suis là et tu t'ennuies ?

CLAUDINE. — Je veux dire comme tout à l'heure, avant que tu ne sois là. Donc, je m'ennuyais. Je regardais vaguement devant moi. C'était la veille de Noël, comme aujourd'hui, mais ça ne me réjouissait guère... Tout à coup, qu'est-ce que je vois ? Un petit ange !

SIMONE. — s'exclamant. — Un petit ange ?

CLAUDINE. — Oui, un joli, joli petit ange, avec des cheveux blonds, deux petites ailes, une longue robe blanche, des pantoufles rouges et une baguette dorée à la main.

SIMONE. — Un ange avec des pantoufles rouges ? Tu as déjà vu des anges avec des pantoufles rouges ?

CLAUDINE. — Tu n'aurais pas voulu qu'il aille pieds nus ?

SIMONE. — Enfin, je ne me représente pas un ange avec des pantoufles rouges... *(Poussant un cri soudain et se dressant debout.)* Oh !

CLAUDINE, à son tour, levant les yeux. — Oh ! *(Pendant les dernières répliques, le rideau du fond s'est écarté et a livré passage à un petit ange exactement conforme à la description de Claudine. Il s'est avancé sur ses pantoufles rouges, et il*



regarde Claudine en souriant. Claudine, rayonnante, tend les bras vers lui.) Le voilà, Simone, le voilà ! C'est le petit ange de mon rêve !

SIMONE, stupéfaite.— Ah ! ça, par exemple . . . Ça, c'est extraordinaire ! S'il suffit que tu racontes un rêve pour qu'il se réalise ! . . . Et après, dis, qu'est-ce qu'il est arrivé, après ?

CLAUDINE, dont le visage s'est métamorphosé et qui ne quitte pas des yeux le petit ange.— Après l'ange m'a dit de sa petite voix claire : « Je voudrais savoir ce qui te ferait plaisir, Claudine. Je viens pour te le donner. »

L'ANGE.— Je voudrais savoir ce qui te ferait plaisir, Claudine ; je viens pour te le donner.

CLAUDINE.— Tu vois, tu vois, il me le dit encore ! Quel brave petit ange !

SIMONE.— Je n'y comprends rien ! Je n'ai jamais vu ça ! . . . Et qu'est-ce que tu lui as demandé ?

CLAUDINE.— Trois petits pierrots. J'avais envie de trois petits pierrots, des petits pierrots tout blancs, à joues roses et à bonnet pointu. Et alors . . .

SIMONE, hâletante.— Et alors . . . ?

CLAUDINE.— Et alors, l'ange a étendu sa baguette et les trois petits pierrots se sont trouvés là sans que j'aie pu savoir d'où ils étaient sortis. (A ce moment, l'ange étend sa baguette dans la direction du rideau ; le rideau s'écarte et trois petits pierrots entrent l'un après l'autre. Claudine, transportée de joie.) Oh ! Simone ! Oh ! Simone ! Voilà mes petits pierrots !

SIMONE.— *les yeux écarquillés.*— Ça devient fantastique ! C'est moi qui dois rêver ! (Les trois pierrots, se tenant par la main, s'avancent en dansant jusqu'au milieu de la scène, puis forment une ronde.)

LES TROIS PIERROTS, ensemble, tournant et chantant. (Air de Cadet Rousselle.)

Nous sommes trois petits pierrots, (bis)

Trois fameux petits numéros. (bis)

L'un s'appell' Jean, l'autre Onésime,

Et le troisième est anonyme . . .

Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,

Nous amusons bien les enfants !

(La ronde se dénoue, et ils viennent, se tenant toujours par la main, jusqu'auprès de la chaise longue. Ils font ensemble une révérence à l'ange.)

LES TROIS PIERROTS.— Bonjour, Monsieur l'ange ! (Révérence à Claudine.) Bonjour, Claudine ! (Révérence plus petite à Simone.) Mademoiselle Simone, nous avons l'honneur de vous saluer !

SIMONE, à part.— Ils n'ont pas l'air excessivement aimables pour moi ! (Deux des pierrots reculent de quelques pas. L'autre fait face à Claudine et chante. Même air que précédemment.)

Je suis l' pierrot numéro un, (bis)

Je suis malin comme un lapin . . .

SIMONE, l'interrompant, moqueuse.— Tiens ! D'abord, « lapin » ne rime pas avec « numéro un ». Ensuite, les lapins ne sont pas si malins que ça !

LE PIERROT.— Allons donc ! Ils ne sont pas malins, les petits lapins, quand ils batifolent dans le thym et le serpolet ? Vous ne savez pas ce que vous dites . . . Pour la rime, je peux vous donner satisfaction, c'est bien facile (Il chante.)

Je suis l' pierrot numéro un, (bis)

Je suis malin comme un lapin (bis)

Quand on me voit fair' mes gambades,

On rit à se rendre malade . . .

Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,

Je sais amuser les enfants !

(Il esquisse un entrechat, puis s'incline de nouveau.)

LE PIERROT.— C'est moi qui m'appelle Jean, Claudine !

CLAUDINE.— Ah ! Eh bien ! je t'aimerai de tout mon cœur, Jean. Maintenant, va t'asseoir, mon petit lapin ! (Le pierrot va en sautilant s'asseoir sur l'un des bancs tandis que le second pierrot s'avance.)

LE SECOND PIERROT.— (Même jeu de scène que le premier.)

Je suis l' pierrot numéro deux, (bis)

Je suis gentil comm' l'oiseau bleu. (bis)

Je fais des petit's cabrioles,

Et quand j'ai fini, je m'envole . . .

Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,

Je sais charmer tous les enfants !

(Parlé) C'est moi qui m'appelle Onésime, Claudine.

SIMONE.— Quel vilain nom !

LE PIERROT.— Je ne vous demande pas votre avis, Paméla !

SIMONE.— Je ne m'appelle pas Paméla !

LE PIERROT.— Papaméla, si vous préférez, ça m'est égal !

SIMONE.— Dites donc !

CLAUDINE.— Oh ! Simone, tu ne vas pas te disputer avec mon pierrot ? (Au pierrot.) Je t'aimerai aussi beaucoup, Onésime. Va t'asseoir, mon oiseau bleu. (Le pierrot va s'asseoir sur le banc en agitant les bras comme s'il s'envolait. Le troisième pierrot s'avance.)

LE TROISIÈME PIERROT. (Même jeu que les deux autres.)

Je suis l' pierrot numéro trois, (bis)

Aussi joli qu'un fils de roi, (bis)

En hommage à votre jeunesse,

J'apporte mes respects, princesse . . .

Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,

Je sais plaire à tous les enfants !

(Parlé, et s'inclinant devant Claudine.) On a oublié de me donner un nom, princesse, c'est pourquoi je suis anonyme.



SIMONE, à part.— Il ne la traite que de princesse ! Et moi, alors ?

LE PIERROT.— Vous, veuillez recevoir l'assurance de mes sentiments les plus distingués !

CLAUDINE.— Voyons, voyons, Simone, ne sois pas jalouse ! (Au pierrot.) Je t'aimerai tout de même, Anonyme, quoique tu n'aies pas de nom. Va t'asseoir, mon fils de roi ! (D'un air digne, le pierrot va s'asseoir sur le banc, à côté des deux autres.)

SIMONE.— Et ça s'est passé comme ça, dans ton rêve ?

CLAUDINE.— A peu près. Je ne me rappelle pas si les pierrots ont chanté, mais ils ont surgi tous les trois au coup de baguette de l'ange. Tu devines si j'étais heureuse !

SIMONE.— Tu peux être heureuse encore maintenant !... Mais, franchement, ce n'est pas naturel. J'ai peine à y croire. Tu es sûre que nous ne dormons pas ?

CLAUDINE.— Veux-tu que je te pince, pour voir ?

SIMONE.— Non, tu me ferais trop mal. J'aime mieux me pincer moi-même (Elle se pince.) Aïe ! Il n'y a pas à dire, je l'ai senti ! (Un instant de silence. Les pierrots sont immobiles sur leur banc. L'ange regarde gentiment Claudine, qui lui sourit. Simone, qui s'est assise et relevée au moins vingt fois, s'assoit de nouveau et reprend.) Tu lui as demandé encore autre chose, à ton petit ange ?

CLAUDINE.— Oui, un livre d'images, mais un beau livre, un livre... écoute, je ne peux pas dire, enfin, un livre qui aurait été tout à fait différent des autres. Et l'ange a levé sa baguette...

SIMONE.— Je l'aurais parié ! Il suffit que tu prononces un mot pour que ton ange lève sa baguette. Tiens ! Naturellement il la lève ! (En effet, le petit ange lève sa baguette dans la direction des pierrots, pendant que Claudine achève sa phrase.)

CLAUDINE.— Et le livre est venu tout seul sur mes genoux ! (L'un des pierrots entr'ouvre le rideau, reçoit un livre dans ses mains et l'apporte à Claudine, escorté par deux compagnons, puis ils retournent sur leur banc.)

SIMONE, se penchant sur le livre.—Peuh ! Ce sont les contes de Perrault. Tout le monde les a, les contes de Perrault !

CLAUDINE, émerveillée.— Oui, mais regarde les belles images. Je n'ai jamais eu des contes de Perrault avec de si belles images. (Elle feuillette le livre.) Regarde, Simone, regarde ! Le petit Poucet ! On dirait qu'il va marcher ! Dans mon rêve, il s'échappait du livre et il marchait...

SIMONE.— Il ne s'échappera pas du livre, je suppose !... Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce qu'on t'apporte ? (Pendant les dernières répliques, l'ange a encore une fois étendu sa baguette ; les pierrots ont encore une fois écarté le rideau. Une jeune fille, habillée en servante,

pénètre sur la scène, poussant une brouette chargée d'une grosse caisse rectangulaire.)

LA SERVANTE.— V'là un colis pour Mlle Claudine ! (Les trois pierrots accourent, déchargent la caisse, retirent le couvercle. Le petit Poucet en sort. Il a les cheveux ébouriffés et d'énormes bottes aux jambes.)

SIMONE, surexcitée, tournant autour de la brouette, de la caisse, du petit Poucet.— Eh bien vrai ! Eh bien vrai ! Si je m'attendais à ça !

CLAUDINE, les bras tendus.— Le petit Poucet !

LE PETIT POU CET.— Lui-même ! (Les pierrots rechargent la caisse sur la brouette, que la servante remmène derrière le rideau. Le petit Poucet fait la révérence à Claudine et chante. (Air : « La bonne aventure ».) Attention : premier couplet !

Lorsque le petit Poucet  
Entend qu'on l'appelle,  
Aussitôt il apparaît :  
Le voici, ma belle !  
Il a ses bott's de sept lieues  
Qui lui entrent jusqu'aux yeux !  
La bonne aventure, ô gué,  
La bonne aventure !

(Parle, considérant ses bottes.) C'est bien pratique pour faire de grands voyages, mais c'est rudement mal commode pour marcher dans un salon ! (A Claudine.) Vous permettez que je les enlève, Mademoiselle ?

CLAUDINE.— Comme vous voudrez !

SIMONE.— Vous n'allez pas vous déchausser ici, tout de même ?

LE PETIT POU CET.— N'ayez crainte, charmante enfant ! Quoique fils de bûcheron, je suis fort bien éduqué. (Il retire ses bottes. Il a les mollets nus avec des chaussettes et des souliers blancs.) Attention : deuxième couplet ! (Il chante.)

Je voulais vous amener  
Mes quatorze frères,  
Mais, après tout, j'ai pensé :  
C'est pas nécessaire !  
Ça serait embarrassant,  
Un pareil troupeau d'enfants !  
La bonne aventure, ô gué,  
La bonne aventure !

SIMONE.— Comment ! Vous avez quatorze frères, espèce de farceur ? Vous en avez six, pas un de plus !

LE PETIT POU CET.— Je vous demande pardon, j'en ai eu huit autres depuis la dernière fois. Huit et six, quatorze, il me semble ! (A Claudine.) Mademoiselle Claudine, je suis votre dévoué et respectueux serviteur. Je vous raconterai mes exploits, je vous dirai par quel miracle les petites filles de l'ogre ont échappé à la mort,



et même je vous prêterai mes bottes de sept lieues, si ça peut vous faire plaisir.

CLAUDINE.— Mon pauvre petit Poucet, j'ai une jambe malade, et je ne peux même pas mettre mes chaussures. Alors, tu comprends, des bottes de sept lieues... Mais je suis bien contente de t'avoir à moi. Va t'asseoir là.

LE PETIT POUCKET.— Bien, duchesse ! (*Il va s'asseoir à côté des pierrots.*)

SIMONE à Claudine.— Oh ! dis, cherchons encore des images, peut-être qu'il viendra encore du monde ! C'est merveilleux un livre comme celui-là !

CLAUDINE, feuilletant le livre.— Voilà l'ogre...

SIMONE, précipitamment.— Non, non, pas ça ! Tourne les pages ! Voilà le petit Chaperon rouge. Tu n'as pas vu le petit Chaperon rouge dans ton rêve ?

CLAUDINE.— Si, il est sorti du livre...

SIMONE.— Alors, il va sortir aussi de la caisse ! (*Même jeu de scène qu'avec le petit Poucet : la servante entre, poussant la brouette.*)

LA SERVANTE.— V'là encore un colis pour Mademoiselle Claudine ! (*Les pierrots déchargent la caisse, ouvrent le couvercle, aident le petit Chaperon rouge à en sortir. Béret rouge, robe rouge, un panier au bras.*)

SIMONE, tournant autour du groupe, dans un état d'agitation grandissant.— C'est lui ! C'est parfaitement lui ! Je le reconnais !

CLAUDINE, joignant les mains.— Le petit Chaperon rouge !

LE PETIT CHAPERON ROUGE, s'avançant.— Oui, c'est moi ! (*Elle s'avance et chante. Air : « Il est né le divin Enfant. »*)

Tout à l'heur', d'un petit pas lent,  
Je m'en allais dans le bois seulette,  
Tout à l'heur', d'un petit pas lent,  
J' m'en allais chez ma mère-grand.

Mais, hélas ! je ne sais comment,  
Le pot d' beurre avec la galette,  
Mais, hélas ! je ne sais comment,  
J'ai mangé tout ça goulûment !

(*Soulevant le couvercle de son panier.*) Qu'est-ce que vous voulez, c'était si bon ! J'avais faim, on avait oublié de me donner mon goûter. (*Elle pousse un petit soupir et reprend :*)

Et puis, j'ai rencontré le loup...  
Je crois qu'il a dévoré grand'mère.  
Et puis, j'ai rencontré le loup...  
C'est un' bête que j' n'aim' pas  
[ beaucoup !

Ça fait qu' jose plus rentrer chez nous,  
Je serais battue par mon père...  
Ça fait qu' jose plus rentrer chez nous,  
Et je viens jouer avec vous !

(*Elle sourit et salue Claudine, puis Simone.*)

SIMONE, flattée.— Celle-ci est gentille, au moins, elle ne méprise pas tes amies, ma pauvre Claudine !

LE PETIT CHAPERON ROUGE.— Vous voudrez bien que je joue avec vous, Claudine ?

CLAUDINE.— Mais oui, mais certainement !

SIMONE.— Un peu plus tard ! Tournons vite les images, Claudine !

CLAUDINE.— Tu es bien pressée !

SIMONE.— Je comprends, que je suis pressée ! Toi pas ? Il faut voir la suite.

CLAUDINE.— Eh bien ! va t'asseoir, petit Chaperon rouge. (*Celle-ci obéit. Claudine feuillette le livre.*)

SIMONE.— Arrête-toi. Je vois la Belle au Bois dormant et le Prince charmant. J'espère que tu en as rêvé aussi ?

CLAUDINE.— J'en ai rêvé...

SIMONE, applaudissant.— Bravo ! Ils vont venir, c'est sûr !... Ah ! qu'est-ce que je te disais ? (*Toujours même jeu de scène que précédemment.*)

LA SERVANTE.— V'là encore un colis pour Mlle Claudine ! Ça fait trois colis ! (*Les pierrots ouvrent la caisse. La Belle et le Prince y sont blottis tous deux. Ce sont deux tout petits acteurs, les plus petits que l'on trouvera, pourvu qu'ils chantent nettement et jouent bien leur rôle, plus ils seront petits et plus ce sera gentil. Ils s'avancent en se tenant par la main.*)

CLAUDINE.— Qu'ils sont petits ! Qu'ils sont jolis !

LA BELLE AU BOIS DORMANT. (*Sur l'air de « Mon beau château, ma tan-tire-lire-lire. »*)

Dans mon beau château  
Sur un lit en bois de rose,  
Dans mon bon château,  
J'ai fait longtemps mon dodo.

LE PRINCE CHARMANT, se tournant légèrement vers elle pour lui donner la réplique :

Dans son beau château.  
(La porte n'était pas close),  
Dans son beau château,  
Je me suis glissé tantôt,

LA BELLE, se tournant de même vers lui :

Il m'a regardée,  
D'un air tout à fait aimable,  
Il m'a regardée,  
Alors, ça m'a réveillée !

LE PRINCE.

Je l'ai regardée.  
Je la trouvais délectable.  
Je l'ai regardée.  
J'en étais émerveillé !



CLAUDINE.— Ils sont ravissants !

SIMONE.— Délicieux ! A croquer !

LA BELLE, avec une petite menace du doigt au Prince charmant.

Il m'a dit : « Tu viens ? »  
Et le voilà qui m'embrasse...  
Il m'a dit : « Tu viens ? »  
Qui m'embrasse sur la main.

LE PRINCE, même geste.

Elle m'a dit : « Je viens ! »  
Sans fair' la moindre grimace.  
Elle m'a dit : « Je viens ! »  
De son air le plus coquin.  
(Ils s'embrassent.)

LA BELLE.

Et sans plus d'façons,  
Dedans son automobile,  
Et sans plus d'façons,  
Il m'emmèn', le cher garçon !

LE PRINCE.

Et sans plus d'façons,  
Car je suis vraiment habile,  
Et sans plus d'façons,  
Ça y est : nous nous épousons !

LA BELLE, parlé.— C'est comme ça, il m'a épousée.

LE PRINCE.— Elle aussi.

LA BELLE.— Nous nous sommes épousés tous les deux. Et comme j'ai peur de me rendormir dans mon beau château...

LE PRINCE.— ... Nous aimons mieux venir chez vous, si ça ne vous fait rien.

CLAUDINE.— Mais je ne demande pas mieux ! Je veux vous embrasser aussi, moi, vous êtes tellement mignons ! (Ils se penchent tour à tour vers elle et elle les embrasse.)

SIMONE, trépидante.— Oh ! donne-les-moi, Claudine, donne-les-moi !

CLAUDINE.— Te les donner ? Ah ! bien non, alors ! Je les aime trop !

SIMONE.— Égoïste ! (Avec dépit.) Garde-les, après tout, ils ne valent pas si cher que ça ! Ils prétendent qu'ils ont une automobile, et ils arrivent dans une brouette. Moi, je déteste les rodomonts !

CLAUDINE, riant.— Oh ! oh ! Quels mots savants tu emploies quand tu es fâchée ! Mais, ne te fâche pas, va, Simone. Je te donnerai peut-être un de mes petits pierrôts.

SIMONE.— Le beau cadeau ! Tu es d'une générosité touchante !

LE PRINCE.— Est-ce qu'on peut aller s'asseoir ?

CLAUDINE.— Mais oui, allez vous asseoir, mes petits. Quand mon rêve sera fini, je vous rappellerai. (Ils vont s'asseoir côte à côte sans se lâcher la main.)

SIMONE.— C'est vrai, je ne pensais plus à ton rêve... Mais pourquoi fermes-tu le livre ? Regardons encore les images. (Claudine tient distraitement le livre fermé entre ses doigts.)

CLAUDINE.— Il n'y en a plus. Dans mon rêve, l'ange m'a dit...

L'ANGE (Pendant toutes ces scènes, tantôt il est resté appuyé au dossier de la chaise longue tantôt il s'est promené devant les bancs, comme s'il passait en revue les petits personnages assis. Il se rapproche de Claudine.) — Tu n'as plus qu'un souhait à formuler, Claudine. Plus qu'un.

SIMONE.— Vous êtes bien sévère, Monsieur l'ange. Qu'est-ce que ça peut vous faire qu'elle en formule encore deux ou trois ? (L'ange la dévisage en fronçant les sourcils.)

CLAUDINE.— C'est bien cela qu'il m'a dit dans mon rêve.

SIMONE.— Alors, j'espère que tu lui as demandé un wagon de marrons glacés, hein ? Monsieur l'ange, envoyez un wagon de marrons glacés, s'il vous plaît !

L'ANGE, d'une voix caverneuse.— Gourmande !

CLAUDINE, grave.— Je ne lui ai pas demandé de marrons glacés...

SIMONE.— Tu es une sottie. Parce que ça, au moins, tu pourrais le partager avec moi. (L'ange lui donne un coup de baguette sur le mollet.—) Aïe ! Mais vous êtes pire qu'un maître d'école, Monsieur l'ange !

L'ANGE, d'une voix sépulchrable.— Bavarde !

CLAUDINE.— J'allais lui demander de me guérir. Je ne peux rien désirer plus ardemment que d'être guérie, Simone, tu comprends. Ah ! me servir de ma jambe, quitter cette chaise, marcher comme tout le monde...

SIMONE.— Ça, c'est vrai... Et tu as été guérie ?

CLAUDINE.— Figure-toi... Juste au moment où je commençais ma phrase, une petite fille pauvre est entrée... (Comme elle parle, le rideau s'écarte, et la petite fille pauvre entre sur la scène. Elle a des habits troués, des bas qui tombent, une figure malheureuse et douce.)

SIMONE, rembrunie.— Allons, bon ! Une petite mendicante ! Ça n'est pas si drôle que tout à l'heure !

LA PETITE FILLE, s'arrêtant à faible distance de Claudine et de Simone, se met timidement à chanter. (Air : « la Paimpolaise ».)

Quittant mon affreuse soupente,  
Où l'on a toujours faim et froid,  
Je suis venue, toute tremblante,  
Vous dire : ayez pitié de moi.

Car voici Noël.

Jour béni du ciel.



Oh ! Je ne suis pas ambitieuse,  
Je ne voudrais ni bonbons fins,  
Ni joujoux, ni robe soyeuse,  
Simplement un morceau de pain

(Elle essuie une larme.)

CLAUDINE, *émue*.— Pauvre petite !

SIMONE.— Tu l'auras, va, ton morceau de pain !

LA PETITE FILLE, *reprenant sur le même air* :

Pour nourrir mes deux petits frères,  
Je suis seule, et j'ai bien du mal ;  
Car papa dort au cimetière,  
Et maman souffre à l'hôpital.

Mais voici Noël,

Jour béni du ciel.

Ah ! veuillez, heureuses fillettes,

Qui ne connaissez pas la faim,

Me donner ce que je souhaite,

Simplement un morceau de pain...

CLAUDINE.— C'est demain Noël, et tu n'as même pas de pain à manger ?

LA PETITE, *humblement*.— Non, Mademoiselle. (Elle frissonne.) Il m'en coûte, allez, de tendre la main ! Si ce n'était pas pour mes petits frères, je n'oserais pas, je ne pourrais pas...

CLAUDINE.— Tu as bien fait d'oser. On ne refuse jamais la charité chez nous. Je vais faire appeler maman, et je suis sûre qu'elle te donnera non seulement du pain, mais bien d'autres choses... (S'apercevant que la petite regarde les pierrots et leurs compagnons sur les bancs.) Tu regardes ces petits personnages ?

LA PETITE, *admirative*.— Comme ils sont beaux ! Qu'est-ce que c'est ?

CLAUDINE.— Ce sont des... des espèces de poupées, mais des poupées vivantes, pour ainsi dire. Elles parlent, elles marchent...

SIMONE.— Elles chantent même, et rudement bien !

LA PETITE.— Des poupées vivantes ? Moi, j'ai bien eu aussi des poupées vivantes, c'étaient mes petits frères, quand ils étaient bébés... (Avec un sourire courageux.) Ils me fatiguaient plus souvent qu'ils ne m'amusaient.

CLAUDINE.— Et des jouets, tu n'en as pas ?

LA PETITE.— Oh ! non, nous sommes trop pauvres !

CLAUDINE.— Pas de jouet ? (La petite secoue la tête. Un silence. Elle contemple de plus en plus avidement toute la troupe bien sagement alignée et balançant les jambes.)

LA PETITE.— Ils sont à vous ?

CLAUDINE.— Oui.

SIMONE.— Tu m'as promis de m'en donner un !

LA PETITE, *doucement*.— Vous avez de la chance ! Vous avez bien de la chance !

CLAUDINE, *avec un peu d'hésitation*.— Tu serais contente s'ils étaient à toi ?

LA PETITE, *joignant les mains*.— Oh ! oui.

CLAUDINE.— Tu... tu les désires ?

LA PETITE, *très bas*.— Oui.

CLAUDINE à Simone, *après un moment*.— Elle les désire.

SIMONE.— Naturellement, n'importe qui en aurait envie ! Moi je aussi les désire.

CLAUDINE.— Toi et moi, nous avons d'autres jouets... Nous sommes gâtées... Nous ne manquons de rien...

SIMONE.— Écoute, tu pourrais lui en donner un, le moins beau... Le petit Poucet, par exemple...

LE PETIT POUCKET, *de son banc*.— Dites donc, vous, je ne suis pas le moins beau. J'ai des bottes, et de fameuses bottes !

SIMONE.— Je n'aime pas les bottes !

CLAUDINE à Simone.— Quand on donne, on ne donne pas ce qu'on a de moins beau. On ne mesure pas sa charité au compte-gouttes.

SIMONE, *boudeuse*.— Je sais bien ce que tu vas faire. Ça ne m'étonne pas de toi.

CLAUDINE.— Ne te rends pas plus méchante que tu n'es, Simone. A ma place, tu en ferais autant. Tu grognerais d'abord, et puis tu te déciderais...

SIMONE.— Ça dépend !

CLAUDINE, *plus haut, d'un dernier effort*.— En tout cas, moi, dans mon rêve, je me suis décidée ; et je veux me décider aussi maintenant, parce que ce serait trop égoïste de vouloir tout garder pour soi quand d'autres petites filles n'ont rien. (Se tournant vers les bancs et s'adressant aux petits personnages.) Vous voulez bien que je vous donne à cette petite fille, n'est-ce pas ?

TOUS LES PETITS PERSONNAGES, *d'une seule voix*.— Vous ferez comme vous voudrez !

CLAUDINE.— Bien. (A la petite, les désignant d'un geste.) Je te les donne.

LA PETITE, *si émue, qu'elle bégaye*.— Oh ! Ce... ce... ce n'est pas possible ! A moi ? Vous... vous me les donnez à moi ?

CLAUDINE.— A toi.

LA PETITE.— Et je... je peux les emmener ?

CLAUDINE.— Certainement. Puisqu'ils marchent, ils te suivront.

LA PETITE, *se jetant aux pieds de Claudine et lui embrassant les mains*.— Que vous êtes bonne, que vous êtes bonne ! Je...

CLAUDINE, *l'interrompant*.— Redresse-toi, je t'en prie ! Ne me remercie pas ainsi, tu me rends honteuse. D'ailleurs, je n'ai pas fini... (Elle se tourne vers l'ange.) Mon petit ange ?

L'ANGE.— Qu'est-ce qu'il y a, Claudine ?

CLAUDINE, *la lèvre un peu tremblante*.— Je voudrais... Je n'ai plus que le droit d'exprimer un désir, vous m'avez dit ?

L'ANGE.— Oui, tu en as déjà exprimé deux, et je ne puis t'en accorder que trois.



CLAUDINE.— Alors... (*Plus bas, car chaque syllabe lui coûte un effort, mais on sent qu'elle fera cet effort jusqu'au bout.*) Alors, voyez-vous, je voulais d'abord vous demander de me guérir. Mais peut-être que je me guérirai toute seule, ce sera simplement plus long. Je vous demanderai donc...

L'ANGE.— Quoi ?

CLAUDINE.— De guérir la maman de cette petite à ma place, et de faire qu'elle ne soit plus pauvre, et qu'elle soit heureuse.

LA PETITE MENDIANTE, *attendrie jusqu'aux larmes.*— Oh ! Mademoiselle !... Oh ! Mademoiselle !... (*Comme épuisée par son effort. Claudine se renverse contre le dossier de sa chaise et ferme à demi les yeux. Alors l'ange se déplace légèrement et étend sa baguette au-dessus d'elle.*)

L'ANGE, *chantant sur l'air de « Frère Jacques ».*

Va, Claudine (*bis*)  
C'est très bien (*bis*)  
Un regard céleste (*bis*)  
Est sur toi. (*bis*)

CLAUDINE, *rouvrant les yeux et les dirigeant vers le ciel par la fenêtre.*— Sur moi ?

L'ANGE.

Oui, Claudine, (*bis*)  
Dieu t'a vue, (*bis*)  
Te voilà guérie, (*bis*)  
Lève-toi ! (*bis*)

(*Tous les petits personnages assis sur leurs bancs se mettent debout d'un seul mouvement et reprennent en chœur :*)

Oui, Claudine, (*bis*)  
Dieu t'a vue. (*bis*)  
Te voilà guérie, (*bis*)  
Lève-toi ! (*bis*)

(*Ils se rassoient.*)

CLAUDINE, *qui a écouté bouche bée.*— Qu'est-ce qu'ils disent ? Qu'est-ce que vous dites ?

L'ANGE, *très doux.*— Lève-toi, Claudine !

CLAUDINE.— Que je me lève ? Mais vous savez bien que je ne peux pas !

L'ANGE.— Lève-toi, Claudine ! (*Il lui touche la jambe au bout de sa baguette.*)

SIMONE, *de nouveau excitée.*— Mais lève-toi, lève-toi donc ! Tu ne comprends rien ! On te dit de te lever ! On te dit que tu es guérie ! Est-ce que tu vas te lever, à la fin ? (*Elle arrache la couverture qui recouvre la jambe de Claudine.*)

CLAUDINE, *secouant tristement la tête.*— Ah ! c'est dans mon rêve que j'ai été guérie... Oui, je l'ai été en rêve. Mais il ne s'agit plus de mon rêve. On ne se guérit pas comme ça dans la réalité.

SIMONE.— Tu es fantastique ! L'ange te dit que tu es guérie et tu ne veux pas le croire ? Ne pas croire un ange ! Vous devriez la punir, Monsieur l'ange, c'est honteux !

LA PETITE MENDIANTE.— Pourquoi ne croyez-vous pas Monsieur l'ange, Mademoiselle Claudine ? Il ne vous dirait pas que vous êtes guérie si vous ne l'étiez pas.

CLAUDINE, *palpitante.*— Ce serait trop beau.. Guérie si vite... Un miracle...

L'ANGE.— Il peut bien y avoir encore des miracles, Claudine. Tu as fait un gros, un très gros sacrifice, un sacrifice héroïque. Pour appeler sur cette enfant pauvre les faveurs de Dieu, tu as renoncé à demander ta propre guérison. Il est juste que tu reçoives ta récompense. (*Il lui touche encore une fois la jambe avec sa baguette.*) N'aie pas peur, Claudine. Ce que je te dis est vrai. Tu es guérie. Lève-toi. (*Claudine redresse son buste, essaye de remuer la jambe. O surprise, elle y parvient ! Elle la pose à terre, se lève, fait deux ou trois pas.*)

CLAUDINE, *extasiée.*— Oh !... oh !... oh !... Je marche !

SIMONE.— Elle marche !

TOUS LES PETITS PERSONNAGES SUR LEURS BANCS.

— Elle marche !

CLAUDINE.— Oh ! mon Dieu, je suis guérie !.. Je n'aurai plus besoin de rester immobile... Je retournerai à l'école... Je jouerai comme mes compagnes... Je ne serai plus une infirme. Que papa et maman vont être heureux aussi ! (*Tout en parlant, elle continue à marcher sur la scène, d'un pas qui hésite, d'un pas qui a perdu l'habitude de la marche. Se rapprochant de l'ange.*) Oh ! mon petit ange, mon bon, mon cher petit ange, permettez-moi de vous embrasser ! (*Elle entoure de ses bras le cou de l'ange, et, tant son émotion est forte, fond en larmes.*)

L'ANGE.— Il ne faut pas pleurer, Claudine, il ne faut pas pleurer !

LA PETITE MENDIANTE.— Mademoiselle Claudine, je vous en prie !

SIMONE, *qui a suivi Claudine dans tous ses mouvements en ouvrant de gros yeux ronds.*— Ah ! bien vrai, si tu pleures ! Ce n'est pas moi qui pleurerai, non, alors !

(*Tous les petits personnages ont dégringolé de leurs bancs et se précipitent autour de Claudine.*)

LES PETITS PERSONNAGES.— Ne pleure pas, ne pleure pas, Claudine ! Ton rêve est fini, c'était un beau rêve. Il faut rire, il faut chanter, il faut danser en son honneur ! Viens chanter et danser avec nous ! (*Claudine rit à travers ses larmes, et bientôt elle n'aura plus du tout de larmes. Une ronde se forme, à laquelle prennent part tous les acteurs, sans exception : Claudine, l'ange, Simone, la petite mendicante, les pierrots, etc. On a repoussé la chaise longue et le gué-*



*ridon, et la ronde commence à tourner au milieu de la scène en chantant. Air : « Compagnons de la Marjolaine ».)*

TOUS EN CHOEUR.

Comment pourrions-nous fêter  
La fin d'un si joli rêve ?  
Il nous faut la bien fêter,  
Gai, gai, soyons gais !

*(La ronde s'arrête, Claudine chante seule.)*

Remercions l'Enfant Jésus  
Pour la fin de ce beau rêve,  
Remercions l'Enfant Jésus,  
Gai, gai, soyons gais !

*(La ronde repart.)*

LE CHOEUR.

Et félicitons Claudine,  
À la fin de ce beau rêve,  
Et félicitons Claudine,  
Gai, gai, soyons gais !

*(La ronde s'arrête.)*

CLAUDINE.

L'Enfant Jésus m'a guérie,  
À la fin de ce beau rêve.  
L'Enfant Jésus m'a guérie,  
Gai, gai, soyons gais !

*(La ronde repart.)*

LE CHOEUR.

Tu l'avais bien mérité,  
À la fin de ce beau rêve,  
Tu l'avais bien mérité,  
Gai, gai, soyons gais !

*(La ronde s'arrête.)*

CLAUDINE.

Fêtons-la par nos chansons,  
La fin de ce joli rêve.  
Fêtons-la par nos chansons,  
Gai, gai, soyons gais !

*(La ronde se dénoue, et tous les acteurs, se tenant par la main, se disposent en une seule ligne, sur le devant de la scène, face au public auquel ils s'adressent.)*

LE CHOEUR.

Fêtez-la par vos bravos,  
La fin de ce joli rêve.  
Fêtez-la par vos bravos,  
Gai, gai, soyons gais !

*(Ils reculent à petits pas vers le fond, pendant que le rideau tombe lentement, et chantent le dernier couplet.)*

Ainsi vous achèverez,  
À la fin de ce beau rêve,  
Ainsi vous achèverez  
De nous rendre gais !

René DUVERNE.

*(L'Etoile Noëliste.)*

## Le riz du pauvre

### I

L'empereur Hong-Vou régnait en Chine.

Il n'était pas patient, cet empereur,— assez bon et juste, du reste,— et il avait donné à tous ceux qui le représentaient et le servaient une impulsion d'activité qui réagissait jusque dans les plus petites localités de son empire.

Un des surveillants du territoire de Sin-Kien était un jour dans l'exercice de ses fonctions, c'est-à-dire en tournée.

Il faisait chaud, et il marchait depuis le grand matin.

La lassitude commençait à lui ployer les jambes...

Avant de regagner son gîte, il entre dans une maison.

Un homme et une femme s'y trouvaient.

Sans trop de cérémonies, il cherche un siège et s'y laisse tomber plutôt qu'il ne s'y assied.

Après avoir un peu repris haleine :

“ Ah ! mon cher hôte, dit-il encore d'une voix pénible, vous voyez ma fatigue ; de plus, je suis à jeun et obligé de repartir presque immédiatement. ”

L'homme et la femme le regardent avec intérêt... je dirai même avec compassion.

“ Mon cher hôte, reprend aussitôt le surveillant, cet état veut un prompt remède... ”

Il n'obtient pour réponse que le regard attristé du pauvre couple.

“ De grâce, continue-t-il, faites-moi le don d'un peu de riz ! ”

A cette demande, l'homme est frappé d'une commotion pénible. Il jette un coup d'oeil rapide à sa femme et semble embarrassé. Il hésite à répondre. Enfin il ouvre la bouche et, à travers son oppression, laisse échapper ces mots :

“ Je... je n'en ai pas. ”

— C'est vrai, c'est vrai, ce que dit mon mari, ajoute la femme avec précipitation ; nous... nous n'en avons pas. ”

L'air du couple inspira-t-il de la défiance au surveillant ? C'est à croire ; car, assis qu'il était près du foyer, sur lequel se tenait suspendu un vase, il se penche, avance la tête et regarde...



“ Oh ! mauvais coeurs ! ” s'écrie-t-il, indigné.

Il venait d'apercevoir du riz qui cuisait.

“ Comment, continue-t-il, pouvez-vous donc manquer d'humanité à ce point ? Le grand Tien ne vous a donc rien mis de bon dans l'âme ? Un homme exténué entre chez vous ; il vous demande ce qu'on ne refuserait pas à un condamné, le don d'un peu de riz ; vous en avez, là qui est prêt à être mangé... et vous le lui refusez, en lui disant que vous n'en avez point !... Oh ! à un tel mensonge, je ne comprends pas que tout le sang de votre coeur ne soit pas monté à votre visage... La honte devrait vous faire rougir à en perdre la vue !... Oh ! je suis entré dans une maison maudite !... ”

Et il se disposait à sortir.

“ Hélas ! lui dit avec effort le maître de la maison en le retenant par le bras, je n'ai cependant jamais refusé l'hospitalité à personne ; mais le modique présent de riz que vous me demandez serait pour moi, croyez-le bien, l'acte dont j'aurais le plus à me repentir. ”

Le surveillant passa de la colère à l'étonnement :

“ Je ne comprends pas votre conduite, dit-il à son singulier hôte.

— Croyez, répond celui-ci, qu'elle n'est pas dictée par l'avarice.

— Bien ! mais par quoi ? Vous m'avez l'air bon, et vous me refusez la chose la plus ordinaire !

— Ah ! jetez les yeux dans notre pauvre demeure, et quoi que vous y découvriez qui vous soit agréable, je vous en prie, prenez-le.

— Ce mélange de sentiments n'est pas naturel. Tout cela cache quelque chose.

— Que je veux vous avouer, s'écrie enfin la femme, qui s'était contenue jusque-là, mais qui éclate en sanglots.

— Non, interrompt le mari, entraîné par son attendrissement ; non, laissez-moi dire. ”

Et, en effet, il prend la parole :

“ Nous n'avons jamais été riches, dit-il ; mais depuis quelque temps, le sort s'est tellement acharné contre nous qu'il nous a réduits au désespoir. Nous avons passé de la gêne à l'extrême pauvreté, et de l'extrême pauvreté au dénuement. Ce matin, nous n'avions plus que trois *fans* ; c'était notre dernière ressource... Voici comment nous l'avons dépensée : nous avons acheté pour deux fans de riz et pour un de poison. Nous avons mélangé les deux choses en un mets que nous allons manger tout à l'heure, pour mettre fin à notre dure existence... ”

Le surveillant n'en écoute pas davantage.

Il court aussitôt au riz qu'il retire du fourneau, le répand dans un trou qu'il aperçoit devant la porte et l'enterre.

Il rentre, embrasse ces deux braves gens et leur dit :

“ Je comprends votre embarras maintenant, et surtout votre refus. Je n'ai pas besoin de vous apprendre quel sentiment il éveille en moi. Votre

coeur est aussi bon que je le croyais mauvais... Le grand Tien ne vous laissera pas dans le besoin. ”

Là, il fait signe au mari de le suivre.

## II

Le mari suit le surveillant.

“ Je suis touché, lui dit ce dernier, et je regrette profondément de n'être point fortuné, afin de pouvoir tout à fait adoucir votre position. Mais pourtant je puis, sans faire tort à ma famille, vous donner cinquante livres de grain. Vous en aurez pour plusieurs jours, et vous pourrez, pendant ce temps-là, vous mettre à chercher quelque ressource pour l'avenir. ”

Un éclair de joie traverse la figure du pauvre homme, qui ne sait quelle expression trouver pour exprimer sa reconnaissance.

“ C'est vous, dit-il enfin, vous que le grand Tien doit protéger, vous qui venez en aide non seulement au nécessiteux, mais qui vous a refusé un peu de nourriture.

— Tu as bien fait de me la refuser. Ton refus est une bonne action. Maintenant je vais me reposer encore un instant, pendant que vous allez vous préparer à m'accompagner chez moi. ”

Et ils rentrèrent dans l'habitation, nue encore, mais d'où, cependant, le désespoir était sur le point d'être chassé.

Un voisin, sans être vu, avait entendu la conversation.

Il connaissait la bonté du pauvre couple, sans soupçonner le degré de sa misère. D'une autre part la loyauté du surveillant lui était également connue.

Il n'a pas plus tôt vu entrer les deux nouveaux amis qu'il en fait autant chez lui, ressort en toute hâte et vole à la maison du surveillant, située tout près de la ville.

Pour y pénétrer, le premier prétexte est bon ; il prétend venir y chercher une chose qu'il a oubliée.

On le laisse aveuglément remuer tout ce qu'il veut.

Il furette un peu partout et finit par découvrir dans un coin deux sacs de grain, l'un pesant environ vingt-cinq livres et l'autre cinquante.

“ C'est celui qu'il va donner, se dit le voisin ; voilà mon affaire. Brave homme, qui, de deux provisions qu'il a chez lui, donne la plus grosse !... ”

Et, tout en disant cela, il délie les cordons de ce même sac, puis, sans être aperçu, y glisse cinquante onces de bel et bon argent.

Il le referme d'un air tranquille, dit aux gens de la maison qu'il a réussi à trouver ce qu'il cherchait, et, dès qu'il a mis le pied dehors, s'enfuit, dans la crainte d'être vu ou rencontré.

## III

Peu après le départ du riche voisin, le surveillant arrive, accompagné de l'homme au riz.



**Un savant mélange de feuilles choisies avec le plus grand soin**

# LE THÉ "SALADA"

F 732

**'Tout frais des plantations'**

Le but suprême, c'est le ciel. Rien de grand ne s'achève ici-bas. C'est assez pour la gloire d'une âme d'avoir commencé le cantique. La strophe finale se chante éternellement.

Père M.-E. DE LA CROIX.

En attendant qu'il luise sans fin le grand jour de la lumière et de l'amour, songez que sur la terre, où vous passez, le bonheur est le prix de la vertu, et qu'au ciel où vous vivrez toujours, le bonheur est la récompense du mérite. Père M.-E. DE LA CROIX.

Il le conduit à l'endroit où sont déposés les deux sacs :

"Voilà celui que je vous ai promis, lui dit-il en lui montrant le plus gros. Chargez-le, emportez-le, et épuisez-le. Cela pourra donner à la mauvaise fortune le temps de changer."

Le pauvre homme se confond en remerciements :

"Je ne vous en refuserai plus maintenant", lui dit-il.

Et il soulève le sac, le met sur ses épaules sans même regarder dedans, et l'emporte avec tant de joie qu'il semble être chargé à peine.

Aussitôt arrivé devant sa porte :

"Femme, s'écrivit-il, voilà de quoi vivre!"

Et il entre précipitamment, se débarrasse du sac et l'ouvre...

"Qu'est-ce que cela? dit-il tout à coup en poussant une exclamation de surprise. De l'argent par-dessus le riz!..."

Sa femme le regarde avec lui, et il leur devient tout à fait impossible de se rendre compte de cette énigme.

"Cinquante onces d'argent!... Ce n'est pas possible!"

Une somme beaucoup moindre eût pu lui sembler un don du surveillant; mais cinquante onces! Hélas! ils savaient bien, tous les deux, que le surveillant, ne les possédant pas, était dans l'impossibilité de les donner.

"Il n'est pas assez riche pour pouvoir faire un pareil cadeau, répétait-il en retournant l'argent dans tous sens, lorsqu'une idée subite traversa son cerveau :

— Que devines-tu?

— Eh! femme, je devine.

— Que le surveillant vient d'opérer quelques recouvrements pour l'empereur; qu'il a mis son argent dans ce sac, et qu'il l'y a oublié!

— Tu pourras bien avoir raison. C'est vraisemblable.

— Donne, donne; je ne me repose pas. Si, pendant que je suis ici, on allait lui demander ses comptes? Dans quel état serait-il? Oh! non; je ne

veux pas que pour m'avoir obligé, pour nous avoir sauvé la vie, il s'expose à être soupçonné. On n'aurait qu'à croire qu'il a abusé de son emploi!... Donne, donne vite!"

Il reprend aussitôt les cinquante onces d'argent et se met à cotirir de toute la force de ses jambes pour reporter la somme au surveillant.

"Ah! vous voilà! lui dit celui-ci. Vous serait-il arrivé malheur en route?"

— En route?... Je reviens de la maison.

— Déjà?

— Oui, de toute ma vitesse.

— Et pourquoi?

— Pour prévenir un malheur qui pouvait vous arriver.

— A moi?

— A vous. Par oubli, vous avez laissé une somme dans le sac que vous m'avez donné.

— Une somme?

— Oui, cinquante onces d'argent.

— Mais cher ami, soyez persuadé que je n'ai mis dans ce sac que les cinquante livres de grain que vous avez emportées.

— Si cet argent n'est pas à vous, il vient peut-être de quelque rentrée faite pour l'empereur.

— Jamais l'empereur ne m'a chargé de la moindre commission.

— Mais enfin cet argent était dans votre sac.

— Je vous affirme que je l'ignore. Ce n'est pas moi qui l'y ai mis. Pauvre comme je le suis, d'où l'aurai-je tiré? Parce que je puis vous offrir cinquante livres de grain, pourquoi croire que je puis y ajouter cinquante onces d'argent? Je n'ai jamais eu cette somme entière à ma disposition.

— Cependant... cela ne peut pas me tomber du ciel!

— Je suis tout disposé à croire que si. Le grand Tien a eu pitié de votre misère, et il vous a envoyé cette faveur... Gardez vos cinquante onces en toute sécurité.

— Elle sont encore bien moins à moi..."

— Elles ne m'appartiennent pas...

La discussion, sur ce pied, menaçait d'être éternelle.



Un ami du surveillant passe. Ce dernier l'appelle.

“ Mets-toi là, et écoute-nous ! ” lui dit-il.

Alors, on lui expose le fait, qu'il trouve au moins bizarre.

“ Comment sortir de là ? ” lui demande-t-on.

Beaucoup eussent été embarrassés. Lui il donne une réponse bien simple, qui aurait pu faire croire qu'il connaissait le jugement de Salomon :

“ Partagez-vous la somme, dit-il naturellement. Cela me semblera encore plus conforme à la volonté du grand Tien, qui a dû songer à vous deux dans l'arrangement de cette affaire. Il a fait trouver l'argent dans le sac de l'un, qui est devenu le sac de l'autre... C'est clair pour moi. Partagez-vous la somme.”

Comme il fallait en finir, et qu'au fond l'argument n'était pas mauvais, les deux parties s'y rendirent. Le surveillant garda vingt-cinq onces et l'habitant de Sin-Kien les vingt-cinq autres.

Ce qui fit que le grand Tien fut doublement remercié, ce jour-là, par ces deux sujets du Céleste Empire.

Était-ce là ce qu'avait voulu le riche voisin, en déposant son don dans le sac qu'il savait que le pauvre homme allait emporter ? Bien certainement il avait son idée en agissant ainsi, et je crois que son idée ne pouvait mieux se réaliser. Il n'en parla que beaucoup plus tard. Aussi fut-on un temps infini à découvrir la personne généreuse qui avait donné lieu à cet événement, que le surveillant et l'homme au riz furent toujours disposés à regarder comme un miracle du grand Tien.

Ils oubliaient que leur bon coeur et leur probité y étaient bien pour quelque chose.

## Wou-Wou

### I



UEL singulier animal que le chien de Jean-le-Fou ! Moitié caniche, moitié barbet, il tenait à la fois du chien de berger, de l'épagneul et du terre-neuve.

C'était le plus étrange et le plus malheureux assemblage de toutes les races, sans qu'on pût décider à laquelle il touchait de plus près.

Je le vois encore avec son vilain poil fauve tout emmêlé et tout maculé de boue, traînant son long corps maigre sur des pattes plus maigres encore et si hautes qu'on eût dit qu'il marchait sur des échasses. Il allait, la queue entre les jambes, la tête tristement baissée, flairant piteusement les talons nus de son maître, talons qui passaient à travers des souliers outrageusement déchirés.

Et quel maître, grand Dieu ! Il était décharné comme un squelette ; son visage disparaissait sous

une barbe immense et poussiéreuse, dont la couleur était un véritable problème. Sa chevelure, sorte de crinière inculte qui retombait sur ses épaules voûtées, couvrait son front et encadrait ses joues pâles et parcheminées.

Au milieu de cette forêt, vierge des ciseaux et du rasoir, brillaient deux petits yeux ronds bordés de rouge, qui, à la nuit close, s'éclairaient de lueurs singulières.

Le chien et l'homme ne se quittaient jamais ; toujours on les voyait ensemble, rivés l'un à l'autre comme pour ne faire qu'un seul être étrange et repoussant.

Ils allaient par les chemins et les villages, vivant de charité et recevant à coup sûr plus d'injures que d'aumônes. Heureux encore quand ils ne rencontraient pas sur leur passage une troupe d'enfants qui les poursuivaient à coups de pierre en criant derrière eux sur tous les tons :

“ Ohé ! voilà Jean-le-Fou ! D'où viens-tu, Jean-le-Fou !

— Comment s'appelle ton roquet ?

— Est-ce qu'il est empaillé ton animal, qu'il ne mord jamais ?

— Eh ! non, Jean lui a arraché les dents ; voilà tout.

— Pourquoi donc ?

— Afin qu'il ne puisse ronger les os qu'on jette à son maître.

— Voyez-vous le friand ! Fi, Jean, que c'est vilain d'être gourmand !

— Tiens, Jean, voilà un os ! Kx ! Kx ! le chien ; apporte ! ”

La pauvre bête, effrayée de se voir ainsi traquée, s'enfuyait de toute la vitesse de ses longues pattes, hurlant d'un air lamentable :

“ Wou-ou... Wou-ou...”

Et son maître le suivait de son mieux en répétant, sur un ton plus lugubre encore, la plainte de son compagnon d'infortune :

“ Wou-ou... Wou-ou...”

Jamais on n'avait entendu d'autres sons de la gorge de l'innocent, qu'on disait muet. Il articulait ce cri d'une façon rauque et sauvage qui mettait en gaieté les impitoyables bambins. Aussi avaient-ils, d'un commun accord, donné au chien du fou le nom baroque de Wou-Wou.

Hélas ! dois-je avouer, à ma grande honte et à mes sincères regrets, que je me suis joint plus d'une fois aux garnements du pays pour faire la chasse à Jean et à son chien ?

### II

L'après-midi, une fois la classe terminée, nous rôdions, une douzaine de mauvais sujets, par les bois et les haies, battant les buissons, guettant les oiseaux qui portaient la becquée à leur jeune couvée, pour dérober ensuite leurs nids remplis de doux gazouillements. Jamais nous n'étions attendris ni par les piailllements effrayés des petits, ni par les cris désespérés de la mère, qui voletait çà



et là, pleurant ses enfants. Nous allions, le coeur joyeux, avec une cruauté inconsciente, semer parmi la gent ailée le deuil et la désolation.

Un soir d'août, en revenant de courir les champs nous étions d'assez mauvaise humeur de n'avoir trouvé sur notre passage aucune créature à faire souffrir, lorsqu'au détour du chemin, nous aperçûmes, près de la mare aux ruisseaux, Jean-le-Fou et son chien paisiblement endormis au milieu des hautes herbes qui croissaient au bord de l'eau.

Une idée infernale nous traversa la tête; nous trouvâmes qu'il serait drôle de faire prendre un bain forcé à Jean et à son chien.

Jean, c'était facile; il était si près du bord qu'il n'y avait qu'à le pousser pour lui faire boire un bon coup; mais le chien, c'était autre chose.

Nous nous concertâmes à voix basse, et le plus grand d'entre nous proposa d'approcher de Wou-Wou sans bruit et de profiter de son sommeil pour lier ses pattes avec un mouchoir et le jeter plus facilement dans la mare.

Naturellement, l'idée fut trouvée fort bonne, et tout en nous promettant de bien rire, nous rampâmes comme des reptiles, sans réveiller les dormeurs par le bruissement des roseaux qui s'écartaient pour nous livrer passage.

L'un saisit fortement le museau du chien pour l'empêcher d'aboyer, l'autre lui attacha les pattes de devant avec son mouchoir, pendant qu'un troisième s'occupait des pattes de derrière.

Puis on lança l'animal dans la mare, tandis que le reste de la bande culbutait Jean et le roulait dans la vase en riant aux éclats.

Le pauvre idiot, réveillé brutalement, se laissait faire d'un air hébété, essayant instinctivement de se retenir avec les mains aux herbes humides, qui cédaient sous ses efforts.

Wou-Wou, d'abord suffoqué par l'eau, revenait à la surface, en se débattant et en hurlant comme un désespéré.

En entendant son chien, Jean eut un éclair de raison; il fit un bond prodigieux pour s'élancer à son secours; mais nous étions nombreux, et forts de notre méchanceté, nous terrassâmes le malheureux pour le faire assister à l'agonie de son fidèle ami, le seul être qui peut-être lui eut jamais témoigné une réelle affection.

Cette scène s'était passée en moins de temps qu'il n'en faut pour la raconter.

Jean essaya de lutter; mais que pouvait son corps débile contre nos jeunes muscles qui le maintenaient comme autant de liens d'acier? Épuisé, il se laissa glisser avec découragement dans la bourbe, et regardant douloureusement le chien qui se noyait, il répéta longuement comme une plainte funèbre:

"Wou-ou... Wou-ou..."

Et de grosses larmes, des larmes bien humaines, roulaient une à une dans sa barbe inculte, traçant en passant un pâle sillon sur le gris de son visage éclairé soudainement d'un reflet d'intelligente bonté.

Ces larmes, je les vis; elles produisirent sur mon coeur l'effet d'un rayon de soleil sur un morceau de glace, et, lâchant brusquement les mains du fou que je tenais serrées entre les miennes, je m'écriai tremblant d'émotion:

"C'est infâme ce que nous faisons là; tenez, nous sommes tous des lâches!"

Et, m'élançant dans la mare, je me mis à nager vigoureusement vers le chien qui disparaissait peu à peu, se débattant encore.

Quand je fus près de lui, je déliai vivement ses pattes, et, le saisissant par la peau du cou, je le tirai après moi en ayant soin de tenir sa tête hors de l'eau.

C'est qu'il était énorme, ce chien! Jamais je ne l'avais vu aussi gros qu'à ce moment, et je me pris à penser qu'à lui seul, s'il avait voulu essayer sa force, il aurait eu raison de nous comme de mouches.

Mais, comme son maître, c'était bien une douce créature du bon Dieu, puisqu'il n'avait jamais songé à nous faire le moindre mal lorsque nous l'attaquions.

J'atteignis enfin la berge, aidé de mes camarades, surpris de mon action, mais subjugués et honteux de ne pas m'avoir devancé. L'animal se secoua, respira bruyamment, courut vers son maître qui regardait avidement ce sauvetage inattendu; puis revenant de mon côté il se mit à faire mille gambades en laissant échapper des sons articulés que le fou répéta bientôt fidèlement, tournant autour de moi comme son chien, avec les démonstrations d'une joie vive qui ne peut s'exprimer.

Nous retournâmes au village, suivis de Jean et de son chien, qui marchaient à côté de moi, le premier me regardant avec son air étrange et son sourire qui m'effrayait presque; l'autre léchant mes habits avec sa vilaine langue qui me répugnait, tous deux oublieux de mes camarades qui recommençaient à crier derrière moi:

"Ohé, Jean-le-Fou!"

— Kx! Kx!... Wou-Wou..."

Par pitié, ma mère fit entrer mes protégés dans la ferme, et, à partir de ce moment, Jean et son chien eurent tous les soirs un coin avec de la paille fraîche pour se reposer, et une grande écuelle pleine de soupe pour apaiser leur faim.

### III

Les deux pauvres êtres ne tardèrent pas, hélas! à me prouver combien ils savaient reconnaître le peu de bien qu'on leur faisait. J'aimais passionnément la pêche, et j'allais souvent près de la cascade du moulin vert, guetter les truites imprudentes qui venaient tendre leur dos luisant aux rayons du soleil. Je ne sais si cette distraction est plus intelligente que de dénicher des nids, mais il est convenu qu'elle est moins cruelle parce que les poissons n'ont pas les pouvoirs de nous exprimer leurs angoisses et de nous émouvoir avec des cris de douleur. Quand à moi, si je troublais leur paisible



existence, c'était moins par méchanceté que pour offrir à ma mère un plat succulent qu'elle appréciait énormément, et ce louable sentiment excusait bien la barberie avec laquelle je tendais l'hameçon à toute la poissonnaillerie qui peuplait le ruisseau.

C'est surtout non loin de la roue qui tournait soir et matin que se tenaient les plus belles truites. Elles trouvaient en cet endroit les débris que le moulin y jetait, et venaient en bande faire bombance, sans souci du tic-tac criard de la meule ou du bruit assourdissant de l'eau qui tombait en cascade.

C'est là que, pendant des heures entières, je tendais ma ligne, les yeux fixés sur le petit morceau de liège qui se balançait doucement au gré du courant. Je n'étais cependant pas exempt d'inquiétude, car le garde champêtre ne badinait pas quand il surprenait quelqu'un à pêcher dans la rivière du moulin vert.

Un matin, j'étais, dès l'aube, bien installé sur l'herbe et caché par les saules, guettant attentivement mon flotteur, lorsque je le vis s'enfoncer subitement et disparaître sous l'eau. Je tirai vivement ma ligne, et à ma grande joie j'amenai une truite comme j'avais toujours rêvé d'en apporter une à la maison. Mais, comme j'allais la saisir, crac! le fil se rompit et mon poisson retomba dans la rivière avec l'hameçon, se débattant à la surface de l'eau qu'il tachetait de légers filets de sang. Dans mon ardeur, je me précipitai après la truite qui s'enfuyait, et me voilà mouillé jusqu'à la ceinture, barbotant derrière la fugitive.

Cet exercice menaçait de se prolonger longtemps, lorsque tout à coup, le sol manqua sous mes pieds, et je me sentis enfoncer dans un trou assez profond pour avoir de l'eau jusqu'au cou.

Après un étourdissement de quelques secondes, je revins à moi et voulus gagner la rive, mais je m'aperçus avec terreur que mes deux pieds étaient pris dans les herbes aquatiques très touffues en cet endroit.

J'essayai de me dégager avec les mains sans le moindre succès, puisqu'à la moindre tentative pour me baisser, l'eau entra dans mon nez, dans mes oreilles et risquait de m'étouffer.

Bientôt, je compris avec effroi qu'il me serait difficile de lutter longtemps contre le courant et que j'allais inévitablement être renversé.

Je me mis à crier, mais inutilement; le bruit du moulin empêchait ma voix de parvenir au loin, et je risquais fort de n'avoir personne pour me secourir.

La peur et le froid me gagnant peu à peu, paralysèrent si bien mes membres que je n'eus plus le courage de faire un effort pour me sauver. Mes jambes fléchirent sous moi, mon corps se courba sous la force de l'eau comme un rameau sous l'orage, et je fermai instinctivement les yeux, avec une terreur vague en me sentant entraîné vers la roue qui murmurait en colère des menaces funestes contre les enfants prenant des truites

dans la rivière malgré la défense formelle du garde champêtre.

A cet instant terrible, je crus voir, comme deux ombres fidèles, Jean-le-Fou et son chien s'avancer vers moi, nageant à force de bras.

Puis, comme un horrible cauchemar, j'entrevis Jean-le-Fou enlacé par la grande roue qui tournait d'une vitesse vertigineuse.

J'éprouvai en même temps une douleur vive au côté; je sentais des dents aiguës me tirer par mes vêtements et pénétrer jusqu'à ma chair.

Et plus rien... qu'un grand trou noir où je tombai...

Lorsque je recouvrai mes sens, j'étais couché au bord de la rivière, qui courait toujours follement du côté du moulin vert.

Le meunier et ses gens me prodiguaient leurs soins, et, non loin de moi, je reconnus, étendu sur l'herbe, Jean-le-Fou que l'on venait d'arracher sanglant à la roue.

Près de lui, son chien hurlait en léchant ses blessures.

Je n'avais donc pas été le jouet d'une illusion au moment de mon évanouissement.

L'innocent, qui rôdait dans les environs, avait entendu mes cris de détresse et était accouru à mon secours. Au moment où j'allais passer sous la roue, il s'était élancé vers moi et m'avait rejeté à son chien pour m'entraîner vers la berge. Mais Jean fut emporté lui-même par la force du courant, et, se débattant en vain contre une horrible mort, il ne tarda pas à devenir victime de son dévouement.

Je ne puis vous dire ce qui se passa dans mon être en comprenant la sublime action du pauvre fou; je courus m'agenouiller devant son corps glacé, et, écartant avec respect de son front blême les longs cheveux qui le cachaient, j'y déposai pieusement un baiser, la seule caresse que peut-être il eût reçue depuis le jour où Dieu avait envoyé son pauvre corps sur la terre, en ne lui donnant pas, hélas! la raison.

Quand son maître fut enseveli, Wou-Wou me suivit à la ferme et devint mon gardien dévoué. Je l'aimais sincèrement, sans me soucier de sa laideur qui me paraissait intelligente et bonne, surtout lorsqu'il me regardait de son grand oeil où se lisait le souvenir de celui qu'il avait perdu.

Wou-Wou mourut de langueur quelque temps après son maître; et, quoiqu'il y ait bien longtemps de cela, je ne puis songer encore sans être attendri au pauvre Jean-le-Fou et à son chien.

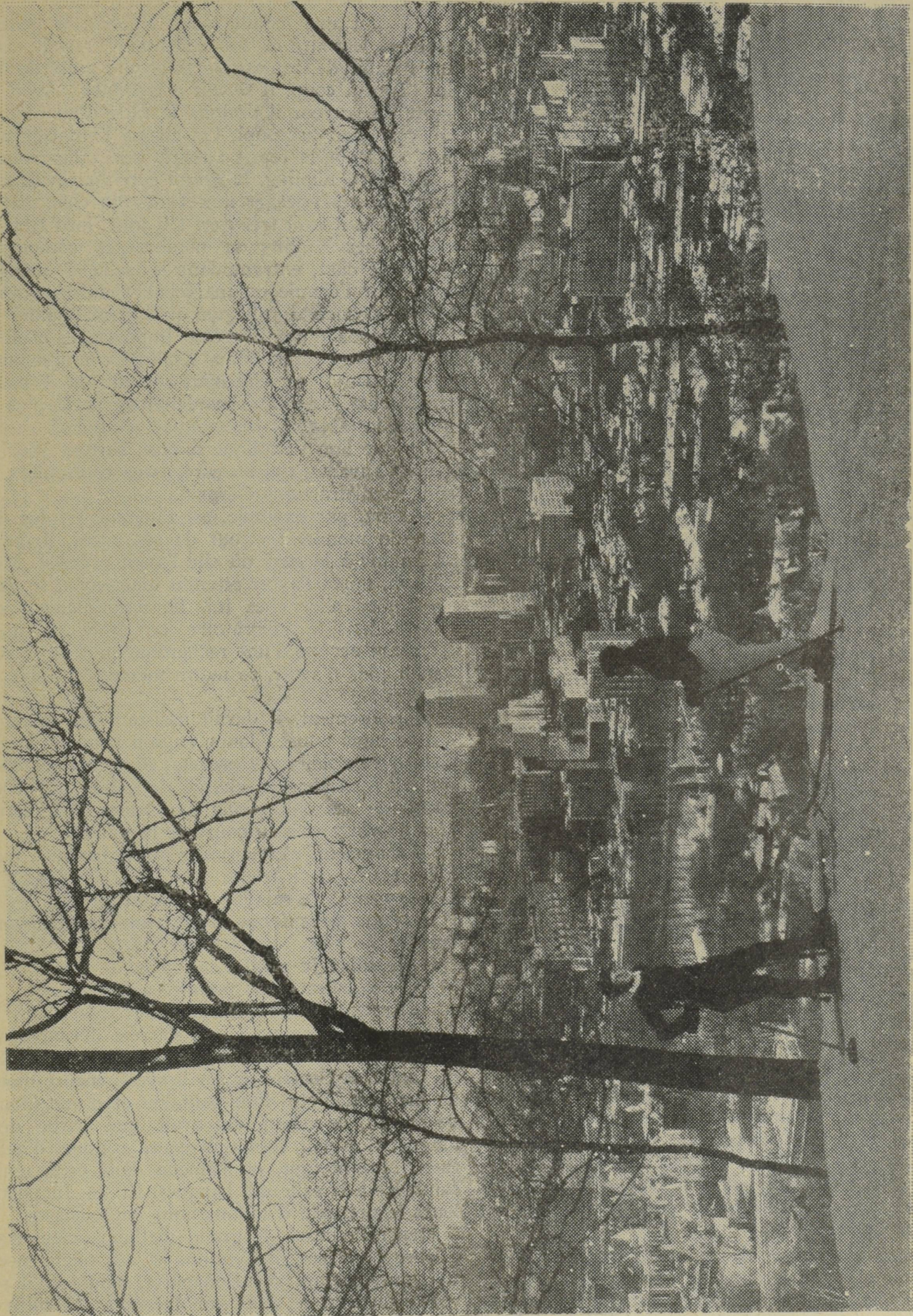
FRANÇOIS DROUET.

Le petit Henri, six ans, arrive chez le coiffeur et s'installe dans le fauteuil:

Le coiffeur.— Mon petit ami comment voulez-vous que je vous coupe les cheveux?

Henri (sans hésiter).— Comme l'oncle Georges, avec une grande place vide au milieu.





LA VILLE DE MONTRÉAL — Vue prise de la Montagne.



## Quelques singularités de quelques personnages célèbres



Il y a quelquefois du petit chez les grands. Quelquefois aussi il y a de l'énorme. Ainsi, l'appétit de Louis XIV, appétit d'ailleurs traditionnel dans la famille des Bourbons, ne constituait-il pas un phénomène extraordinaire? Quand il était valétudinaire, le grand roi se contentait de croûtes mitonnées, d'un potage aux pigeons et de trois poulets.

En temps normal, la princesse Palatine le vit souvent manger quatre assiettes de soupe, un faisan entier, une perdrix, une grande assiette de pâtisseries et puis du fruit et des confitures. Ce qui n'empêchait pas le fameux en-cas de nuit, que Molière partagea deux ou trois fois.

Quel Gargantua, mes amis!... Et comment a-t-il pu, après de telles prouesses à table, prouesses quotidiennes, vivre si longtemps? Il a accompli là un travail prodigieux qu'on n'admira jamais assez... Et dire que Louis XIII, qui était son papa, ne pouvait guère à table se satisfaire que par les yeux, car il avait grand mal à l'estomac, ce Louis XIII, fils du gaillard béarnais Henri IV; et d'ailleurs, ce mal à l'estomac le rendait très maussade.

Descendons des hauteurs royales pour regarder dans la simple humanité des bizarreries si absurdes que peut-être elles vous paraîtront invraisemblables. Ainsi, Lalande, le général astronome français, mangeait des araignées: il leur trouvait un goût exquis de noisettes fraîches. Schiller affectionnait le parfum des pommes pourries, et Goethe l'odeur des betteraves frites.

Turgot n'était jamais mieux entraîné au travail que lorsqu'il avait dîné copieusement. Le philosophe Malebranche, qui était la sobriété même, voyait sans cesse un gigot au bout de son nez. Le gigot n'était sans doute qu'une verrue.

On n'en finirait pas sur le chapitre des singularités des personnages célèbres. Celui de leurs tics et de leurs manies n'est pas moins amusant, non plus que celui de leurs antipathies instinctives.

Ladislas, roi de Pologne, se troublait jusqu'au fond du cœur et prenait la fuite quand il voyait de l'eau. Henri III ne pouvait rester seul dans la chambre où se trouvait un chat. Le terrible duc d'Épernon s'évanouissait à la vue d'un levraut. Le maréchal de Brézé tombait en pâmaison devant un lapin.

Descendons un peu des sommets du passé pour observer chez quelqu'un de nos contemporains, et des plus illustres, certaines antipathies physiques bien étranges. Ainsi, le maréchal lord Roberts, dont personne ne contestera le courage, ne

pouvait, même dans les plus critiques circonstances, réprimer son aversion pour les chats.

Pendant une bataille sous Naboul, le général Roberts, entouré de son état-major, restait, comme d'habitude, impassible sous une grêle de balles. Tout à coup, il se mit à trembler. Avec un geste de frayeur il désigna la façade d'un mur où un chat était accroupi. On chassa l'innocent animal, et Roberts reprit aussitôt son sang-froid.

Rudyard Kipling, le grand écrivain, avait rapporté de ses voyages aux Indes un chat magnifique dont il était très fier. Un jour, lord Roberts dînait chez Kipling en nombreuse compagnie, quand le chat, entrant dans la salle à manger, sauta sur l'épaule du maréchal. Celui-ci, visiblement déconcerté, allégua qu'il avait oublié un rendez-vous d'une extrême importance, et il fit mine de se retirer. Mais Kipling, comprenant la vraie cause de cet embarras soudain, fit disparaître le chat. Le brave maréchal ne parla plus de quitter la table.

Ce que l'on s'explique mieux, surtout chez les grands savants, qui en sont assez coutumiers, ce sont les distractions d'esprit.

Edison, par exemple, est l'homme le plus distrait du monde. Le jour de ses noces, il oublia sa femme à la gare où elle l'avait précédé. Mme Edison, après l'avoir attendu longtemps, se décida à s'en aller chez lui. Et naturellement elle trouva dans le laboratoire ce drôle de mari, tellement occupé d'une recherche, qu'il ne se souvenait plus d'avoir, ce matin même, contracté un mariage.

Dernièrement, il devait assister au banquet que, chaque année, donne en son honneur la Société qui exploite ses brevets. Son chef d'atelier, qui est spécialement chargé de veiller à l'observance de ses obligations mondaines, lui serina plus de vingt fois au cours de la journée

— Monsieur, c'est aujourd'hui le banquet, pour 5 heures.

— Je sais! Je sais!... répondit Edison.

— Vous vous ferez raser, vous mettrez votre habit.

— Je sais! Je sais!...

— Je viendrai vous prendre à 4 h. ½.

— Entendu, mon ami, entendu...

Néanmoins, quand l'auto s'arrêta devant Men-go-Park, l'hôtel d'Edison, celui-ci ne pensait plus du tout à la Société de ses brevets, encore moins au banquet. Vêtu d'un pantalon et d'une blouse de travail, le savant, qui avait une barbe déjà longue, dessinait tranquillement, comme d'habitude. Malgré tout, on l'amena dans cette tenue familière à la salle du banquet. Et ce fut d'ailleurs le prétexte d'acclamations enthousiastes.

Henri Poincaré, le grand mathématicien, était célèbre pour ses inattentions et ses négligences. Un jour, passant rue Bonaparte, tandis qu'il revenait du Louvre, il faisait danser à des chiffres une telle farandole dans sa tête, que pour discipliner enfin l'impatient multitude des chiffres.



il fit halte : ce fut devant la boutique d'un vanier. Quand il eut assez réfléchi, il reprit son chemin, mais en emportant une jolie corbeille, dont ses doigts s'étaient machinalement amusés. Chez lui seulement, rue Gay-Lussac, il s'aperçut qu'il tenait à la main ce léger ustensile de ménage, et bientôt il se rappela enfin qu'il l'avait, comme un voleur, dérobé au vannier de la rue Bonaparte.

Pasteur eut jusqu'à son dernier jour des distractions aussi extraordinaires. Il en avait déjà à Strasbourg, jeune professeur à la Faculté des sciences, et tout récemment marié.

Ainsi, une fois, tout le monde était en fête, à Strasbourg. Le prince Louis Bonaparte venait y faire une tournée de gala. Les habitants se précipitaient au-devant de lui. Les troupes de la garnison étaient en mouvement. Mme Pasteur avait demandé à son mari de faire, par les quais et les places, une petite promenade.

— C'est convenu, répondit Pasteur. Permetts-moi d'aller un moment au laboratoire, et je reviens.

Mme Pasteur attendit son mari toute la journée. Ce ne fut qu'au moment de dîner que Pasteur reparut à la maison, se souvenant alors de sa promesse ; il voulut, tout penaud, s'excuser.

— Que veux-tu ! Je ne pouvais interrompre mes expériences.

— C'est vrai, tu as raison, répliqua la douce Mme Pasteur, qui souriait à son cher savant.

PIERRE DE LA CRAU.

## La noblesse du coeur



ELLE est ma volonté, Maïder : tu épouseras Piarrés d'Etchemendia. Dans trois jours auront lieu les fiançailles et déjà sont amenés les riches présents dont il va te combler.

Devant une affirmation si nettement formulée, Maïder d'Armandairtz baissa la tête, sans mot dire.

Elle n'avait jamais vu celui qu'on lui destinait pour époux mais dans ce mariage qui unissait deux riches et authentiques familles du pays basque, tout semblait vraiment présager le bonheur.

Et pourtant, son coeur de seize ans se serrait, comme étreint par une angoisse inexplicable, à l'idée de lier son sort à celui de ce Piarrés dont elle ignorait tout...

Mais, plus encore peut-être que partout ailleurs, en ce pays traditionaliste par excellence, l'obéissance des enfants était passive et absolue ; aussi la jeune fille ne songeât-elle pas une minute à se rebeller contre la volonté paternelle.

D'ailleurs son père, le haut et puissant seigneur d'Armandairtz, adorait sa fille et ne voulait que son bonheur. Ce descendant d'une famille au passé irréprochable, d'honneur et de bravoure, ce jeune gentilhomme riche et beau lui semblait sincèrement un parti fort désirable ; auprès de lui, Maïder serait heureuse et adulée.

Cependant, relevant la tête, et avec un doux sourire auquel nul n'aurait pu résister, la jeune fille sollicitait une faveur :

— Me permettez-vous tout au moins, mon père, disait-elle, d'aller visiter ma tante la chanoinesse, et prier auprès d'elle, pour que la grâce du Ciel s'épande sur moi !

— Certes ! à cela je ne vois aucun inconvénient. Accompagnée de ta gouvernante et de notre fidèle Marrech, dès aujourd'hui, tu peux partir pour l'abbaye de Santa-Rosa. Mais ne vous attardez pas ; dans deux jours, à la nuit tombante, vous devrez être de retour.

... Quelques heures plus tard, au pas cadencé de leurs mules, les trois cavaliers suivaient le sentier abrupt qui, de Saint-Jean-Pied-de-Port, descendait vers la frontière espagnole.

Déjà, derrière eux se dessinaient la forteresse, et ses murailles crénelées, dans l'épaisseur desquelles étaient aménagées les ouvertures destinées à laisser passer la bouche des lourds canons ; et tout au loin, s'estompaient les tourelles du château d'Armandairtz, nid d'aigle comme accroché à flanc de montagne !

Fine et élégante dans son costume de velours sombre à crevés de satin, une légère mantille en blonde de Grenade couvrant ses épais bandeaux noirs, Maïder, bercée par le balancement de sa monture, laissait errer ses regards sur ce panorama splendide, dont aujourd'hui elle ne goûtait pas les beautés, absorbée qu'elle était par ses pensées intimes...

Au delà, l'Espagne étalait ses splendeurs... l'Espagne, pays de rêve, de soleil, de gaieté, où elle avait vécu longtemps auprès de sa tante, dans cette abbaye de Santa-Rosa où il était doux à cette heure, de venir se retremper dans le calme et la prière.

Dona Anna, la bonne duègne à mine réjouie, gouvernante et confidente de Maïder qu'elle adorait, gardait le silence, respectant le recueillement de la jeune fille.

A quelques pas derrière elles, la rapière au côté, un pistolet à la ceinture, suivait Marrech, le serviteur dévoué.

Cependant, au-dessus des montagnes environnantes, de gros nuages noirs s'amoncelaient, précurseurs d'un orage prochain. Bientôt, des grondements lointains se firent entendre, que répercutaient les échos d'alentour. Effrayées, les deux femmes se signèrent, et Dona Anna, très peureuse gémit

— Jamais, il ne nous sera possible d'atteindre l'abbaye avant que l'orage ne soit déchaîné !...



Encore, si nous trouvions une cabane, le moindre asile pour nous mettre à l'abri!

— Calmez-vous, dona Anna, répondit Maïder; nos mules ont le pied sûr, et ne s'effraient pas facilement; en les poussant un peu, nous couvrirons facilement les cinq ou six kilomètres qui nous séparent encore de Santa-Rosa.

— Ce serait à souhaiter! murmura la gouvernante en tirant de sa poche un long rosaire qu'elle se mit à égrener.

Les mules excitées par de légers coups de cravache, avaient accéléré leur allure, mais déjà de larges gouttes d'eau commençaient à tomber qui, en peu de temps, se transformèrent en déluge et convertirent en véritables torrents les sentiers caillouteux.

— Damoiselle, dit alors respectueusement Marrech, je connais près d'ici, pour l'avoir remarquée plusieurs fois en passant, une auberge de médiocre apparence et certes bien peu digne d'abriter la châtelaine d'Armandairtz, mais où nous pourrions attendre que la tempête s'apaise.

L'écuyer achevait à peine de parler, qu'un éclair sillonna les nues, et presque aussitôt, un coup de tonnerre d'une extrême violence, fit se cabrer les mules.

— Vous avez raison, Marrech, il n'y a pas un instant à perdre, acquiesça Maïder.

Enfin, bientôt un toit ouvert de chaume, d'où s'échappait une légère fumée, se précisa, et quelques minutes plus tard, Marrech frappait à la porte de "l'Ane rouge", dont l'hôtesse montra sur le seuil sa figure rébarbative et peu engageante...

...Un peu avant que l'orage n'éclate, un jeune homme de fort bonne mine et d'allure distinguée s'était lui aussi présenté à "l'Ane rouge".

C'était Ramon Alvarez, le fils d'un orfèvre renommé dans toute l'Espagne, et spécialisé dans la fabrication de ces fins bijoux appelés bijoux de Tolède.

De la part du seigneur d'Etchmendia, il se rendait à Armandairtz, porteur d'un riche coffret, une pure merveille, contenant agrafes, chaînes et bracelets ouvragés comme des dentelles.

Il venait de loin, et voyageait depuis plusieurs jours par des routes souvent peu praticables; sa monture boitant légèrement, il s'était décidé à passer la nuit dans cette auberge si opportunément placée sur son chemin. Quand il entra dans la salle fumeuse, un seul voyageur s'y trouvait; un homme d'un certain âge, grand et robuste, à la physionomie ouverte et sympathique, avec qui le jeune homme échangea d'abord quelques phrases banales. Puis, au hasard de la conversation, Ramon apprit que son interlocuteur se dirigeait également vers la demeure seigneuriale, pour faire choisir à Maïder d'Armandairtz, les points de Malines et d'Alençon destinés à orner sa toilette d'épousée.

Ravis de cette coïncidence, les nouveaux amis décidèrent de passer la nuit à l'auberge, après

quoi dès l'aube, leurs montures étant reposées, ils reprendraient ensemble le chemin du château.

Ils s'étaient mis tous deux à la même table, et attendaient qu'on leur servit à souper, lorsque le jeune orfèvre en examinant longuement l'aubergiste et sa femme, remarqua qu'ils échangeaient des oeillades suspectes.

— C'est curieux, murmura-t-il en se tournant vers son voisin, ces gens me paraissent avoir de bien mauvaises mines; êtes-vous armé?

— Je ne porte aucune arme sur moi, rétorqua le dentellier, mais vos craintes, en ce qui concerne ces braves aubergistes, ne seraient-elles pas exagérées?...

Ramon n'insista pas, mais se promit, in petto, de ne point perdre de vue l'hôtelier et son épouse, et la conversation se poursuivit, amicale.

Bientôt, les pas d'un cheval se firent entendre dans la cour de l'auberge, et un fort beau seigneur chapeau en panache, pourpoint de velours, épée au côté, fit dans la salle une entrée délibérée.

— Holà! dit-il, en s'asseyant sans daigner saluer personne, qu'on m'apporte à manger ce que vous avez de meilleur, et qu'on me prépare pour la nuit la chambre la plus confortable.

Obséquieux, l'aubergiste et sa femme s'empresèrent auprès du nouveau venu. On le débarrassa de son manteau, on l'installa à une petite table, seul, comme un personnage de qualité, délaissant pour lui les autres clients, jugés quantités négligeables.

Les dîneurs achevaient leur repas, lorsqu'éclata l'orage et quelques instants plus tard, Maïder d'Armandairtz soutenant dona Anna défaillante, entra, suivie du vieil écuyer Marrech.

— Pourriez-vous nous donner une chambre pour la nuit, demanda-t-elle à l'aubergiste, et un cabinet pour notre serviteur?

Sur la réponse affirmative du patron de "l'Ane Rouge", les deux femmes gravirent le petit escalier de bois conduisant aux différentes chambres dont les portes s'ouvraient sur une sorte de galerie dominant la salle, selon la mode du pays.

— Mazette! dit le jeune seigneur à voix haute, en frisant orgueilleusement ses moustaches, quel dommage que cette jeune personne ait eu la malencontreuse idée de dissimuler à demi son visage derrière cette mantille... le peu que j'ai pu entrevoir de sa bouche fine et de son teint ambré me laisse deviner qu'elle est vraiment belle...

Les autres voyageurs ne prêtèrent nulle attention à ces propos, et continuèrent à s'entretenir entre eux.

Bientôt le seigneur disparut à son tour et l'aubergiste vint prévenir Ramon Alvarez et son compagnon qu'à neuf heures, tout le monde devrait avoir quitté la salle. Or, le dernier des neuf coups s'égrenait au carillon de la grande pendule encastree au mur.



Cependant, cette observation n'était pas faite pour rassurer Ramon qui trouvait les allures de l'aubergiste de plus en plus suspectes. Néanmoins, les deux hommes prirent le chemin de leurs chambres en se souhaitant réciproquement et ostensiblement bonne nuit... et se promirent de veiller.

Une heure s'était écoulée; le plus grand silence régnait dans l'auberge, mais nos voyageurs, l'oreille aux aguets, étendus sur leur lit tout habillés, se tenaient prêts en cas d'alerte, lorsque soudain des cris et des coups de feu se firent entendre.

Un flambeau à la main, ils se précipitèrent sur la galerie, où Marrech, réveillé en sursaut, les rejoignait; alors, à la faible lueur des chandelles, les trois hommes aperçurent plusieurs bandits armés qui déjà s'élançaient vers eux.

Ramon, un pistolet au poing, toisa celui qui paraissait être le chef, et bravement cria :

— Halte coquin! ou je fais feu.

Le bandit s'arrêta et regardant fixement l'orfèvre :

— Prenez garde, jeune homme, dit-il, si vous tirez, j'ai derrière moi des compagnons prêts à tout, qui vous feront payer cher votre témérité, je vous en avertis.

A ce moment, le jeune seigneur, réveillé en sursaut, sortait effaré de sa chambre, et prêtait une oreille attentive aux propos échangés.

Ramon, ne tenant aucun compte de la menace, ripostait :

— Que m'importe! un pas de plus, et nous vous montrerons que nous sommes gens à défendre notre vie avec courage.

Alors, le chef changea de ton, et devenant conciliant :

— Écoutez, dit-il, il y a un moyen de s'entendre. De vous tous, une seule personne nous intéresse : c'est une jeune fille, une riche héritière que l'orage a forcée de se réfugier ici. Nous n'en voulons point à sa vie, sa capture nous suffit, car son père paiera, j'en suis sûr, une forte rançon pour prix de sa liberté.

Laissez-nous seuls avec cette femme et vous ne serez nullement inquiétés!

Tout le sang chevaleresque du jeune Espagnol bouillonna dans ses veines...

— Ça! jamais! misérable, et tu vas payer cher ton indigne proposition, s'écria-t-il avec véhémence.

Une exclamation de détresse lui répondit; c'était Maïder qui ayant entrebaillé sa porte au bruit de l'altercation, avait entendu l'odieux marché proposé dont elle était l'enjeu...

Déjà, le jeune seigneur, tremblant de peur, s'avancait vers le brigand et d'un air piteux :

— Si ces messieurs n'acceptent pas vos conditions, moi, j'y souscris sans réserve. Il est inutile de nous entr'égorger pour une femme qui, malgré votre résistance, tomberait facilement tôt ou tard, entre vos mains.

Et joignant le geste à la parole, afin de prouver sa bonne foi, il détacha son épée et la tendit au chef de la bande.

— Lâche, lâche! cria Alvarez hors de lui, en s'élançant vers le pusillanime bellâtre.

Mais celui-ci ne releva même pas l'injure; il se contenta de toiser l'orfèvre d'un air de mépris et haussant les épaules, descendit flegmatiquement l'escalier.

— En voici un plus raisonnable que vous tous, dit le brigand, imitez-le, je vous promets qu'il ne vous sera fait aucun mal.

Ramon Alvarez, depuis un instant réfléchissait, et une idée germaît dans son cerveau audacieux.

— Écoutez, proposa-t-il, laissez-nous un moment pour réfléchir à vos offres et nous concerter, peut-être finirons-nous par nous entendre.

L'homme accepta et se retira dans la salle de l'auberge avec ses compagnons, accordant un quart d'heure de répit.

Vivement, Ramon entraîna dans sa chambre le dentellier et Marrech, ainsi que Maïder et dona Anna éplorée.

La jeune fille exhortait ses compagnons à accepter les propositions du brigand, plutôt que de risquer leur vie pour elle qui, somme toute ne tarderait pas à être délivrée aussitôt que son père serait au courant de la tragique aventure.

Mais déjà Marrech hochait la tête et déclarait que, lui vivant, on ne toucherait pas à sa jeune maîtresse.

— Nous sommes prêts les uns et les autres à verser notre sang pour vous, damoiselle, dit Ramon Alvarez en s'inclinant profondément et pour rien au monde nous ne vous abandonnerions. Mais il est une solution plus simple que je vous supplie d'accepter : je vais prendre vos vêtements et vous serez sauvée, quant à moi, je trouverai bien certainement le moyen de me tirer d'affaire.

— Jamais je ne consentirai à un tel sacrifice de votre part, s'écria Maïder.

— Je vous le demande en grâce, damoiselle; le temps presse, dans cinq minutes il faudra donner une réponse décisive, acceptez, je vous en prie... et se tournant vers les deux autres hommes, le généreux hidalgo les supplia de joindre leurs instances aux siennes.

Pressée par tous et comprenant que cet audacieux projet était sans doute la seule chance de salut pour les uns comme pour les autres — car s'il y avait lutte, les brigands auraient certainement le dessus — Maïder finit par consentir.

Aidée par dona Anna à laquelle cette solution redonnait du courage, bientôt la jeune fille eût revêtu les habits de Ramon, lesquels bien que peu avantageux, lui seyaient à merveille.

Quand à Alvarez, grand et mince, la mantille de blonde couvrant aux trois-quarts son visage imberbe, il pouvait fort bien donner l'illusion



d'une femme; il sut même si bien contrefaire sa voix, que l'effet en était saisissant.

Alors, après avoir serré vigoureusement les mains de ses compagnons et posé un genou en terre devant Maïder toute émue, Ramon Alvarez ouvrit la porte et appela le chef des brigands, qui commençait à s'impatienter.

— Je ne veux pas que le sang soit versé à cause de moi, dit-il, en appuyant son mouchoir sur son visage comme pour étouffer ses sanglots, d'accord avec ces messieurs je me résigne et vous suivrai.

— Voilà qui est raisonnable! s'exclama le bandit. Quel est le serviteur de cette jeune fille?

— Moi, fit Marrech en s'avancant.

— Eh bien, tu diras à ton maître, qu'il me faut quatre cents pièces d'or, s'il veut que sa fille lui soit rendue. Que toi seul vienne la chercher, dans trois jours, à la lisière de la forêt d'Espellette, au carrefour du Gros-Chêne; l'échange se fera sur l'heure, mais ne t'avise pas d'amener des hommes d'armes pour nous la reprendre par la force, car alors, malheur à elle!

— C'est convenue, promit l'écuyer du châtelain d'Armandairtz.

— Tiens ta parole et je tiendrai la mienne, reprit le chef de la bande; au jour dit, à l'orée du bois. Et maintenant, vous êtes libres.

Aussitôt et sans se faire prier, tous y compris Maïder qui passa inaperçue sous son déguisement masculin, quittèrent l'auberge de l'Ane Rouge. En passant dans la grande salle, ils aperçurent l'hôtelier et sa femme étroitement ligottés, mais ne se laissèrent pas prendre à cette mise en scène destinée à détourner toute idée de complicité.

Après s'être séparée du dentellier auquel Alvarez avait confié le précieux coffret, Maïder reprit avec dona Anna et Marrech, le chemin de la demeure paternelle.

— Il faut à tout prix sauver ce généreux étranger, disait-elle. Sans doute atteindrons-nous le château avant l'aube, j'ai hâte de conter la tragique aventure à mon père, et de nous concerter sur le meilleur parti à prendre.

Deux heures plus tard, ils franchissaient la grille d'Armandairtz, où bientôt le comte profondément ému, serrait sur sa poitrine l'enfant qui, grâce à la chevaleresque intervention d'un inconnu, venait d'échapper à un réel péril.

Pendant ce temps, Ramon Alvarez auprès duquel les brigands faisaient bonne garde, apprenait de la bouche même du chef, le nom de la jeune fille pour laquelle il avait fait preuve d'un si beau dévouement.

— Je savais ce que je faisais, mademoiselle, en vous retenant comme otage, dit le bandit en rangeant son cheval auprès de celui du jeune homme. Qui donc dans le pays, ne connaît le puissant seigneur d'Armandairtz, votre père? Un de mes hommes vous avait aperçus tous trois, cheminant un peu avant l'orage, et lorsque par lui j'appris votre halte à "l'Ane Rouge", je résolus de ne

pas laisser échapper cette occasion unique, d'une capture de choix pouvant rapporter gros.

A ces mots, Alvarez répondit, contrefaisant sa voix

— Je désirerais vous adresser quelques mots en particulier, éloignez vos compagnons.

Le bandit était bien loin de se méfier de celui qu'il prenait pour une faible femme.

— Allez m'attendre à cent mètres d'ici, ordonna-t-il d'un ton bref, je vous rejoins.

— Ne craignez-vous pas, dit la fausse captive, que mon père n'envoie une forte troupe pour vous traquer jusque dans la forêt et me délivrer sans rançon?

Tout en parlant, le jeune homme caressait le manche de son poignard soigneusement dissimulé.

— Si votre père commettait pareille imprudence, je serais obligé de vous sacrifier, articula nettement le chef.

— Me sacrifier, moi! une malheureuse jeune fille innocente?...

— J'en serais désolé, je l'avoue; mais on ne traite pas les affaires avec des sentiments; votre père ne l'ignore pas.

Alors, Ramon sortit brusquement son arme, et la dirigeant d'un coup d'oeil sûr vers le coeur du bandit, il frappa l'homme avec une telle violence que celui-ci chancela, puis roula à terre sans proférer un cri.

Aussitôt, poussant vigoureusement sa monture, Alvarez pût s'enfuir à la faveur des ténèbres.

Quand l'aube parut, à quelque distance de Saint-Jean-Pied-de-Port il rejoignit le dentellier dont la surprise et la joie furent grandes en retrouvant son jeune et vaillant compagnon.

Celui-ci expliqua comment l'identité de la jeune inconnue lui avait été dévoilée, et tous deux s'étonnaient du hasard de cette rencontre qui les avait justement mis en présence de celle vers qui ils dirigeaient leurs pas.

Cependant Ramon ne pouvait songer à se présenter ainsi vêtu devant le comte d'Armandairtz, aussi les deux hommes harrassés de fatigue convinrent-ils de s'arrêter quelques heures dans la capitale du Labourd(1) où le jeune orfèvre achèterait des habits convenables. Ainsi fut fait et vers le milieu du jour les voyageurs reprirent encore une fois leur route si tragiquement interrompue.

... Dans la grande salle du château, Maïder encore toute émue et très pensive, écoutait son père lui annoncer la très prochaine visite de Piarrés d'Etchemendia.

— J'ai reçu un message me mandant son arrivée imminente, il ne peut donc tarder.

En effet, quelques instants plus tard, un serviteur annonçait le baron d'Etchemendia, et sur l'ordre du maître, les portes furent ouvertes à deux battants.

(1) Province du pays basque français.



— Maïder, je te présente celui que je t'ai choisi pour époux, et se tournant vers le jeune homme, voici votre fiancée, dit le comte solennel, tandis que le visiteur s'inclinait jusqu'à terre.

Mais à peine avait-elle posé les yeux sur le jeune seigneur courbé devant elle, que Maïder poussait un cri d'horreur!... En Piarrés d'Etchemendia, elle venait de reconnaître le personnage dont la lâcheté à l'auberge de "Ane Rouge" l'avait tant indignée!

— Ah non! non! mon père, je n'épouserai jamais ce misérable, s'exclama-t-elle.

Et s'avançant vers le bellâtre interdit :

— Monsieur, lui dit-elle, vous vous souvenez, je pense, de votre odieuse conduite à l'hôtellerie où tous deux nous étions descendus par hasard?

A ces mots, il se troubla et voulut balbutier; mais la jeune fille ne lui laissant pas le temps de proférer une parole, poursuivit avec véhémence :

— Si vous l'avez oublié, laissez-moi vous rappelez ce propos abominable que vous avez tenu, en me voyant en danger :

" Nous n'allons pas nous entr'égorger pour une femme! "

Quant à votre geste odieux en rendant votre épée au brigand, il n'y a pas d'expression assez cinglante pour le qualifier.

Se reprenant, Piarrés essayait de se justifier mais le comte qui ne plaisantait pas sur les questions d'honneur, de bravoure et de galanterie chevaleresque, ne le lui permit pas.

— Comment, s'écria-t-il, c'est donc vous, le lâche dont ma fille me narrait la conduite scandaleuse? Sortez, monsieur, sortez! Ne remettez jamais les pieds dans ce château, sans quoi mes laquais et mes chiens se chargeraient de vous éconduire.

Et Piarrés d'Etchemendia se retira la tête basse, tandis que Maïder sentait en elle une impression de soulagement et une grande joie qui chantait...

La nuit tombait déjà, lorsque Ramon Alvarez et le dentellier mirent pied à terre devant le peron de la majestueuse demeure.

Le jeune orfèvre demanda d'être introduit auprès du comte et de sa fille, se disant porteur d'une nouvelle urgente.

Rien ne peut rendre l'émotion ressentie par Maïder à la vue de celui qui l'avait sauvée...

— Vous! vous! redisait-elle en lui tendant les main, mais par quel miracle avez-vous échappé à ces bandits?

Alvarez simplement, narra alors son aventure, et le prétexte qu'il avait imaginé pour se libérer.

Le compte examinait d'un oeil attendri les jeunes gens radieux et pensait, avec quelques remords, que sans le secours de la Providence, son entêtement au mariage projeté aurait pu causer le malheur de son enfant, en l'unissant pour la vie à un être indigne d'elle...

Alors, tendant la main au jeune orfèvre

— Mon cher enfant, dit-il, tu t'es conduit en parfait gentilhomme, et tu as droit à toute notre reconnaissance. Quel est ton nom?

Et quand Ramon eût répondu, il ajouta :

— La renommée de ton père a traversé les monts, pour venir jusqu'à nous; s'il est un grand artiste, il est aussi un homme intègre, loyal et qui a su, je le vois, inculquer à son fils, des principes d'honneur et de bravoure.

La façon inique dont s'est conduit l'indigne descendant d'une antique famille, me prouve qu'au-dessus des titres et parchemins légués par les aïeux, il est une noblesse personnelle plus appréciée encore : celle du coeur.

Je crois deviner dans vos yeux votre inclination réciproque; Maïder, acceptes-tu pour époux celui qui t'a sauvée?

— Oh! mon père... balbutia-t-elle seulement en rougissant, tandis que la joie reflétée par son visage répondait clairement pour elle.

— Mes enfants, je ne veux que votre bonheur, dit alors le seigneur d'Armandairtz en esquissant sur les deux têtes brunes, un geste de bénédiction.

Le mariage eût lieu quelque temps après en grande pompe, par un beau jour de printemps où toute la splendeur du pays basque éclatait souveraine, comme pour fêter les deux époux.

Les années ont passé; et le père de Maïder n'eût jamais à se repentir d'avoir confié le bonheur de sa fille à Ramon Alvarez, ni d'avoir légué à ce dernier son titre de comte, car il sait qu'à cette noblesse-là il joindra toujours celle du coeur et des sentiments.

Jeanne DELCOU.

(Foyer-Revue)

Dans une gare, un voyageur ouvre la portière d'un compartiment; il y aperçoit un groupe de curés qui revenaient d'une réunion.

— Pas de chance! s'écrie-t-il, l'arche de Noé est pleine!

— Montez Monsieur, lui est-il répondu aimablement, nous avons une place... celle de l'âne!

La maman.— Donatien, pourquoi as-tu frappé Emilienne, méchant?

Donatien.— Parce qu'elle m'a trompé.

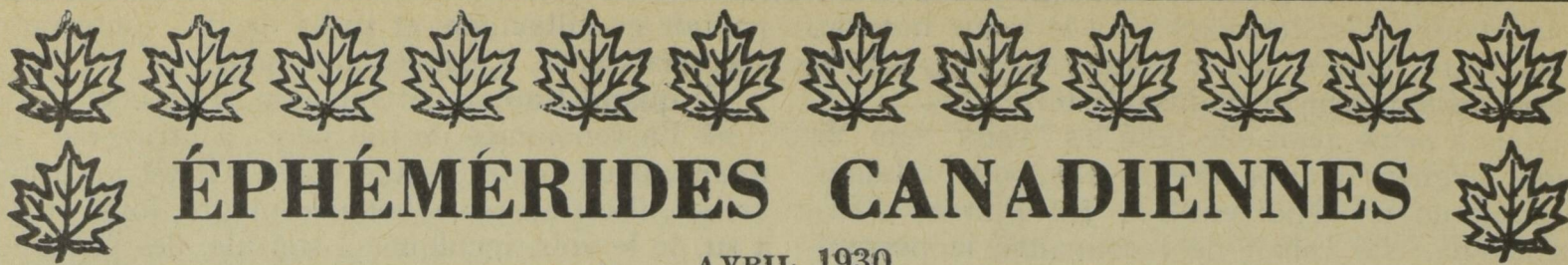
La maman.— Comment cela?

Donatien.— Nous jouions à Adam et Ève; Emilienne avait la pomme, et au lieu de me l'offrir, elle l'a mangée toute seule.

Zette joue avec sa poupée et la sermonne sévèrement. Malgré les reproches maternels, la poupée conserve toujours son inaltérable sourire. Zette, alors en colère lance sa fille sur le lit et, d'un geste navré, s'écrie, en regardant sa maman :

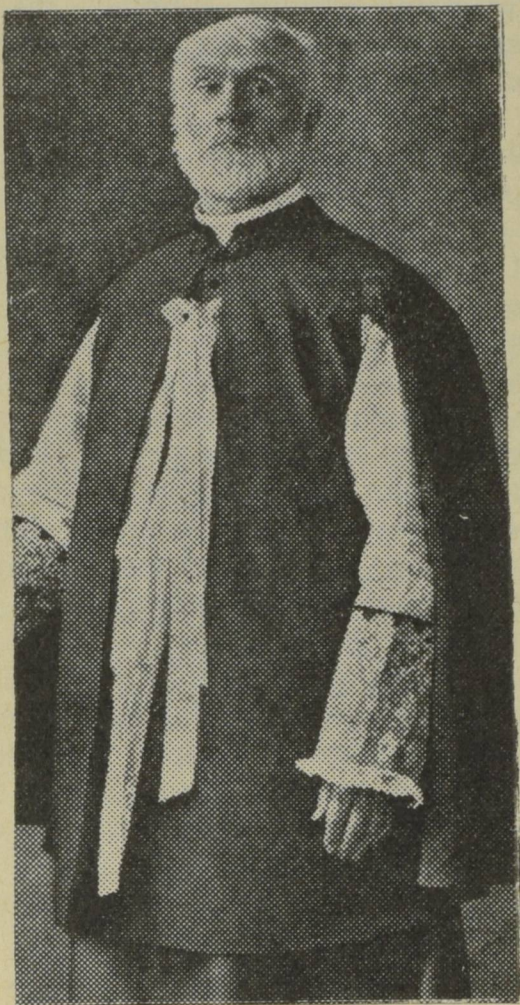
— Oh! madame! les enfants! les enfants! les enfants, quelle patience!...





# ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

AVRIL 1930



FEU MGR L.-E. DUGUAY,  
CURE DE ST-BARNABE

2 — L'Assemblée Législative de Québec adopte en troisième lecture le bill des écoles juives de Montréal.

— Deux cents délégués représentant les fermiers de la Saskatchewan se réunissent à Regina et fondent un nouveau corps politique, qui sera connu sous le nom de "parti agricole de la Saskatchewan".

— M. Lionel Choquette, gradué de l'Université d'Ottawa et étudiant en droit à Osgoode Hall, remporte la médaille d'or, premier prix du concours oratoire du "Neuman Hall" de Toronto.

3 — Mme Albani Gye, née Emma Lajeunesse, la célèbre cantatrice canadienne, décède à Londres, à l'âge de 77 ans. Albani était née à Chambly le 1er novembre 1852 et elle avait épousé en 1873, l'impressario anglais Ernest Gye.

— Le Club de hockey "Canadien" remporte le championnat de la N. H. L. en battant les Boston dans une série de deux joutes. De ce fait la

coupe Stanley, l'emblème du championnat au hockey, revient au Canada.

3 — Le brise-glace "Saurel" termine l'ouverture du chenal entre Québec et Montréal en accostant ce soir dans la partie est du port de la Métropole.

4 — Ce midi, S. Ex. le Lieutenant-Gouverneur de la province, l'hon. Carroll, proroge les Chambres de Québec.

— On apprend que Rome vient d'élever M. l'abbé Arthur Melanson, vicaire général du diocèse de Chatham, à la dignité de protonotaire apostolique, et MM. les abbés Alfred Trudel, curé de Lamèque, et J. Wheten, curé de Bathurst, au même diocèse, à celle de prélat de Sa Sainteté.

— A Ottawa, décède subitement M. J. C. Saunders, sous-ministre des Finances, à l'âge de 68 ans.

6 — Le feu détruit partiellement la gare du C. N. R. à Lévis. Les dégâts sont d'à peu près \$60.000.



FEU L'HON. HEWITT BOSTOCK



7 — M. Camillien Houde, député de Ste-Marie et chef de l'opposition à la Législature de Québec, est réélu maire de Montréal par une majorité de plus 40,000 voix sur M. J.-Arthur Mathewson, son adversaire de langue anglaise.

— Sir Georges Garneau est élu président de la Caisse d'Economie de Québec, en remplacement de feu l'hon. G.-E. Amyot.

— Un groupe de seize directeurs des grandes écoles d'Angleterre arrivent en notre pays qu'ils parcourront de l'Atlantique au Pacifique à bord des convois du Pacifique Canadien.

8 — M. Roméo Jobin, ténor québécois de l'Opéra de Paris, donne au Château Frontenac de Québec un concert qui remporte un grand succès.

9 — La Société historique de Montréal décerne à M. l'abbé Olivier Maurault, P.S.S., la médaille de vermeil pour son ouvrage *La Paroisse*. C'est la sixième médaille que cette Société accorde depuis qu'elle a institué le prix d'histoire.

10 — Le R. P. Gilles-D. Marchand, O.M.I., supérieur des Oblats à Ottawa, est nommé recteur de l'Université d'Ottawa. Il remplace le R. P. U. Robert, O.M.I., dont le terme d'office était expiré.

11 — M. Georges Bouchard, député de Kamouraska à la Chambre des Communes, est élu membre de la Société Royale du Canada, en remplacement de feu H.-J.-J.-B. Chouinard.

12 — On annonce que la puissante compagnie Shawinigan Water & Power commencera cet été le barrage du Saint-Maurice au rapide Blanc, à une cinquantaine de milles en haut de La Tuque. Ce barrage qui fournira un pouvoir d'environ 150,000 chevaux-vapeur, coûtera près de \$15,000,000.

14 — La maison Eaton, de Montréal, offre au Ministère de l'Agriculture de Québec, dix bourses pour encourager la science agricole dans les trois grandes écoles d'agriculture de notre province: l'Institut d'Oka, l'École d'Agriculture de Ste-Anne et le Collège MacDonald.

15 — Un incendie détruit huit maisons à St-Evariste de Beauce. Les pertes sont d'environ \$100,000.

17 — M. l'avocat Wilfrid Edge, de Québec, est nommé protonotaire de la Cour Supérieure, de notre ville, en remplacement de feu l'hon. Amédée Robitaille.

18 — Chez les Pères du Saint-Sacrement de Québec décède le R. P. Honoré Brousseau, S.S.S., à l'âge de 49 ans.

— A Québec, décède M. A. Grenier, épiciier bien connu, à l'âge de 77 ans.

19 — A l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe, décède l'hon. Sénateur Georges-Casimir Dessaulles, à l'âge de 102 ans et sept mois. Le défunt était né le 29 septembre 1827.

— A St-Barnabé, décède Mgr Louis-Eugène Duguay, curé de cette paroisse, à l'âge de 78 ans. C'est lui qui organisa les premiers pèlerinages au

sanctuaire du Cap de la Madeleine et qui fonda les *Annales de Notre-Dame du Cap*.

20 — A St-Basile de Madawaska, décède M. l'abbé J.-Condé Nadeau, prêtre du diocèse de Québec, à l'âge de 73 ans.

21 — Près de mille pèlerins venant de Jersey City passent par Québec en route pour le Sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré.

22 — M. André Marchal, organiste de Saint-Germain des Prés, à Paris, donne à la Basilique de Québec, un concert d'orgue des plus brillants. On sait que M. Marchal est aveugle.

— A Ste-Dorothée, décède M. l'abbé Donat Couvrette, ancien curé de St-Benoît, au diocèse de Montréal, à l'âge de 56 ans.

23 — Un communiqué du Vatican annonce que la canonisation des huit Bienheureux martyrs canadiens a été fixée au 29 juin prochain.

— D'après les estimateurs de la ville de Montréal, dont le président vient de soumettre son rapport, la population de la Métropole serait d'environ 916,300 âmes.

— Le Cabinet provincial vient de nommer la nouvelle Commission pour les écoles juives de Montréal. Les personnes choisies sont: le rabbin Herman Abrahamovitz, Samuel Levingstone, Nathan Gordon, Edgar Berliner, A.-Z. Cohen, le Dr Max Wiseman et Michel Goldberg.

24 — A l'École Normale Laval, a lieu la première fête du Mérite Scolaire de l'enseignement primaire, dans le district de Québec. On remarque la présence de S. Em. le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, de S. Ex. l'hon. H.-G. Carroll, lieutenant-gouverneur de la province, et de l'hon. Cyrille Delâge, surintendant de l'Instruction publique. On remet des décorations à 178 membres du personnel enseignant, religieux et laïques.

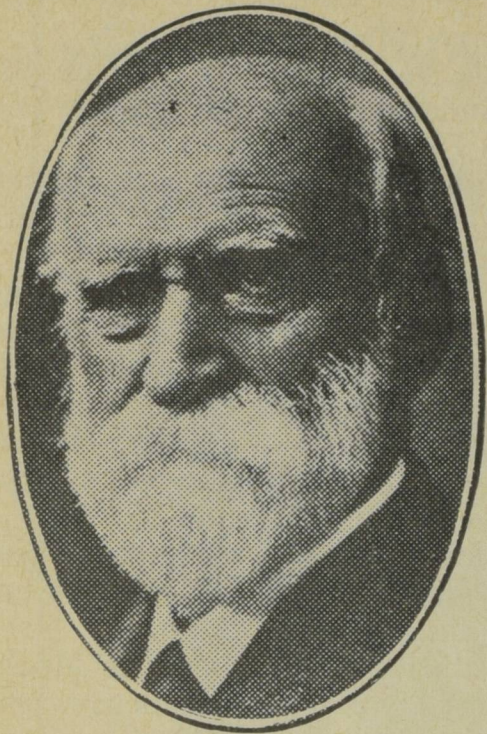
25 — Le concert de la Société Symphonique de Québec avec le concours de M. Arthur Leblanc, célèbre violoniste, au Château Frontenac, remporte un éclatant succès. La virtuosité de M. Leblanc excite l'enthousiasme de l'assistance qui rappelle jusqu'à quatre fois notre talentueux compatriote.

27 — Le Canadien National inaugure un nouveau service de trains rapides entre Montréal et Toronto. Ce trajet de 334 milles se fera en 360 minutes. On fait en même temps avec succès l'inauguration d'un service téléphonique sur les trains en marche. Cette invention, qui utilise à la fois le radio, le télégraphe et le téléphone, est due à M. J.-C. Burkholder, ingénieur en chef des télégraphes du Canadien National. Cette Compagnie est la première du monde à installer sur ces trains ce système de radio-téléphonie.

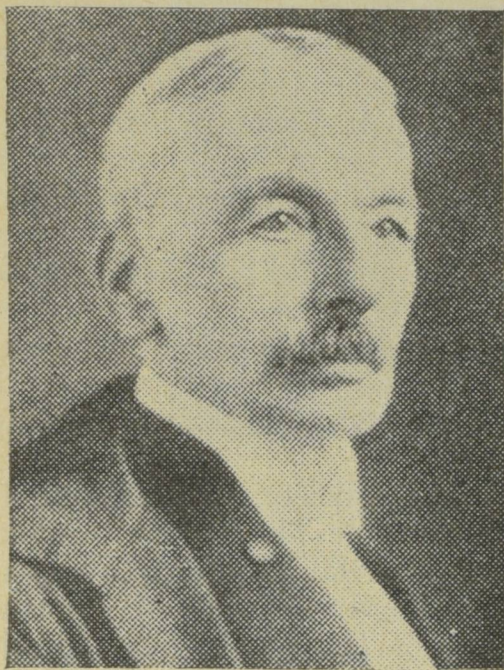
— Mgr Gabriel Cloutier, curé de St-Norbert, Manitoba, décède à l'âge de 79 ans. Né à St-Pierre, Montmagny, le défunt demeurait au Manitoba depuis plus d'un demi-siècle.

28 — En Colombie Britannique où il demeurait décède l'hon. Hewitt Bostock, président du Sénat canadien, à l'âge de 70 ans.





FEU L'HON. SÉNATEUR  
C.-G. DESSAULES,  
décédé à l'âge de 102 ans et 4 mois

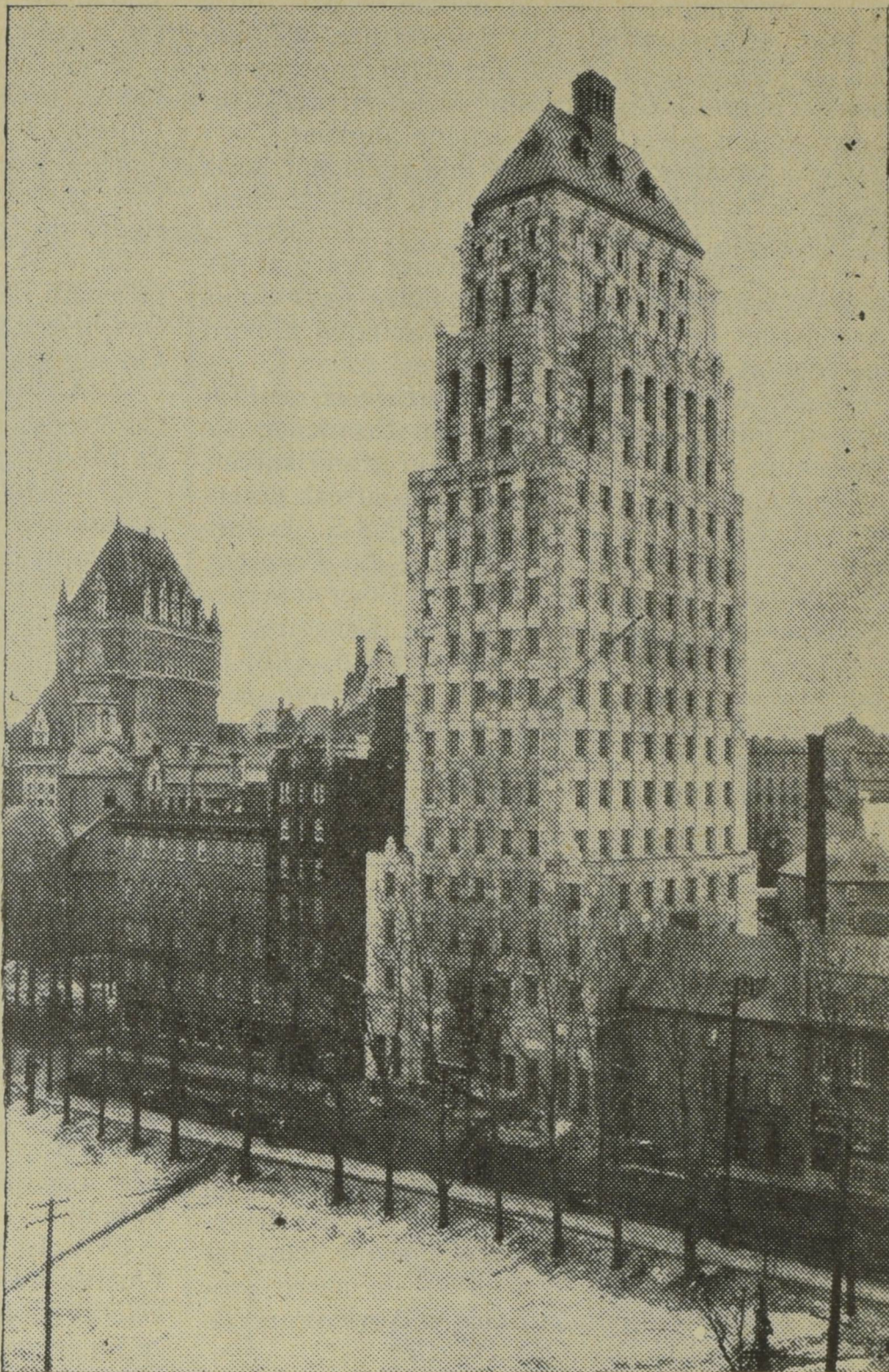


Feu Mtre Eugène LAFLEUR, C. R.

— M. Paul-Émile Gosselin, du Séminaire de Québec remporte le prix "Jean Rivard" et M. Rodolphe Laflamme, du Collège de Lévis, gagne le prix offert par le ministère de la Colonisation de Québec.

29 — A Ottawa, décède Mtre Eugène Lafleur, C.R., ancien bâtonnier général de la province de Québec, à l'âge de 74 ans. Le défunt qui était suisse d'origine et de religion protestante, était un des avocats les plus distingués de notre province.

— L'hon. Thomas Chapais, professeur d'histoire du Canada à l'Université Laval, termine ce soir, la série de ses cours, qu'il avait commencés en 1916. L'éminent professeur a étudié notre histoire politique jusqu'à la Confédération.



L'EDIFICE PRICE, A QUEBEC,  
tel qu'il apparaît actuellement.

### UN TIMBRE TRÈS RARE

Quel est le timbre le plus rare existant actuellement de par le monde? On croyait que c'étaient ceux de l'Île Maurice dont il n'existe que deux exemplaires connus et qui ont atteint des prix fabuleux. Mais il paraît qu'il en existe un, plus rare encore : c'est un timbre d'un cent de la Guyane anglaise, année 1856. Le seul exemplaire qu'on en connaisse, et dont l'état, d'ailleurs, n'est pas irréprochable, se trouve dans la collection du Crésus de la Philatélie, M. J. Huid, de Chicago, d'où il n'est jamais sorti. Seul une autre Crésus pourra prétendre l'acheter, le jour où M. Huid l'en fera sortir.



CAUSERIE SCIENTIFIQUE

**LA MACHINE HUMAINE****Le Cancer**

ET LA LUTTE QU'ON SE PROPOSE DE  
LUI FAIRE

**G**RACE à la libéralité du gouvernement provincial, l'Université Laval sera bientôt dotée d'un laboratoire de biologie où l'on étudiera spécialement le cancer.

Mais, qu'est-ce d'abord que la Biologie?

C'est la science de la vie dans les corps organisés.

Dans une maison, il y a la base, le solage, les étages et le faite; mais il y a surtout les éléments qui entrent dans la confection de ces diverses parties.

Si la maison fait défaut ce peut être dû à ce que les briques sont trop poreuses, à ce que le bois de charpente, posé trop vert, travaille, se fendille, diminue de volume; enfin à une foule de raisons.

Il en est de même dans le corps humain. Tous les éléments qui le composent sont susceptibles de faire défaut complètement ou partiellement. Les jambes peuvent manquer, puis les bras, puis le coeur, puis le poumon, etc. . .

Cela saute aux yeux de tout le monde.

\*

\* \*

Mais il est bien rare qu'un organe fléchisse ainsi tout d'un bloc. Ce sont plutôt ses parties qui cèdent, et parmi celles-là celle qui les constitue toutes: la cellule.

C'est à l'étude de la cellule et de sa fonction normale, mais aussi de son apparence et de sa manière de réagir lorsqu'elle est malade, que s'occupe la biologie. C'est dire que ceux qui s'y livrent doivent avoir à leur portée les instruments néces-

saires pour se renseigner, comparer et faire des expériences.

Le microscope, qui permet de voir les infiniment petits, rend d'importants services en l'espèce; mais la chimie ne lui cède pas le pas, ni la radioscopie qui permet de voir à travers les corps. La biologie utilise donc tous les moyens physiques et chimiques à sa portée.

\*

\* \*

La tumeur cancéreuse est caractérisée par des cellules spéciales. On peut facilement les reconnaître au microscope. C'est déjà quelque chose de savoir que l'ennemi existe, et l'endroit où il s'est cantonné. Le nouveau laboratoire permettra de l'apprendre. A condition toutefois qu'on sache y recourir.

Or, il est d'autant plus important de le faire à temps que, dans l'état actuel de la science, on n'a de chances de guérir le cancer que si l'on s'attaque à lui dès ses premières manifestations.

\*

\* \*

Jusqu'à ces dernières années on avait sauvé la vie à nombre de cancéreux en enlevant à temps la tumeur dangereuse. Ainsi, qui n'a entendu parler des "chancres de pipe"? Ce ne sont que des cancers, et de la forme maligne encore. Cependant depuis de longues années on en guérit, parce qu'on les opère à temps. Et on les opère à temps parce que, siégeant sur une des parties les plus apparentes du corps humain, ils attirent l'attention dès leur origine. Les cancers du sein sont aussi assez facilement décelables, mais on s'en occupe moins, voilà pourquoi ils causent plus de morts.

Depuis la découverte des rayons X et du radium, on traite avec succès le cancer avec ces nouveaux agents; mais le traitement n'est satisfaisant que s'il est appliqué de bonne heure.

\*

\* \*

Donc, de toutes manières, dans l'état actuel de la science, le cancer ne se peut guérir que s'il est découvert dès son origine.



Or, dire dès son début d'une petite tumeur insignifiante par sa grosseur et indolore, que c'est un cancer, n'est pas toujours facile. Il y faut souvent des moyens qui ne sont pas à la disposition des médecins praticiens. Voilà pourquoi l'établissement d'un Laboratoire spécial à l'Université Laval est de nature à rendre tant de service.

L'important par exemple, le nécessaire est de consulter un médecin chaque fois qu'on a raison de soupçonner la présence de l'ennemi. Celui-ci nous rassurera si nous nous sommes alarmés à tort; s'il y a le moindre doute, il nous dirigera vers le laboratoire où nous serons éclairés définitivement.

LE VIEUX DOCTEUR.

## Broncho-Pneumonie

(Suite)



A pâleur du teint s'accompagne d'une teinte livide du nez, des lèvres et des ongles, les yeux sont cernés, et pour qui est accoutumé à la médecine infantile, le diagnostic est fait du premier coup d'oeil avant même d'examiner l'enfant.

La toux est fréquente, caractérisé par une succession de secousses expiratoires plus ou moins violentes.

A l'examen de l'enfant, la percussion montre peu de chose, même pas de matité comme dans la pneumonie, ce qui se comprend puisqu'il s'agit de tout petit foyers très disséminés souvent mais ne formant jamais (sauf dans les formes pseudo-lobaires) de bloc compact comme dans la pneumonie. A chaque inspiration le creux sus-sternal et l'espace intercostal se dépriment (tirage).

C'est surtout l'auscultation qui apporte la confirmation du diagnostic: on entend en plusieurs points des poumons des râles de tout calibre (gros râles bulleux humides de bronchite, petits râles muqueux très fins caractéristiques de la broncho-pneumonie), donnant par leur mélange un bruit de gargouillement assez comparable au bruit de friture.

Quand la broncho-pneumonie est légère, l'auscultation demande assez d'attention pour chercher en un point du ou des poumons le minuscule foyer en cause.

Ce qui fait le danger de la broncho-pneumonie et aussi l'inquiétude des parents c'est l'extrême

mobilité des signes d'auscultation; pas de fixité des signes comme dans la pneumonie, les foyers sont un jour aux deux bases; le lendemain ou le surlendemain, on ne les trouve plus, mais d'autres foyers nouveaux se sont développés au sommet ou à la partie moyenne.

Les râles eux-mêmes changent de timbre d'un moment à l'autre. Tant que dure la fièvre, tant que la respiration est rapide, l'enfant reste exposé à une rechute.

La durée de la broncho-pneumonie est d'ailleurs très variable.

S'il n'y a que quelques foyers peu nombreux, en quelques jours la fièvre tombe et l'enfant revient à la bonne santé; si, au contraire, ils sont très disséminés dans les deux poumons, la température reste élevée avec des oscillations d'assez grande amplitude pendant huit, quinze ou vingt jours, puis, peu à peu, la fièvre tombe, les râles diminuent, les petits foyers soufflants disparaissent et l'enfant guérit après une longue convalescence (pâleur, amaigrissement) pendant laquelle de nouvelles rechutes sont toujours à redouter.

Très souvent, malheureusement, la maladie se termine par la mort. C'est ce qui arrive lorsque la broncho-pneumonie évolue chez un débile, un athrepsique ou un prématuré, ou lorsqu'elle complique une maladie qui a déjà épuisé les forces du malade (grippe, coqueluche), ou encore lorsqu'elle donne lieu à une intoxication massive de l'organisme.

D'une façon générale les formes qui s'accompagnent d'un gros foie, d'albuminurie, de convulsions, de cyanose persistante (état violacé des oreilles, du nez, des lèvres, des ongles), de refus de boire, sont des formes particulièrement graves.

La maladie, grave par elle-même, peut encore entraîner des complications surajoutées: otites, pyodermites, pleurésies purulentes, etc., qui n'améliorent pas le pronostic, bien au contraire.

Même lorsqu'elle guérit, elle guérit rarement de façon complète, comme la pneumonie; souvent il persiste un état scléreux du poumon ou un peu de dilatation bronchique ou de bronchite chronique. On saura que les déviations de la colonne vertébrale, les asymétries thoraciques sont souvent la conséquence de broncho-pneumonies graves de la petite enfance.

Une longue convalescence au bon air, un peu de gymnastique respiratoire, quelques soins attentifs peuvent d'ailleurs atténuer dans une large mesure toutes ces complications.

Inutile d'insister ici sur la difficulté du diagnostic au début, surtout dans les formes légères. D'ailleurs, la gravité de la maladie nécessite toujours la présence du médecin.

Pneumonie, pleurésie, sont rarement confondues avec la broncho-pneumonie. Seules, les formes chroniques traînantes, avec dilatation des bronches exposent souvent à des erreurs de diagnostic avec la tuberculose pulmonaire, principa-



lement à cause de la fièvre qui dure et des signes pulmonaires qui persistent.

Rappelons ici, pour essayer de triompher des préjugés, que les bains et les enveloppements sinapisés représentent la véritable médication d'urgence de la broncho-pneumonie. Ce traitement, qui a fait ses preuves, est aujourd'hui indiscutable, et quand le temps presse, il ne faut pas que le médecin perde un temps précieux à convaincre d'abord la famille de la nécessité d'un pareil traitement.

Les bains, qui sont quelquefois mal supportés, sont remplacés alors par les applications de compresses mouillées.

Les inhalations d'oxygène, les injections d'huile éthérée camphrée, de strychnine, de caféine, sont généralement indiquées dans les formes dépressives. On y ajoutera un petit sirop à base d'acétate d'ammoniaque, d'ergotine ou de strychnine pour favoriser l'évacuation des petites bronches. La médication par le sérum antipneumococcique ou par les différents vaccins antipyo-gènes pourra également être utilisée avec profit.

Dr PIERVAL.

(La Maison)

## UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents malaises dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien! Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

**MME. M. SUMMERS**

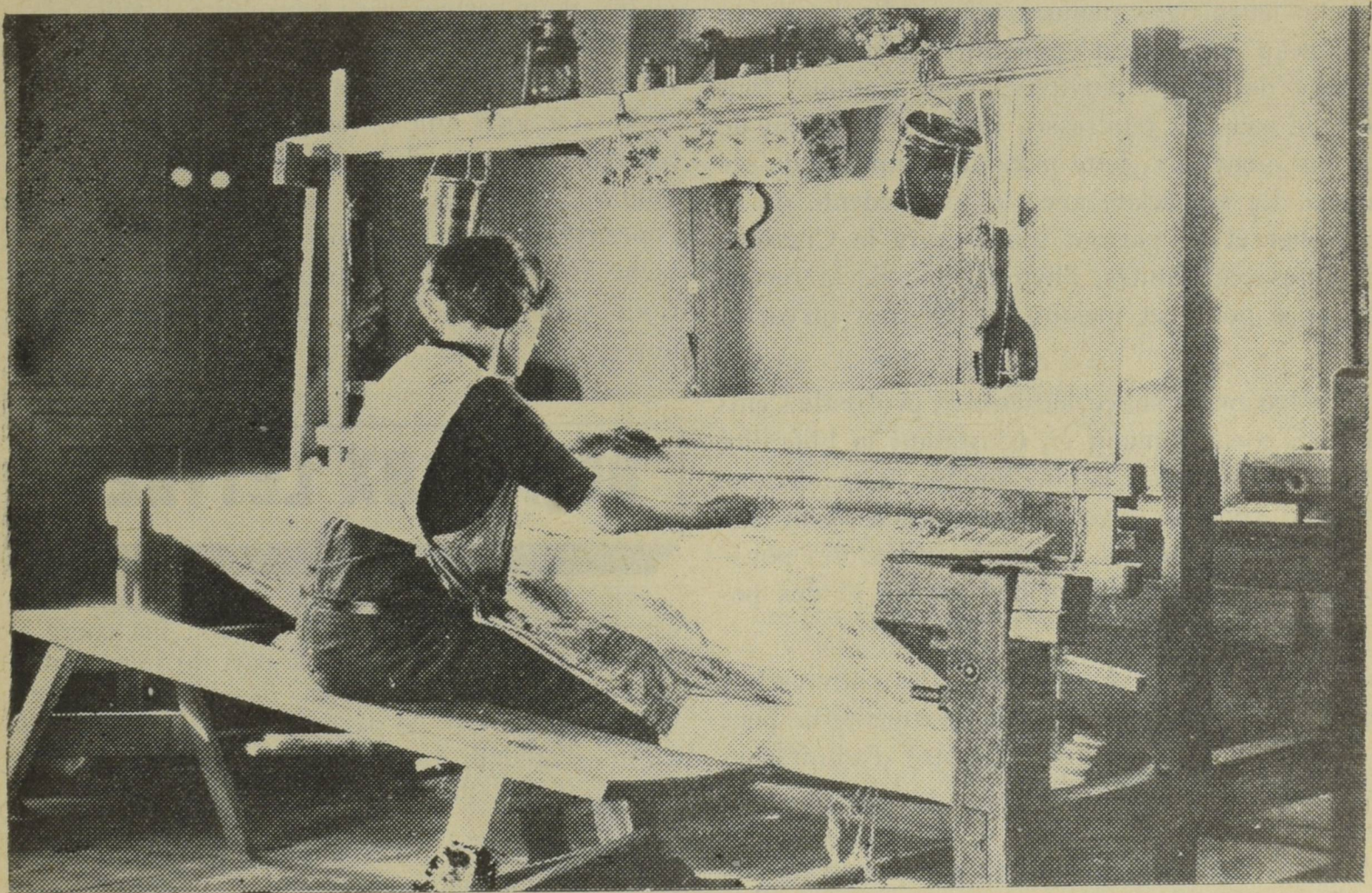
a/s Vanderhoof & Co.

R28F

**BOITE 50**

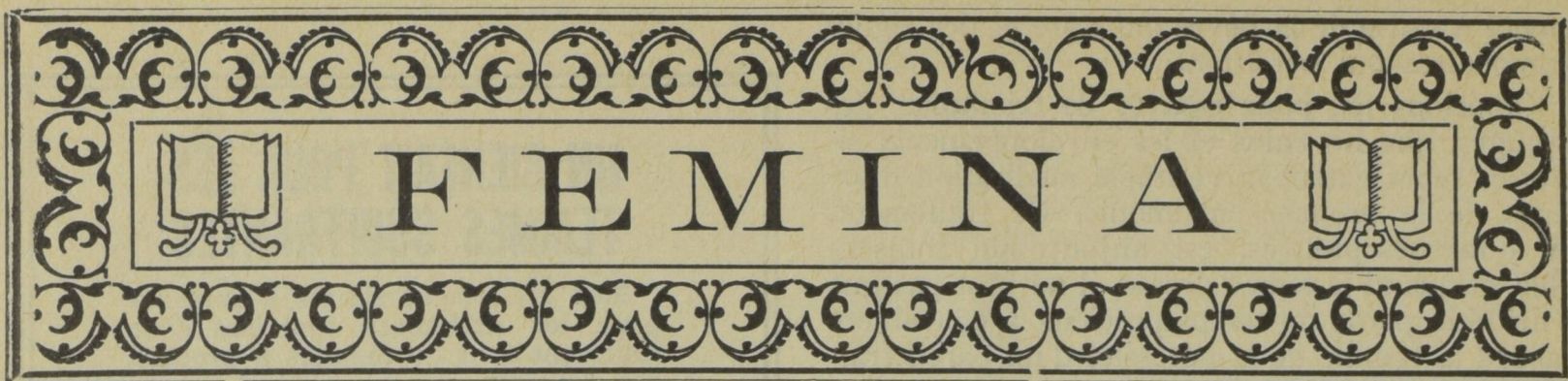
**WINDSOR, ONT.**

*En vente chez les meilleurs pharmaciens*



UN ANCIEN METIER A TISSER





## Le Renouveau

**N**E pourrions-nous pas dire que le joli mois de mai chanté par tous les poètes est le mois par excellence de tous les renouveaux... ?

Renouveau dans la nature.

Renouveau dans l'âme humaine.

A cette saison, la nature, fée gracieuse, a passé sa baguette printanière sur le sol et tout a jailli. Tout rayonne, tout reverdit... Le brin d'herbe pousse... pousse, pressé de grandir; les arbres s'émeraudent heureux de voir enfin leurs rameaux retrouver la parure coutumière. Au bord des ruisseaux gazouilleurs, les premières fleurettes sur leurs tiges menues saluent l'aube de ce renouveau. Le ciel est enfin libre de nuages gris, présage des jours pluvieux. Tout s'anime, tout s'éveille sous les tendresses répétées du soleil de mai qui, généreux, jette partout la lumière de ses rayons. La vie éclate avec la joie ardente de se multiplier et de partout monte vers le Créateur de toutes ces beautés, l'hymne ému de la reconnaissance pour cet inestimable bienfait qu'est la vie.

Une harmonie suave, sérieuse et profonde s'empare du cœur humain en constatant la libéralité infinie de Dieu pour la plus humble de ses créatures. Des rumeurs envahissantes s'échappent des roseaux et des herbes, des tiges frêles, des pousses nouvelles, du clapotis des vagues et des petits nids en construction.

La belle nature aide à son tour les pauvres humains. Une âme droite fut-elle incroyante ne peut se défendre d'un sentiment intense d'admiration en face de cette métamorphose et puisque les événements extérieurs influent d'ordinaire sur le moral, peut-on prétendre admirer l'oeuvre et ne pas reconnaître l'artiste qui a ciselé avec tant d'à pro-

pos, de compétence et de perfection, la moindre fleurette et le plus petit insecte... ?

En face de ces prodiges tant de fois renouvelés, soyons de celles qui croient ardemment. Laissons la belle et noble vertu de la Foi rayonnante s'épanouir en notre âme et y jeter une semence divine, faite de Bon-Vouloir, d'admiration ardente et spontanée, semence qui produira une abondante moisson. Laissons au Divin Ciseleur des âmes une liberté entière quant aux moyens qu'il juge à propos de prendre pour accomplir en nous l'oeuvre d'art de perfectionnement qu'Il est en droit d'attendre de chacune de ses créatures.

Si parfois, les moyens de parvenir à ce but nous semblent trop sévères, si les sommets nous paraissent inaccessibles ou les épreuves trop multiples, rappelons-nous qu'il faut d'abord au grain de blé, pour germer et se reproduire, l'oubli, l'ombre, la pluie chaude et pénétrante puis enfin les rayons d'un soleil mûrissant.

Ainsi à notre âme encore inexpérimentée et faible dans les voix du renouveau spirituel il faut l'oubli, l'ombre et aussi la pluie bienfaisante de l'épreuve avant de pouvoir grandir, aidée dans sa tâche ardue par la rayonnante bonté et les attentions aimantes de Jésus, le divin soleil de nos âmes.

JEANNE LEFRANC.

## BOITE AUX LETTRES

RENÉE.— Cette place à notre Femina vous est accordée très largement. Il faut, ma chère amie, dans cet incident faire la part du jugement et de l'esprit. Cette remarque désobligeante pour vous ne prouve-t-elle pas que cette supposée amie a plus d'aplomb que de valeur?... L'amabilité de façade, le manque de tact sont là... et l'hypocrisie aussi...

Laissez passer, petite amie, la vie est faite de ces incidents, mais croyez-moi, vous aurez votre revanche.



Votre jolie lettre de confiance vous assure de mon amitié et puisque vous aimez notre revue, revenez bientôt.

ANNETTE.— Merci de me dire que la lecture de notre revue vous procure toujours une heure agréable. J'espère qu'elle deviendra de plus en plus intéressante et qu'elle sera toujours pour vous "la préférée..."

FRAGILE.— Je remets avec plaisir votre article à la rédaction de la Revue. Votre vaillance littéraire me fait bien augurer pour vos futures productions.

Le soleil nous sourit enfin avec d'autant plus de grâce qu'il s'est montré plus parcimonieux dans la distribution de sa bienfaisante chaleur.

Au plaisir d'une prochaine missive m'apportant vos amitiés toujours fidèles.

JEANNE LE FRANC.

## L'Artiste méconnu



LE Lac de Lamartine n'est pas plus poétique que celui qui reçoit quotidiennement l'artiste solitaire! Ses courbes sont de grâces éthérées, ses rives, de charmes séduisants. Tout l'esthétique de la nature se trouve réuni en ce berceau discret, berceau de feuillages. Le musicien l'a découvert en un soir magnifique, alors que son âme chantait une nouvelle romance, et depuis il va poétiser sa vie au contact du coeur cristallin. Il est ravi de désertier la foule affolée pour se jeter plus profondément au sein de l'âme silencieuse et sympathique de son Lac "Généreux". Orné de vignes sauvages, de fleurs, de verdure parfumées de l'eau, c'est un palais qu'il n'échangerait pas contre "la salle aux lambris d'or"; l'or et les diamants purs reposent sous le dais prosaïque, l'ordre et la délicatesse exquise se mêlent à la coquetterie prenante, pour enchanter le fidèle voyageur. Les filles du bosquet chantent à l'instar du musicien, qui ébauche sonnets, élégies, rigodons, menuets, virelais; avec lui, elles font les gracieuses vocalises, et jamais lyre ne peut être plus vibrante! Les tendresses qui vivent sous ce toit d'arc-en-ciel, aident l'ascension d'une âme pénétrée d'aristocratie; les silhouettes minuscules qui fléchissent aux moindres soupirs, les herbes fines qui se balancent par les souffles mouvants, la gamme des bleus chansonniers, qui se fait aussi douce que la voix d'une enfant ou d'une bien-aimée, le vol délicat du léger roitelet, l'arôme de la brise cajoleu-

se, la chaleur de la lumière dorée, le calme du vent amoureux, font exquise, la solitude musicale! Cette rive d'opales, mène le vieillard près du ciel, rafraîchit sa voix intime, fixe des brillants neufs à son âme renfermée; tout son intérieur chante, désaltéré qu'il est du nectar doux comme le miel! L'eau calme et limpide garde son secret, chasse ses craintes, nourrit ses espoirs. Il touche du doigt les chères souvenirs... il revoit, tout étoilées comme alors le ciel de sa jeunesse azurée, ses amours! Sa pensée voyageuse est intrépide, en dépit des cheveux blancs, au monde du lointain passé: elle s'ébat avec le sourire brûlant, s'affaise avec le zéphir de la nuit qui le prend à veiller lorsque tout sommeille! Les envolées classiques, faites de notes, de gammes berceuses, il les connaît lui, l'artiste méconnu! Les leçons salutaires, les caresses qui gisent au fond de l'éclatant miroir, se divisent son âme, penchée pour y mieux lire et recevoir. Urne profonde que l'eau claire! Tu fais voir nettement tout les replis d'un coeur; trop d'insensibles hélas te méconnaissent! Tu sembles parfois étourdie des vagues instables, mais tu n'as rien de léger!

Pour mieux goûter ses conseils, le vieillard s'agenouille avec la nature attentive et là, il sent de bien près, la lèvre humide, baiser son front. Il jette les confidences de sa vie, les révélations de son âme ignorée! O confidente secrète et noble que l'eau bleue! L'onde recueille avec une religieuse discrétion, les baisers de ceux qui l'aime!

Il est donc impénétrable à l'indifférence, ce berceau taillé de la main merveilleuse du Grand ARTISTE, où le compas habile a régularisé l'espace. Le céleste GARDIEN a semé les essences les plus variées, son coeur en est la caractéristique et la joie de l'isolement sublime. Le bruit grossier ne peut entrer en cet endroit royal, puisque le roi des rois a son trône au pays verdoyant.

Le terre-à-terre n'a pas d'issue aux portes de la nature grandiose!

L'épais vulgaire n'a pas accès en l'âme qui aime le beau Livre du ciel!

Les panaches ombragent et protègent le nid sacré; il appelle sous la détresse, et le bonheur et la vaillance il loge; les puissances célestes, les monts divins ondulent l'horizon de nacre; il renferme les cantiques cadencés d'une âme se fondant à l'allégresse d'un firmament en fête; ce spectacle digne d'admiration élève l'être qui s'élève à la présence des oeuvres, à l'écho divin!

L'homme à la nature élégiaque se confine donc en ce lieu, tout à son Art il vivote, et son existence matérielle est si humble, si dépourvue, qu'à tous, il n'est qu'un vil roturier. Les coeurs endeuillés sont les plus profonds; ils ont le moyen de découvrir le sérieux qui existe au sein du banal même.

Délaissé de tous, il est seul; mais Dieu lui garde la chère consolation de la Musique; élève de S. François, il enseigne l'art du chant aux "rois



aériens", s'instruisant lui-même de ces exercices. Tous les jours il se dirige à l'aube, et la nuit le retrouve tous les soirs au berceau du Lac. Artiste au fond de l'âme, il a la philosophie de l'indépendance; il erre sans souci de la foule qui le coudoie en chuchotant notes et mots; il interroge le ciel ou fixe la terre pour dénicher les trilles, les accords dont il rêve.

Le ciel de mosaïque inspire une plume qui traduit des élans.

Tableau imposant que celui qui peint sincèrement le cœur! L'agenda, le gradus, sont compagnons fidèles des livres volumineux retenus sous le bras, livres aux brouillons de notes, car l'artiste musicien a aussi le don des vers latins; il effeuille les pensées de chaque jour en un carnet tout noirci d'elles, carnet mémoire qui sera révélation demain, pour l'univers! La redingote longue, couleur castor, le veston améthyste, la boucle marine, en guise de cravate, font du virtuose un personnage étrange, par sa simplicité. C'en est ainsi des cœurs sans faste, souvent ils passent inaperçus... Oh! belle simplicité pourtant! Tu caches le génie sans le dévoiler, et les passants ne veulent pas le deviner...

Notre musicographe va donc là, solfier ses poèmes épiques, ses pièces lyriques, et son seul apanage est celui d'une gloire bien intime, de ses pages inédites. Il marche à pas lents sur le bord de la route qui mène à l'austère logis, et le soir est Muse sensible; il s'arrête donc pour lui sourire, lève la tête, et d'une voix suave il chante une pièce en esquisse. Un gamin le croise. Pour finasser, il frappe à la jambe le pauvre fils de Milton, qui comme lui, est ridiculisé des contemporains; sous le coup brutal, il s'affaisse... son journal est saisi; déchiqueté à ses yeux par les mains du méchant. C'est un chef-d'oeuvre qui se brise... mais il n'a pas la force de crier au secours, et la noblesse lui défend de se plaindre. Les malins confrères s'attroupent pour bousculer le poète; brutalisé sans relâche il presse fortement sur son cœur les feuilles aux notes échelonnées, aux accords multipliés. Ils s'emparent du livre précieux. Malgré les résistances, muettes autant que suppliantes, tout s'effeuille dans le vent du soir. Les complices diaboliques s'enfuient en riant et ridiculisant le père de la musique; ils le nomment Luca ironiquement. Le vieux qui sait qu'à lui seul appartient le nom fameux, ne dit mot, et garde toujours son secret.

Le lendemain, ils reviennent les impertinents et le blessé est encore là, gisant sur le sol durci d'une fin d'été; quelques-uns ne se lassent de lui jeter à la figure les mots dérisoires, de tailler ses habits en lambeaux, mais arrive un petit bambin qui prend pitié du grand-père voisin. Il l'amène au foyer paternel, après une nuit de misère sous les étoiles. Ses jambes n'ont plus la force et ses yeux n'ont que des pleurs "Ils m'ont maltraité mon petit, et mes feuilletés nés de longues heures,

ont disparu hélas... le vent me les a volés sous leur rage." Les sanglots déchirent l'âme enfantine; il s'apitoie, et par sa candeur naïve, il console le vieux déshérité.

Une caresse d'enfant est soleil à la neige des ans. Un mot d'affection fait du bien au vieillard. Son front où logent soixante années, se réchauffe de ce geste, et sa vieille âme espère encore. O pouvoir du soleil sur la neige! Le vent de Dieu ramène les manuscrits notés, mais l'autodafé a multiplié son âme, semé ses soupirs en des terres indignes... la joie de retrouver quelques parcelles de sa vie, signées en blanc et noir, ne se livre que par les larmes, juste analyse! Il baise les signes qui couvrent les feuilles ressaisies.

Le chef de la bande cruelle, craint, après ce geste odieux, les plaintes du vieux au magistrat de la ville et pour éviter les semonces méritées, il affirme à son père qui est échevin influent, le manque de raison chez le vieillard du Lac. Il ne craindra plus ainsi, l'ombre de sa méchanceté, croit-il, mais Dieu saura lui réserver le remords, juste punition du forfait. Parfois hélas! le fils a une influence malheureuse sur l'âme paternelle. Ce dernier fait incarcérer sans préambule, l'innocente victime de son fils coupable. Il se confirme d'une honteuse déduction, à la vue de ses haillons: juger d'après l'apparence, c'est absurde. Pourquoi l'accusateur n'a-t-il pas deviné que les lambeaux sont l'ouvrage de son enfant.

L'examen médical n'a même pas voulu se rendre compte de l'état moral du nouvel hôte, se basant sur le piètre physique, et l'attestation du gamin.

Se fier aux paroles n'est pas toujours louable.

La géole de sa raison n'a pas de bourreau sous la conviction que sa prisonnière est saine, mais enfermée avec les fous, c'est là son martyr, et son âme d'artiste en souffre plus encore, privée du Lac qui est sa vie. Les surveillants de l'hôtel des aliénés, croient à une toquade lorsqu'il saisissent les notes qui s'échappent de ses lèvres, de ses doigts. Le clavier d'un vieux Pratte est sa consolation. Il entend les propos, les dissertations au sujet de sa raison et le silence est encore sa force. Il lui vaudra son immortalité, sa valeur toute personnelle; on ne regrette jamais le mutisme au précieux dénouement.

Déjà il compte un bon groupe d'amis chez ces hommes à faible moral; la musique de l'artiste agit si bien sur les facultés de l'âme qu'elle réveille le jugement somnolent. Les romances de sa composition ont tant de plaintes, de grandeur, d'art, que chacun de leur son guérit les cerveaux engourdis. Il a douze pupilles aujourd'hui, et le professeur jouit un peu de son exil, par l'ambition de redorer ces intelligences orphelines: il a la prérogative du don musical et du génie de le transmettre. Les ouailles, élèves de cet art sonore, adorent le tuteur dévoué, et comme lui, ils ont la prédilection d'oeuvres classiques, d'auteurs



raffinés; mais instinctivement ils préfèrent l'artiste Luca, dont le nom parcourt tous les centres, dont les oeuvres sont l'admiration universelle.

Un concert se prépare et la vedette de cette réunion musicale, est un grand jeune homme d'une trentaine d'années qui sous le coup d'un deuil a chaviré; la salle de l'hospice se remplit et l'exécution d'oeuvres non publiées, saisit l'assistance. Les applaudissements à l'écho sans fin rappellent le pianiste qui eut l'inspiration de dévoiler le professeur, malgré l'humilité de celui-ci qui voulait tenir l'incognito. L'humilité est l'ombre du génie réel, de l'artiste sincère et vrai. Il révèle hautement que la science artistique qu'il a fortifiée, et qui lui vaut son retour au monde, à la vie, n'est dû qu'à l'instituteur. Il a la lucidité d'esprit, avoue l'étoile du concert. Il raconte en quelques mots, comment il fut indûment enfermé. O le silence admirable s'écria la foule! Il est digne des grands coeurs; les regrets s'amoncellent et une profonde sympathie embaument l'âme du vieillard. L'assistance est émue. L'homme éminent, fait résonner les cinquante-deux notes d'ivoire jaune, si bien que les souffles se retiennent pour priser mieux l'artiste qui se traduit. Paillasse ne chantait pas plus bellement sur la scène, en livrant ses douleurs. Les vivats se pressent pour couronner le musicien, mais personne ne divine qu'il est l'auteur de ces pièces ravissantes. Une voix unanime proclame le célèbre artiste, compositeur méconnu; c'est une vraie mutation qui se produit au salon de l'asile, et l'étonnement est grandissant.

Ils quittent tous deux l'enceinte des fous, et le jeune s'enorgueillit d'accompagner le propagateur de ses deux santés. Il l'amène au foyer afin d'y vivre ensemble une vie heureuse; la gratitude de son coeur s'unit à ceux des siens qui n'ont pas de mots assez dignes pour remercier l'homme qui ramène le fils tant pleuré. Les longues sept années, au seuil de "La maison des sombres" s'oublie sous l'heure qui va diversifier leur existence. Il veut revoir le Lac de ses amours, de ses inspirations et déjà il s'éloigne... le stratus qui passe au ciel est précurseur de l'orage; qu'importe, le halo qui encercle l'astre du jour est antidote sûr contre la tempête: il arrive donc... il revoit avec une joie si grande, le site d'antan qu'il a peur de son bonheur. Le vieil âge s'émeut fatalement sous la joie, comme sous le chagrin!

La Nature est toujours l'emblème d'une âme, qui la comprend!

Le lac s'est tari de ne plus chanter... les feuilles ont fui lors de sa désertion... le rivage s'est brisé comme son coeur dans l'exil... tout cela attriste la Muse: "Je te revois encore, oh je ne t'avais pas oublié, mon mal le plus cruel à l'absence, c'était d'être séparé de toi, mon Lac! Il me semble que je te parle pour la dernière fois... les mourants, vois-tu, ont l'intuition d'une vie qui s'en va... d'un dernier regard aux choses aimées..."

Il est là, sa plume est muette entre ses doigts; la bifurcation du chemin fait échouer une voiture qui fait vire-volte: le passager du carosse est renversé sur la route. Le cheval frappe à mort le musicien, revenu au Lac pour y mourir. Symbole d'un attachement, il jette les derniers bribes de son âme aux paroles sans écho; c'est le soir de sa vie méconnue, et l'aube de son immortalité!

Le grand Gérard accourt avec pitié près du blessé; son âme s'attendrit... il n'entend qu'un râle... "Je suis Luca" dit l'homme qui se meurt. Luca... l'artiste aimé... je rêve, oh mon Dieu! Les feuillets retenus dans le rouleau de cuir, attestent de la personnalité du mourant. Dès le lendemain, un monument s'érige au bord du Lac inspirateur, rival du Lac Lamartinien. Ce bronze révèle à tous, l'âme musicienne. Gérard est pianiste au Théâtre Royal, et plus que jamais il adore les oeuvres immortelles du célèbre citoyen toujours méconnu. L'on entend plus que les soupirs de son âme reconnue, qui s'allient aux scènes émouvantes et classiques de l'Opéra en deuil!

Le chemin du Lac hélas n'est plus visité... mais le mausolée reçoit les douloureux regrets, sans voie de reprise, la fièvre d'une disparition, sans voie de retour.

Le Lac n'a plus de féerie pour les passants... il n'a de trésors que pour le fils hier méconnu. Le miroir de son âme soeur s'est éteint. Se reflète au ciel seul, toute l'âme de l'Artiste RECONNU.

FRAGILE (Antoinette Grisé),  
St-Césaire.

(Sous un jet d'inspiration... au bureau de papa,  
7 octobre 1929.)

## Vos fleurs

SOIGNEZ VOS PLANTES

D'APPARTEMENT



'EST un plaisir pour les citadins d'avoir sur l'appui de la fenêtre quelques fleurs dans un pot. Même à la campagne, nombreux sont ceux qui soignent quelques plantes de la même manière pour en décorer l'intérieur de la maison. Ce sont toujours les mêmes qui réussissent, toujours les mêmes qui voient dépérir leurs plantations. Les premiers n'ont pas besoin de conseils, mais les seconds feront bien de lire ce qui suit :

S'il est une plante exigeant des soins cultureux sérieux, au moins à la fin de la période de repos, c'est bien celle qui vit toute l'année dans les habitations. Ainsi, à la reprise de la végétation, votre premier soin doit-il être de lui rendre de la nouvelle terre. C'est ce qu'on appelle l'opération du rempotage; elle est nécessaire ou du moins fort utile pour un très grand nombre de plantes.

Enlevez donc la terre épuisée de la motte et remplacez-la par la nouvelle, en disposant soigneusement les racines et en évitant les vides. Vous remarquerez souvent que les racines ont



pris un développement extraordinaire et que la plante est à l'étroit dans son pot ; il faut lui en donner un plus grand.

Mais quelle terre allez-vous donner à votre plante ! Si vous avez primitivement utilisé celle de votre jardin et que vos plantations s'en soient bien trouvées, continuez. Peut-être avez-vous acheté vos fleurs chez un horticulteur ! Alors, il faut faire attention : toutes les plantes ne s'accommodent pas de la même terre.

Préparez d'abord comme base un terreau de feuilles à demi décomposé et bien pulvérisé, que vous mélangez à du sable ou de la terre de bruyère. Ceci fait, et en vous conformant aux indications qui suivent, vous pourrez généralement satisfaire aux exigences de la plupart des plantes d'appartement.

Pour plantes ligneuses, ou demi-ligneuses, moitié terre franche et moitié terreau de feuilles ; pour plante à feuillages, telles que palmiers, clivia, aspidistra, bégonia, terre de bruyère ou terreau de feuilles et terre argileuse bien mélangés.

Il est bon d'incorporer à ces terres un peu d'engrais chimiques composés, contenant à la fois potasse, superphosphate, nitrate de soude.

C'est au printemps qu'il faut aussi retailer *fuchsia*, *pelargonium*, *bégonia* ligneux.

Au lieu de renouveler toute la terre du pot, on peut se contenter, parfois, d'enlever la partie supérieure de la motte pour la remplacer par de la nouvelle terre.

Modérez les arrosages au début ; augmentez-les graduellement, en tenant compte de l'activité de la végétation.

Dernier conseil : Avant de réemployer les pots, lavez-les soigneusement afin d'en désobstruer tous les pores.

RURICOLA.

(Bernadette)

## O Maria !

C'est l'astre lumineux qui jamais ne s'éteint,  
Où, comme en un miroir, tout le ciel se

[contemple,

Le luisant tabernacle et le lieu pur et saint  
Où Dieu même a voulu se consacrer un temple.

C'est le palais royal tout rempli de clarté,  
Plus pur et transparent que le ciel qui l'enserme,  
C'est le beau paradis vers l'orient planté,  
Les délices du Ciel, et l'espoir de la terre.

C'est l'aube du matin qui produit le soleil  
Tout couvert de rayons et de flammes ardentes,  
L'astre des navigants, le phare non pareil.  
Qui la nuit leur éclaire au milieu des tourmentes.

Etoile de la mer, notre seul réconfort.

Sauve-nous de tes rochers, du vent et des

[naufrages,

Aide-nous de tes vœux pour nous conduire au

[port,

Et nous montre ton Fils sur le bord du rivage...

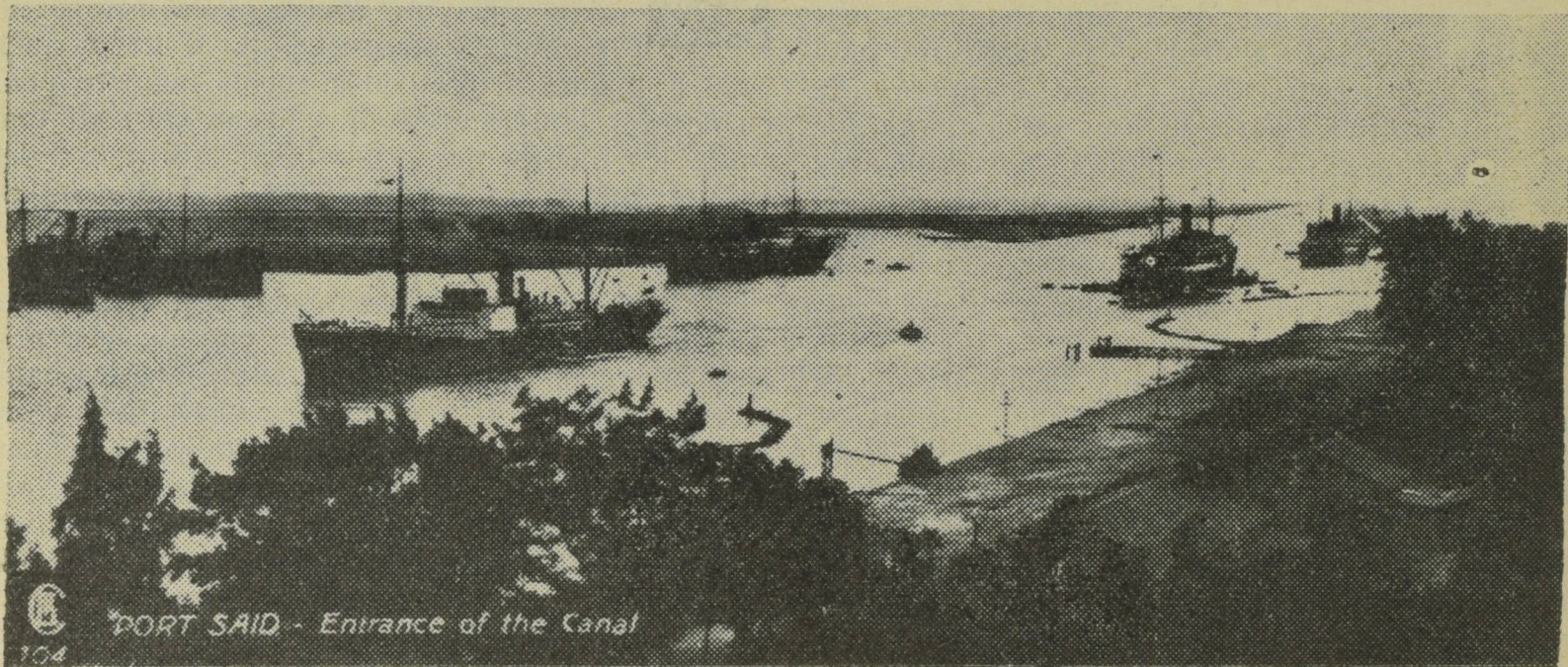
BERTAUT (1611).

### DIALOGUE DE FAMILLE

Le fils.— Papa, comment attrape-t-on les fous ?

Le père, railleur.— Avec de grands chapeaux garnis de plumes, des robes blanches, des bijoux et de jolis gants !

La mère, distraite.— En effet, je me rappelle que je m'habillais comme cela avant notre mariage.



PORT SAID - Entrance of the Canal



# Au coin du feu

POUR S'AMUSER



Les deux noms tirés au sort sont ceux de M. Gaétan Michaud et de Mme Emile Fluette.

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

## JEUX D'ESPRIT No 132

### LOGOGRIPE

Je suis fort triste avec ma tête  
Et souvent fort gai sans ma tête,  
Je te détruis avec ma tête  
Et je te nourris sans ma tête.  
On me fait tous les jours sans ma tête,  
Rien qu'une fois avec ma tête.

### MÉTAGRAME

Changez habilement le *coeur*  
D'un *savetier* habile  
Et devant vous, apparaîtra, lecteur,  
Un *imbécile*.

### MOTS EN LOSANGE

Consonne — Serpent — Jeu d'enfant    Mi-  
nistré français — Nécessaire au cordonnier  
Époque — Consonne.

### CHARADE FANTAISISTE

Mon premier sert de mesure.  
Mon second est une divinité païenne.  
Mon tout est une ancienne mesure.

## REPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS D'AVRIL

### ANAGRAMME

Antirévolutionnaire.

### CHARADE

Pin — son — pinson.

### ENIGME

Temps.

### QUESTION LITTÉRAIRE

Thomas Corneille, dans *le festin de Pierre*.

Ont trouvé des solutions partielles: M. Georges Lepage, 10, rue Guénette, Lévis; M. Roger Thi-baudeau, 5, rue Gauvreau, Lévis; Mlle Andrée Lepage, 4, rue Gauvreau, Lévis.

Nous ont envoyé toutes les réponses exactes: Mme J.-V. Rochefort, 516, ave Notre-Dame, Manchester, N.-B.; Mme Emile Fluette, 183, West, Bristol, Conn.; Mlle Marie-Jeanne Le-clerc, Loretteville; Mlle Gérardine Saint-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me.; Mlle Juliette Paquette, 33, rue Lafayette, Québec; Le Couvent du Bon-Pasteur, Jonquière; M. Gaétan Michaud, Collège de Ste-Anne de la Pocatière; Mlle H.-A. Lalande, Chute-à-Blondeau, Ont.; Mlle Béran-gère Huart, 26, rue Fraser, Lévis; L'Hopital Ci-vique, Québec.

— Té, mon bon ! Je suis tellement sensible au froid que je m'enrhume du cerveau en pas-sant devant mon armoire à glace.

— Moi, mon bon, c'est encore plus fort : Je me mets à éternuer rien qu'en croisant dans la rue un commissaire priseur.

La vieillesse est belle, quand elle couronne une carrière de vaillance et d'honneur et peut dire avec l'apôtre : " J'ai combattu le bon com-bat."

Chanoine COUBE.



## LES LIVRES

LA PATERNITE SPIRITUELLE DU PRETRE.—  
*Commentaire du Pontifical.*—Par Henri MARTIN,  
P.S.S., Un volume in-8 couronne. Prix franco: 10  
fr. 80. Chez Aubanel Fils Aîné, imprimeur-éditeur,  
15, place des Etudes, Avignon.

Le but de cet ouvrage est de synthétiser les rites, enseignements et prières du sacrement de l'Ordre autour de l'idée de la vie. C'est une étude sur le sacerdoce lui-même, au cours de laquelle le Pontifical romain dessinera peu à peu à nos yeux l'idéale image du vrai prêtre.

On ne saurait assez admirer la simplicité avec laquelle l'auteur a exposé son oeuvre afin de nous montrer l'Eglise romaine s'appliquant aux humbles détails de la vie sacerdotale pour les régler et les vivifier, à la lumière de la foi et par la force de la charité.

LA CERTITUDE SUR L'EXISTENCE DE DIEU.  
—Par R. LORTAL, P.S.S., professeur au Grand Séminaire d'Avignon. Lettre-Préface de M. Ad. Tanquerey, P.S.S. Un volume in-8 couronne. Prix franco: 5 francs 50. Chez Aubanel Fils Aîné, imprimeur-éditeur, 15, place des Etudes, Avignon.

M. R. Lortal livre le résultat de ses pensées au grand public déjà un peu averti de cette question. Il n'a pas la prétention d'avoir dit le dernier mot de la science de Dieu, mais il ouvre le chemin à ceux qui voudraient pousser l'étude plus à fond.

L'oeuvre est sérieuse, cependant pleine d'une clarté lumineuse, fruit de distinctions réelles et bien exposées. L'argumentation est solide, les preuves sont reliées entre elles d'une façon logique et M. Tanquerey supérieur honoraire de la Solitude a eu raison d'écrire à l'auteur: "Vous avez atteint le but que vous vous proposiez et conduit vos lecteurs à la certitude métaphysique absolue de l'existence de Dieu."

PETIT CATECHISME DE LA DEVOTION AU SACRE-COEUR.— Petite brochure de 48, pages publiée par les RR. Frères du Sacré-Coeur, Maison provinciale, St-Hyacinthe. En vente à la procure de la Communauté, 2240 rue Fullum, Montréal.

Cette brochure contient un abrégé de toute la dévotion au Sacré-Coeur. On y trouve traités: l'objet, la fin, les fruits de la dévotion au Sacré-Coeur; la pratique de cette dévotion; les autres dévotions qui en résultent; un dernier chapitre nous donne l'historique de cette dévotion.

Il est difficile d'exposer la doctrine de cette dévotion en aussi peu de pages. S. G. Mgr Decelles, évêque de St-Hyacinthe, écrivait au R. Frère Lucius, Provincial des Frères du Sacré-Coeur, l'auteur de cette brochure: "Par des questions précises et des réponses claires, vous mettez à la portée de tous, surtout des enfants, cette sublime dévotion; vous dirigez les esprits et les coeurs vers le Sacré-Coeur. C'est un travail digne des Frères du Sacré-Coeur." Propager cette petite brochure c'est certainement contribuer à faire mieux connaître la dévotion au Coeur de Jésus.

Un Gascon visite Besançon:

— Voici, lui dit-on la maison où est né Victor Hugo.

— Cette baraque-là?... Ah! bien! s'il était né en Gascogne, vous verriez la belle maison que ce serait!

— Dis donc, compère, disait un Normand à son compagnon de lit, dis donc, dors-tu?

— Dame! si je ne dormais pas, quoi qu'tu me vaudrais?

— Que tu me prêtes t'n'âne pour aller à l'foire d'Gisors.

— Ah ben! compère, j'dors.

— Bah! tu ne dors pas, puisque tu me causes

— Ah! n'fais pas attention, c'est que j'rêve.

M. Perrichon fait avec sa femme, une excursion dans la banlieue parisienne; très fatigués et très affamés, ils entrent dans une guinguette.

Le patron leur déclare qu'il ne possède qu'une côtelette.

— Une seule! s'écrie Perrichon; mais alors, que mangera ma femme?

Un brave curé de campagne montait un jour dans un wagon et s'installait en face d'un commis voyageur.

— "Monsieur le Curé, lui dit celui-ci narquois, vous savez sans doute la grande nouvelle?" et il gonflait sa voix, faisant des clignements d'yeux à ses voisins.

— Non! monsieur! Je n'ai pas lu le journal de ce matin, j'ai dû partir de trop bonne heure et...

— "Comment! vous ne savez pas? on ne parle que de cela!..."

— "Eh bien! je ne sais absolument pas ce que vous voulez dire.

— "Eh bien! je suis charmé de vous l'apprendre c'est que le diable est mort!

— "Vraiment? repartit le curé d'un air profondément touché... Eh bien, Monsieur, j'ai toujours eu pitié des orphelins veuillez accepter ces dix sous!..."

### RECITS MILITAIRES

—...A ce moment ma compagnie traversait un pont. Mon "caporal" tombe à l'eau...

— Il s'est noyé?

— Non, mais il s'est mouillé et je n'ai pas pu fumer de toute la journée.

### AU REGIMENT

— Mon colonel, ma soeur se marie et je viens vous demander une permission.

— Tu as donc une soeur?

— Oui, mon colonel, nous sommes deux enfants: une fille et un garçon. C'est moi qui suis le garçon.

Toto ne veut pas aller se coucher, et pour l'y décider, sa mère lui dit:

— Allons mon enfant, il est tard; tu sais bien que les petits poulets rentrent se coucher dès qu'il fait nuit?...

— Oui, répond Toto, mais leur maman va aussi se coucher avec eux!...



FEUILLETON DE L'APÔTRE

## LES CROISÉS

PAR A. DEVOILLE

XXXIII

SATALIE

Le désastre du mont Baba-Dagh pouvait être attribué, avant tout, à la faute de Geoffroy de Rancon ; mais l'indiscipline des croisés y avait aussi sa part. Nous voulons surtout parler de cette multitude de pèlerins sans armes, source continuelle de confusion et de trouble. Dans les circonstances où il était le plus besoin d'ordre et de paix, c'était précisément quand on avait le plus de cris et de tumulte. Mais comment assujétir à la subordination cette foule mêlée de gens de tout âge, de tout sexe, de toute nation et de toute langue ? Or, l'exemple est contagieux ; le désordre se communiquait de là aux gens d'armes. D'ailleurs, la nécessité de pourvoir soi-même à sa subsistance favorisait singulièrement les infractions aux lois de la discipline. Chacun se portait du côté où il espérait trouver des vivres. Ainsi, débandés dans les campagnes, les croisés étaient plus aisés à surprendre, et les Sarrasins, et les Grecs mêmes, ne s'en faisaient faute. Un grand nombre de ces malheureux disparurent ainsi, sans qu'on sût jamais ce qu'ils étaient devenus. Le roi Louis gémissait de ces désordres qui affaiblissaient son armée. Mais sa voix était impuissante à les réprimer. Que faire, d'ailleurs, dans l'état de détresse où l'on était ? Ce bon prince ne pouvait retenir sa compassion, en voyant cette masse dévorée par la faim, accablée par les intempéries des saisons ; ces faces hâves qui se promenaient de tous côtés, recueillant les plus vils aliments pour satisfaire au besoin qui les pressait.

En outre, l'armée même des croisés, ou du moins ce qui en méritait le nom, était en partie composée d'éléments bien mauvais : la croisade étant considérée comme l'acte de pénitence le plus méritoire, une foule de malfaiteurs s'y étaient enrôlés, les uns (et c'était le plus grand nombre) avec un esprit de sincère conversion ; les autres dans le but de couvrir d'un voile leurs désordres passés, et peut-être de les continuer impunément. Tout esprit impartial ne peut s'empêcher de reconnaître que beaucoup de ceux qui avaient pris la croix étaient loin de l'honorer par leur conduite. Quand l'illustre abbé de Clairvaux conviait tous les pécheurs du monde à s'enrôler sous le saint étendard ; quand le concile de Reims, animé de son souffle, ordonnait que tous les incendiaires feraient pendant un an le service de Dieu à

Jérusalem ou en Espagne (1), ils étaient sans doute loin de prévoir quelles conséquences une telle indulgence devait entraîner. La présence d'un grand nombre de femmes dans les rangs de l'armée contribua aussi singulièrement à entretenir la licence dans le camp ; ce fut peut-être la principale raison qui fit manquer le but d'une expédition commencée sous de si heureux auspices.

Jamais la pénurie et les souffrances de toutes sortes ne furent plus grandes chez les croisés que dans la route du mont Taurus à Satalie. Pendant douze jours que dura ce voyage, il n'est pas d'épreuves qu'ils n'aient eu à supporter. C'était alors le cœur de l'hiver ; les vivres manquaient ; les vêtements, les chaussures étaient usés ; les tentes délabrées ; le pays, entièrement ravagé, n'offrait plus aucune ressource ; car les Grecs avaient pris soin de brûler même les villages qui auraient pu abriter ces malheureux, même les bois qui auraient pu les préserver du froid. En attendant, les hauteurs étaient garnies de Turcs, enfermés dans les forts, et épiaient constamment l'occasion d'attaquer des bandes découragées et affaiblies. Il fallait camper en plein air, sous un ciel rigoureux, exposé à chaque instant aux assauts de l'ennemi. Nous laissons le lecteur suppléer à ce que notre plume ne peut décrire.

Cependant, le roi eut une grande consolation : le grand-maître du Temple venait au-devant de lui, à la tête de ses plus braves chevaliers. La nouvelle de l'approche de Louis étant parvenue à Jérusalem, y avait répandu une joie universelle. La milice préposée à la garde des saints lieux crut de son devoir de venir saluer, dans la personne de ce pieux monarque, le futur libérateur de la Terre-Sainte.

— Dieu soit loué ! dit Cuthbert à son ami ; nous n'avions jusqu'ici qu'une queue d'armée, en voici maintenant la tête. J'espère que ces braves guerriers mettront un peu d'ordre dans nos rangs. La chevalerie peut montrer avec orgueil cette élite de ses enfants ; le ciel ne voit certainement rien de plus vaillant sur la terre que ces défenseurs du saint tombeau. Je souhaite que leur vertu réponde à leur bravoure. Ne doutez pas que votre roi ne sache tirer parti de ceci, dans l'intérêt de son armée.

Cuthbert prédisait juste. A peine les Templiers furent-ils arrivés, que le monarque français s'empressa de les mettre à la tête de l'expédition. Le com-

(1) Contre les Maures, aussi sectateurs de Mahomet.



mandement général fut déferé à un vieux guerrier, nommé Gilbert, que le grand-maître lui-même désigna comme le plus digne ; et le roi en personne déclara se mettre sous sa direction (2). Cet exemple produisit le meilleur effet ; la discipline sévère, qui régnait parmi ces nobles soldats, excita bientôt l'émulation de tous ; chacun se rangea sous les lois de l'obéissance ; les infractions, rigoureusement punies, devinrent bientôt plus rares, et le roi put enfin se flatter d'avoir une armée.

Mais les misères de la situation ne faisaient qu'augmenter. Quatre fois les Turcs attaquèrent les croisés ; quatre fois la bravoure de ceux-ci les repoussa avec grande perte. Le courage, chez un grand nombre, tenait du désespoir. Toutes les ressources étant épuisées, on décida qu'on mangerait les chevaux qui étaient hors de service. Et tous, même les plus grands, même les plus riches, se contentaient de cette chétive nourriture ; trop heureux, ajoute l'historien, quand ils y pouvaient joindre un peu de farine cuite sous la cendre (3). Enfin, après douze jours d'une marche pénible on arriva à Satalie. Cette ville était habitée par des Grecs. Elle ferma immédiatement ses portes, en sorte que les faibles espérances des croisés furent promptement dissipées. La tristesse fut au comble. Pendant un mois, il fallut camper sous les murs, en plein air, dans une saison rigoureuse, sans pain, sans feu, et en présence de l'ennemi. En vain le roi fait-il solliciter le gouverneur d'offrir au moins un abri à ses malheureux soldats : promettant qu'on respectera les propriétés, et que toutes les dépenses de l'armée seront exactement payées. Ce barbare resta sans pitié.

Alors Louis assemble son conseil, pour aviser à un moyen de sortir d'une telle extrémité. L'opinion unanime fut qu'on tentât les périls de la mer, Mieux valait, disait-on, se livrer au perfide élément qu'à un élément plus perfide encore, la nation des Grecs. Le prince, en approuvant ce conseil, voulait qu'on embarquât seulement cette multitude de pèlerins sans armes, dont la situation le touchait de pitié. Son discours prenait de sa sensibilité une véritable éloquence. — Pour nous, vaillants chevaliers, dit-il en finissant, nous redoublerons de courage, et nous suivrons la route qu'ont suivie nos pères, vainqueurs d'Antioche et de Jérusalem. Tant qu'il me restera quelque chose, je le partagerai avec mes compagnons ; quand je n'aurai plus rien, qui de vous ne consentira à partager avec son roi la pauvreté et la misère (4) ? — Ces nobles paroles émurent les chevaliers ; dans leur enthousiasme, ils tirèrent leurs épées, et firent serment de mourir avec lui.

Le gouverneur de Satalie venait de se présenter la tente du roi pour lui offrir des vaisseaux. Les murmures de l'armée avaient fini par faire comprendre aux Grecs le danger auquel ils s'exposaient, en rédui-

sant tant de braves au désespoir. Les Sataliens, craignant de se voir assiégés et leur ville incendiée, s'étaient décidés à cette démarche. La proposition fut accueillie ; et le bruit, qui s'en propagea avec la rapidité de l'éclair, rendit le courage aux malheureux croisés. Ils croyaient voir enfin le terme de leurs maux ; chacun triomphait dans l'espoir d'arriver bientôt en Syrie, principauté amie, où ils trouveraient tout en abondance. Mais la perfidie des Grecs devait encore déjouer pour la plupart ces douces espérances. D'abord il fallut attendre cinq semaines les vaisseaux, et qu'on se figure ce que c'était que cinq semaines dans une si horrible misère. Ces vaisseaux vinrent enfin, mais beaucoup trop petits, et en bien trop petit nombre pour une si grande multitude. Aussitôt des plaintes, des murmures s'élevèrent de tous côtés (5). Chacun aspire à prendre place sur la flotte ; mais il n'y a de bâtiments que pour le roi et l'élite de l'armée. Alors les pauvres pèlerins, et parmi eux des barons, braves mais dénués de ressources, se réunissent autour de Louis pour lui représenter qu'ils se sont confiés à lui, que sans lui ils n'eussent pas même songé à quitter leurs foyers ; que les abandonner serait les vouer à une mort certaine ; que le courage qui les avait sauvés au *mont exécra*ble pouvait seul encore les garantir des attaques de l'ennemi. Le bon prince fut profondément ému de ces représentations ; mais il ne lui était pas possible d'y faire droit. Nécessairement, il devait faire un choix dans son armée, et confier le reste aux soins de la Providence.

Cuthbert et Raoul délibéraient à part sur cette nouvelle phase de la situation. Depuis le jour où le jeune sire de Louville avait paru devant le roi et la reine, celle-ci avait gardé un vif souvenir de lui. Sa valeur dans un âge si jeune, le service qu'il avait rendu à l'armée, sa beauté, sa naïve candeur, les grâces de son langage et de sa personne, en avaient fait à ses yeux comme un modèle accompli du chevalier chrétien. Plusieurs dames de la cour en avaient été également frappées, notamment Sibylle de Flandres ; Maurille, comtesse de Roussy ; Talquery, duchesse de Bouillon, etc. Cette cour galante avait été fort occupée du jeune chevalier ; et pendant plusieurs jours il n'avait été question que de lui dans ces entretiens futiles, et souvent peu édifiants, qui défrayaient la société de madame Éléonore de Guienne. Pendant qu'il se battait vaillamment, ou qu'il luttait avec les misères de la vie, ou qu'il conversait gravement avec son vieil ami, ces dames jetaient sur lui leur dévolu pour une de leurs filles d'honneur, ou quelque noble pucelle de leurs connaissances. Le bruit de ses deux dernières aventures à la caverne du Santon et dans *l'aquarium* de Laodicée, étant venu jusqu'à la cour, augmenta l'intérêt qui s'attachait à sa personne, et jeta, pour ainsi dire, sur elle un intérêt romanesque. Aussi, à la nouvelle qu'un choix allait être fait dans l'armée pour la flotille du roi, fut-il décidé par ces dames que le brillant sire d'Allonville en ferait partie. La reine

(2) *Hist. des Croisades*, t. II.

(3) *Hist. des Croisades*, t. II.

(4) Voyez *Gestes du roi Louis VII.*

(5) Voyez *Gestes du roi Louis VII.*



elle-même, afin de mieux dissimuler son intention, le demanda pour un de ses chevaliers d'honneur : ce qui lui fut facilement accordé. Un page venait d'en prévenir le jeune sire, et c'était là-dessus qu'il délibérait avec Cuthbert, avant de donner sa réponse.

— Parlez, Cuthbert, disait Raoul, avec la naïve simplicité qui le caractérisait. Du moment que je vous ai connu, ma confiance vous a été acquise. C'est à votre expérience que je remets la décision. Dois-je, ou ne dois-je pas accepter l'offre de la reine ?

— Permettez-moi d'abord, mon fils, de vous féliciter de l'honneur qui vous est fait. Il est d'autant plus précieux que vous ne l'avez point cherché, et que votre valeur et vos services l'ont seuls sollicité pour vous. Bien des nobles gentilhommes en seraient justement fiers à votre place. Beaucoup ont peut-être languï dans les antichambres pour l'obtenir, et l'attendent encore. Et pourtant, puisque vous me demandez mon avis, je vous dirai avec franchise qu'il ne faut pas l'accepter.

— Voilà votre pensée, Cuthbert. Je la prévoyais : elle ne m'attriste ni ne me surprend. Cependant, comme la matière est grave, je vous serais obligé de m'en dire plus au long les motifs.

— Volontiers, mon fils ; car j'ai vécu moi-même au sein des cours ; dix ans je fus attaché, en qualité d'écuyer, au comte de Flandres ; dix ans encore j'ai servi le duc de Carinthie ; et, là, j'ai appris ce que c'est que le métier. Eh bien ! je vous le dis avec simplicité : comme je connais votre caractère, vous ne sauriez vous plier aux exigences de votre nouvel état ; ou, si vous vous y pliez, ce ne serait qu'au détriment de votre propre vertu. Il faut avoir fréquenté les grands, pour savoir ce que leur commerce a de dangereux ; il faut avoir vécu dans l'atmosphère des cours, pour en connaître les dangers. La cour, mon fils, est une arène où les passions sont sans cesse en lutte ; les deux, surtout, qui remuent le plus profondément le cœur humain : l'ambition et la jalousie. Qui n'a vu la cour que de loin ignorera toujours les misérables rivalités, les guerres sourdes, les cabales, les médisances, les calomnies, les insinuations perfides, les mille moyens tortueux et ignobles par lesquels les favoris se combattent les uns les autres, et se disputent les faveurs de leurs maîtres. Là, personne n'est jamais content de sa situation, tant qu'il voit quelqu'un au-dessus de lui ; on croit n'avoir rien, tant qu'on a quelque chose à obtenir. Aussi ceux qui possèdent les bonnes grâces du souverain sont-ils continuellement attaqués par ceux qui aspirent à les remplacer. De là, la nécessité de se tenir perpétuellement en équilibre, si l'on ne veut être bientôt supplanté. De là, l'habitude de la flatterie, qui devient une espèce de monnaie avec laquelle on paie les anciennes faveurs, et on en achète de nouvelles.

Or, encore une fois, comme je crois connaître votre caractère, il me semble qu'il aurait de la peine à se prêter à ces nécessités, à ces ignobles manœuvres, à ses guerres à coups d'épingle, surtout à cette

basse adulation qui tait la vérité aux princes, et n'encourage que leurs folies et leurs vices. Ai-je trop présumé de votre loyauté, en supposant que ce rôle lui répugnerait ?

— Non, Cuthbert. On m'a habitué dès le berceau à respecter la vérité. Ma noble mère ne haïssait rien autant que le mensonge. « Rien n'est beau que le vrai, rien n'est bon que le vrai, me répétait sans cesse le moine qu'elle me donna pour maître. » Cette doctrine est restée gravée dans mon âme en caractères ineffaçables. Croyez-vous que l'air de la cour m'empêcherait de la pratiquer ? Je me sens de force à dire la vérité, même à une reine.

— Vous êtes sincère dans vos sentiments, Raoul, je n'en saurais douter. Vous porteriez le goût de la vérité jusque dans la compagnie d'une grande princesse : c'est possible. Mais combien l'y garderiez-vous de temps ? Etes-vous plus fort que tous ? Avez-vous une garantie particulière contre l'air corrompu des cours ? Votre vertu est-elle à l'épreuve ? est-elle invincible ? On peut entrer sain dans une atmosphère empestée ; mais on ne saurait répondre de n'en pas souffrir. Il arriverait alors de deux choses l'une : ou vous resteriez inébranlable dans votre aversion pour la flatterie, et vous deviendriez désagréable à votre royale maîtresse, importun à ses oreilles, antipathique à ses goûts, en sorte qu'elle se débarrasserait bientôt de vous comme d'un censeur incommode. Ou bien vous succomberiez à la tentation, et iriez grossir la foule des courtisans serviles et empressés, qui achètent au prix de leur conscience l'affection et les faveurs de leurs maîtres. Laquelle des deux situations vous serait la plus agréable ?

— Ni l'une ni l'autre ne me conviendrait. Mais, Cuthbert, vous seriez là pour m'éclairer et me soutenir. Car, si j'acceptais l'honneur qu'on me fait, j'y mettrais pour condition que vous le partageriez avec moi. Nous sommes inséparables, à la vie et à la mort.

— Je vous remercie, Raoul, de l'affection que vous me témoignez. Mais je n'accepterais point l'offre que vous me faites, dût-elle être agréée de la reine. J'ai vécu ma vie, et j'ai assez goûté de l'amitié des grands. Tout ce qui me reste à faire, c'est de donner à Dieu le reste d'une existence qui ne fut pas toujours ce qu'elle dut être, mais qui sera meilleure, je l'espère, à la fin qu'au commencement. Je ne suis point venu en Terre Sainte pour parader à une cour, ni pour servir une femme ; mais pour combattre les ennemis de Dieu, et mourir, s'il le faut, les armes à la main. Voyez-vous cette multitude de pauvres pèlerins, que votre roi va livrer aux coups des Sarrasins et aux horreurs de la misère ? Eh bien ! ma place est au milieu d'eux ; je partagerai leur malheur, je le soulagerai, si je puis ; et, si la mort vient me frapper elle me trouvera, j'aime à le croire, dans l'exercice de quelque acte de miséricorde. Oh ! vivre et mourir parmi les pauvres de Jésus-Christ, m'est cent fois plus doux que de jouir de la compagnie d'une reine et des délices d'une cour. Mais vous...

— Que voulez-vous dire, Cuthbert ? Et pourquoi secouez-vous la tête d'un air dubitatif ?



— Mais vous, mon fils, vous n'êtes point obligé de partager un sort aussi triste. A votre âge, on accueille volontiers une existence plus douce, plus aisée. Je n'oserais vous condamner à braver avec nous les frimas, la faim, l'ennemi, le désert. Je prévois d'ici quels maux vont nous assaillir, et combien peu y résisteront. Certainement il serait dur, pour un jeune chevalier de quelque espérance, de courir au-devant d'une mort, glorieuse devant Dieu, sans doute, mais prématurée et obscure aux yeux des hommes. Et pourtant...

— Je m'en sens le courage, Cuthbert, et je ne reculerais pas plus que vous devant de telles extrémités. En prenant la croix, je puis dire comme vous, que j'ai fait le sacrifice de ma vie, et même de plus que ma vie. Car j'ai laissé sur la terre de France... Mais passons là-dessus ; n'amollissons pas, par de trop chers souvenirs, la résolution que nous avons prise. Pourquoi ne serais-je pas aussi fort que vous pour supporter les maux que vous prévoyez ?

— Je n'ai point mis cette question en doute, Raoul ; votre courage m'est connu, et j'y compte autant et plus que sur le mien. Certainement, ce n'est ni la faim, ni le dénûment qui vous feraient peur. Mais vous êtes jeune, vous pouvez rendre des services en Palestine : ce qui vaut mieux... peut-être... que de s'ensevelir dans les déserts.

— Ce motif me toucherait peu. Je sens que je n'ai rien, que je ne suis rien : ma vanité n'est pas assez grande pour me persuader qu'un rôle important ou glorieux m'attende. Comme le disait mon père Dosithee : — La gloire est de servir Dieu sans faiblesse et sans bruit : le pauvre, qui meurt dans sa chaumière, est aussi grand que le roi qui meurt sur son trône, et sera préféré, s'il a mieux accompli la loi. — Non, Cuthbert, ce motif ne me tentera pas. La seule chose qui me touche, c'est la crainte de désobliger la reine. J'avoue que je me déciderais avec peine à contrister cette illustre dame, qui veut bien abaisser les yeux sur moi... Son mécontentement me serait un poids lourd, amer, accablant peut-être.

Le vieux guerrier leva ici sur son ami un regard plein de douceur et de tendresse. Puis, lui prenant la main, il la serra avec effusion, mais sans prononcer un mot. Raoul s'aperçut qu'il avait quelque chose sur le cœur.

— Je n'ai eu jusqu'ici qu'à me louer de votre franchise, Cuthbert ; pourquoi semblez-vous me cacher aujourd'hui un secret ? Dût-il être désagréable pour moi, souvenez-vous que j'aurai le courage de l'endure. Vous me feriez injure de me dissimuler rien de ce que vous pensez m'être utile, sous prétexte que je ne pourrais le porter.

— Votre générosité m'ouvre le cœur, bien-aimé enfant, répondit l'écuyer. Eh bien ! je vous dirai que cette bienveillance de la reine, est précisément ce que je redoute pour vous. Mieux vous vaudrait cent fois son courroux que son amitié. Vous avez eu le bonheur, Raoul, de vivre dans l'innocence ; grâce à votre pieuse mère, grâce aux solides leçons d'un vertueux précepteur, vous avez pu échapper à un mal qui corrompt trop souvent la jeunesse dans

sa fleur. Les désordres, dont vous avez été témoin parmi les croisés, vous ont paru plus dignes de mépris que d'imitation ; et si j'ai pu, par ma vigilance sévère, contribuer à entretenir en vous cette heureuse horreur pour le vice, ce sera le plus beau titre que j'oserai présenter à la miséricorde de Dieu. Eh bien ! mon fils, cette innocence, qui fait votre plus bel ornement, qui fait votre trésor, vous l'exposeriez singulièrement, en vous attachant à cette cour. La reine, je vous l'ai dit, me paraît peu digne du haut rang qu'elle occupe. Elle est plus légère qu'il ne convient à la femme d'un roi aussi pieux. Et cet essaim de dames qui folâtraient autour d'elle, ne me paraissent guère à la hauteur du nom qu'elle portent, non plus qu'en rapport avec la gravité des circonstances où nous nous trouvons. Je n'aime pas ces rieuses élégantes et coquettes, aux figures séduisantes, aux manières agaçantes, qui, sous le nom de demoiselles d'honneur, voltigent sans cesse autour des tentes royales. Triste appât à l'imprudence de plus d'un jeune chevalier ! Je n'aime pas même ces prétendues amazones, qui se mettent dans nos rangs, et nous sont, certes ! cent fois plus fatales par les désordres qu'elles causent qu'utiles par l'appui qu'elles nous prêtent. Oh ! que votre illustre moine n'a-t-il songé à éloigner cette troupe inutile, dangereuse, que la vanité et le vice animent beaucoup plus que la piété ! Ce n'est pas de *Dames aux jambes d'or* (6) que nous avons besoin ; mais de guerriers pieux, dévoués et chastes. Et plutôt au Ciel que toutes ces belles fussent restées aux foyers de leurs castels, à filer leurs quenouilles et à prier pour nous, plutôt que de venir tendre des pièges à la vertu de nos barons.

» Je dis donc, sire de Louville, que vous seriez bien exposé dans cette douce compagnie. Il ne faut pas longtemps à la vertu la plus affermie pour succomber à de pareilles tentations. Et en vain vous flatteriez-vous de résister : vous n'êtes, comme disait un saint, ni plus fort que Samson, ni plus pieux que David, ni plus sage que Salomon ; et pourtant voyez ce que ces grands hommes sont devenus. C'est souvent celui qui se croit le plus solide qui tombe le premier : Dieu le permettant ainsi pour nous démontrer notre faiblesse et punir notre répsomption.

» Enfin, et pour vous dire la vérité tout entière, l'offre que vous fait faire la reine, n'est qu'un piège tendu à votre vertu : c'est une tentation qui vous est présentée pour vous faire violer vos serments.

— De quels serments parlez-vous ? repartit Raoul, en relevant fièrement la tête.

— Ce que je dis, cher enfant, je le sais de science certaine. Peut-être ai-je eu tort moi-même de vous introduire à la cour... Mais qui pouvait prévoir que le conseil du roi se composait à moitié de femmes ? Eh bien ! sachez qu'en ce jour-là, vous avez en particulier frappé l'imagination d'une jeune suivante de

(6) Il s'était formé, à la seconde croisade, une troupe d'amazones commandées par une dame que ses bottes dorées avaient fait surnommer la *Dame aux jambes d'or*. (*Hist. des Croisades*, t. II.)



Sibylle de Flandres, Diane de Courty, la fille d'un brave chevalier, que j'ai connu dans mes campagnes des Pays-Bas. Je crois bien que la fille ne vaut pas sa mère, et encore moins son père. Or, cette tête volage et légère s'est éprise de vous, et a confié sa passion à sa maîtresse. C'est devenu le sujet de tous les caquets de ces dames. Le bruit répandu que vous êtes inaccessible aux pièges de ce genre, et que votre foi est engagée, n'a fait qu'enflammer le cœur de cette étourdie. Il paraît que l'on a juré à la cour de vous faire partager cette passion, et que... Je n'achève pas. La reine me paraît bien sotte, bien peu digne de son haut rang, en se mettant à la tête de cette intrigue. Maintenant, Raoul, c'est à vous à voir si vous voulez vous y prêter.

— Jamais ! répondit énergiquement le sire de Louville. Je prends de nouveau Dieu à témoin que je resterai fidèle à ma fiancée. Je ne l'oublierai que du jour où elle m'aura oublié elle-même ou quand elle m'aura délié de mes serments. Jamais, Cuthbert, jamais ! jamais !

— Je le savais, mon fils, dit le vieux Teuton, en lui tendant la main, et je vous félicite de cette force de caractère. Maintenant, voyez ce que vous ferez de l'invitation de madame Éléonore de Guienne.

— Mon parti est tout pris : je refuse.

— Mais, mon fils, notre trajet sera terrible ; je ne sais combien de maux vont fondre sur nous.

— Qu'importe ? J'ai prêté deux serments dans ma vie : celui de combattre pour Jésus-Christ, et celui d'appartenir à Roselle de Châtillon. J'y serai fidèle ; et, si je meurs à la tâche, je mourrai du moins sans reproche. Cuthbert, je vous suis.

L'écuyer se jeta au cou de son disciple, et le serra tendrement contre son cœur.

Le lendemain la cour appareillait. Le moine de Saint-Denys, et les autres chroniqueurs, nous ont laissé un tableau émouvant de ce qui se passa alors. Une foule immense se pressait sur le rivage, au moment du départ. Le roi, touché jusqu'aux larmes, essayait de reconforter ces malheureux livrés au désespoir. Il donna tout l'argent qu'il lui fut possible à Thierry de Flandre et à Archambaud de Bourbon, qu'il laissait à leur tête. Déjà il avait remis cinquante mille écus au gouverneur de Satalie, pour avoir soin des malades. Promenant ses regards attristés sur cette multitude, il sentait son âme déchirée, en pensant au sort qui la menaçait. Enfin, baigné de larmes, il monte avec la reine sur le vaisseau royal, adresse encore un mot d'encouragement à la foule, et part. Ce fut alors une explosion universelle de cris et de lamentations (7). On dit que Raoul, en levant les yeux sur le tillac où se tenait encore la reine, vit une jeune femme attacher sur lui un long regard humide ; il baissa les yeux, et s'éloigna. Les chroniqueurs remarquent que, malgré la barbarie dont les Sataliens s'étaient rendus coupables envers les infortunés croisés, la résignation et le sentiment de la justice étaient cependant si profonds chez ceux-ci, que pas la moindre déprédation ne fut

commise dans la ville. Et ces pauvres gens mourraient de besoin ! Quant aux malades, dont le roi avait si généreusement payé le traitement d'avance, on n'en revit pas un seul : les Grecs les avaient laissés périr de misère ou même empoisonnés.

Dès que le roi fut parti, Thierry et Archambaud cherchèrent à rallier cette foule découragée. Mais à peine étaient-ils hors de Satalie, qu'ils se virent attaqués par les Turcs. Serrés entre l'ennemi et la ville qui leur fermait ses portes, ils ne durent qu'à des efforts désespérés d'échapper à une défaite complète. Du reste, l'histoire nous apprend que l'inhumaine cité ne porta pas loin la peine de sa barbarie ; prise par les Turcs, elle fut livrée au pillage ; et les nombreux cadavres qui jonchaient ses plaines, y ayant produit la peste, elle se vit en peu de temps dépeuplée. Aujourd'hui, Satalie n'est plus qu'une ruine déserte : juste châtiment de sa perfidie et de sa cruauté.

Si la présence même du roi n'avait pu établir la discipline parmi les pèlerins, on supposera sans peine que l'autorité de ces deux nouveaux chefs y fut encore plus impuissante. Une funeste division éclata aussitôt ; le désespoir, la faim, étaient les seules voix que l'on écoutât. Sans cesse harcelés par les Sarrasins, de plus en plus torturés par le besoin, ces malheureux voyaient leur nombre sans cesse diminuer, et la leçon ne leur profitait pas. On pouvait prévoir le moment où, de cette masse si nombreuse, il ne resterait pas un seul homme. Thierry et Archambaud, découragés, profitèrent de la première occasion pour s'embarquer : abandonnant à leur malheureux sort ces pauvres indisciplinés, sur qui la raison n'avait plus d'empire.

— On en pensera ce qu'on voudra, Raoul, disait Cuthbert, pendant que, assis sur le rivage, il partageait avec son ami un morceau de cheval cru, la seule nourriture qu'ils eussent. Mais, en vérité, la conduite de ces deux barons a une couleur qui ne me plaît pas. Ce n'est pas ainsi qu'on laisse une foule de malheureux, dont on a accepté le commandement. Que voulez-vous que deviennent ces pèlerins ? Il est clair qu'on les pousse au désespoir.

— Et cependant, il faut avouer qu'il est difficile de garder un poste pareil. Dès que la voix de la raison ne se fait plus entendre, il n'y a pas de commandement possible. Néanmoins, Thierry et Archambaud sont deux lâches, deux félons envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont ils abandonnent ainsi les enfants. Vous pleurez, je crois, Cuthbert ?

— Oui, mon fils ; et il y a pourtant longtemps que des larmes ne sont tombées de mes yeux. Je doute même que j'en aie jamais répandu d'aussi amères.

— C'est le sort de ces infortunés qui vous touchent ! ?

— Oui, Raoul, et le vôtre aussi. J'ai regret, maintenant, de vous avoir engagé à rejeter l'offre que l'on vous faisait. Peut-être votre vertu aurait-elle su se défendre ; et vous ne seriez pas exposé aux douleurs qui vont vous assaillir.

(7) *Hist. des Croisades*, t. II.



— Déposez ce souci, mon vieil ami. Nous nous sou tiendrons jusqu'au bout ; et si le bout vient, nous saurons nous soumettre au décret de la Providence.

Deux bandes de croisés se séparèrent d'abord de la masse ; l'une était de trois mille, et l'autre de quatre mille, environ. Elles prirent le chemin de la Cilicie. La faim et l'ennemi les anéantirent complètement ; pas un seul n'échappa. Les deux amis, resté avec le gros de l'armée, subirent mille incommodités, qu'il serait trop long de décrire ; se battirent comme des héros ; rendirent les plus grands services à leurs frères ; les sauvèrent même plusieurs fois d'une mort assurée. Mais, s'ils pouvaient lutter contre les Sarrasins, ils étaient impuissants contre la faim et l'abattement qu'elle entraîne. Un spectacle des plus tristes affligea alors leurs cœurs de chevaliers chrétiens : ils virent deux ou trois mille de ces malheureux, égarés par le désespoir, abjurer le christianisme pour embrasser la foi de Mahomet. « Il est impossible, s'étaient dit les plus turbulents de cette troupe, que le Dieu qui nous abandonne ainsi soit le vrai Dieu. Nécessairement, Mahomet est plus puissant que lui ; le mieux que nous puissions faire, est donc de nous livrer à lui (8) » Ce fut en vain que nos deux héros s'efforcèrent de leur faire comprendre ce que la foi, ce que la saine raison pouvaient opposer à ces arguments absurdes : la faim, détestable conseillère, entraîna tout le monde à la suite de ces blasphémateurs. Cuthbert et Raoul restèrent seuls fidèles.

On députa en secret vers un des forts occupés par les Sarrasins, pour demander la vie, à condition d'embrasser le mahométisme. Pendant la nuit, un corps considérable vient entourer les apostats et les désarme. Des envois de vivres arrivaient en même temps pour payer la défection. Cuthbert et Raoul, quoique pressés par la faim, refusèrent de recevoir de la nourriture. Cette démarche les trahit. On insiste ; ils refusent plus énergiquement. L'ordre est aussitôt donné de les saisir et de les mettre à mort.

### XXXIV

#### UNE JOIE ET UNE TRISTESSE

La détermination que venait de prendre Roselle paraîtrait bien étrange, bien imprudente, dans le siècle où nous vivons. Une jeune fille de quinze ans, douée de la plus grande beauté, s'aventurant dans un si long voyage, sans autre compagnie qu'un vieillard, sans ressource aucune, sans argent, sans connaissance : c'était là, on en conviendra, une entreprise que notre sagesse d'aujourd'hui taxerait sévèrement. Mais elle n'avait rien d'extraordinaire dans les temps dont nous parlons. La croix rouge, qui brillait sur le bras de cette vierge, était pour elle une protection suffisante. Nul n'eût osé dire ou commettre la moindre inconvenance à son égard ; on la regardait passer avec respect, on la saluait avec

bonheur ; chacun souhaitait bon voyage à cette belle enfant, tout en admirant son courage, et il n'était personne qui ne se recommandât à sa prière. Elle avait compté pour vivre sur la charité de son prochain, et cette charité ne lui fit point défaut ; on donnait volontiers à la petite croisée et au vieux pèlerin, à condition qu'ils ne manqueraient pas de dire un *Pater* et un *Ave* aux lieux où Jésus-Christ est né et mort pour nous. Que si, quelquefois, une âme plus compatissante voulait donner pour le lendemain, Roselle avait grand soin de refuser, sous prétexte que ce serait manquer de confiance à la Providence. Si, d'autres fois, les cœurs étaient plus durs, alors elle se plaçait à la porte du castel ou de la chaumière, et chantait une de ses belles chansons, un de ces doux *lais*, qui avaient tant de fois charmé les oreilles des habitants de Chartres. Et si, enfin, il arrivait que l'inhumanité ou la pauvreté de ceux à qui elle s'adressait la laissât sans secours, eh bien ! elle souriait, en jetant les yeux vers le ciel, comme pour dire : — Père, nous acceptons l'épreuve ; mais ne la faites pas trop durer.

Quant à Onfroy, il suivait sa chère petite, la tête baissée et le cœur ému. Souvent des larmes de tendresse mouillaient ses paupières. A chaque instant, il regardait derrière lui, s'il ne voyait rien venir ; un fond d'inquiétude semblait le préoccuper. Parfois, il trouvait bien dur de subir ainsi les intempéries de l'air, les fatigues de la marche, la faim, les rebuts ; mais l'exemple de cette jeune fille l'encourageait. Il était habituellement triste et rêveur : le souvenir de ses vieux péchés l'obsédait toujours. Roselle avait besoin de le ranimer, de lui rappeler l'étendue des divines miséricordes ; et cette voix consolante parvenait souvent à lui rendre la paix et la sérénité.

Une nuit, à cinq ou six journées de Chartres, se trouvant surpris par l'ombre, loin de toute habitation, ils s'approchèrent d'une meule de grain et résolurent d'y attendre le jour. Le bon vieillard arrangea du mieux qu'il put une couche pour sa jeune compagne ; puis, allant s'agenouiller au pied d'une croix, il se mit en prière, selon son usage. Il passait ainsi une grande partie des nuits à implorer la bonté de Dieu ; et il fallait que le besoin du repos fût bien pressant pour qu'il en accordât quelque peu à ses membres.—On peut dormir quand on est innocent comme elle, murmurait-il ; mais le sommeil n'est pas fait pour les cœurs coupables. Adam ne dort bien qu'une fois, et c'était avant son péché.

— Jour de Dieu ! disait une voix derrière la meule ai-je bien entendu ? Ai-je bien compris ? Tout bas, Tobi, tout bas ! Si c'est ce petit ange, il ne faut pas l'éveiller. Je la croyais si tranquille dans le château du Puiset ! Il est vrai que personne ne peut y rester longtemps, et c'est déjà merveille qu'elle n'en soit pas sortie plus tôt. Mais c'est bien elle ; c'est bien sa douce voix que je viens d'entendre dire : — Mon Dieu ! je me remets tout entière entre vos mains ! — Par saint Martin ! je suis sûr que Celui de là-haut ne fait point difficulté de la prendre sous ses ailes. Elle est si bonne ! elle est si charitable pour les pauvres ! Nul doute que le Seigneur ne la couvre

(8) *Hist. des Croisades*, t. II.



de ses ailes. Mais j'ai aussi entendu la voix creuse du vieil Onfroy. Sus, Tobi ! A l'homme ! mon ami, à l'homme ! au vieux !

L'intelligent animal, dressé depuis longtemps à comprendre les intentions de son maître, tire doucement sa corde du côté où l'écuyer priait, absorbé dans ses pensées. L'oreille exercée du troubadour ne tarda pas à démêler le bruit sec d'une main frappant une poitrine, et ces mots prononcés à demi-voix : *Deus, propitius esto mihi peccatori.*

— Elle est grande, mon frère, dit-il, en piquant la terre de la pointe de son bâton, oui, elle est immense la miséricorde que vous implorez. Le vieux pécheur, Guzman de Barcelone, disait que c'est une mer sans fond et sans bords. Onfroy, mon ami, je ne doute pas que vos soupirs ne touchent le ciel ; car ils paraissent sortir d'un cœur sincère.

— Qu'il me pardonne ! qu'il me pardonne ! répéta l'écuyer, en frappant plus fort. Ce n'est guères la peine de lui offrir le peu qui me reste. On ne saurait présenter à un Dieu si grand les débris du péché.

— Donnez toujours, mon ami ; Celui de là-haut est assez riche pour n'avoir pas besoin de nos offrandes. Il veut bien se contenter du peu qu'il y a. Un prêtre de Cominges avait coutume de dire qu'à une certaine hauteur, on ne distingue plus un denier d'un doublon d'or. Il avait raison : Dieu est si grand, que les plus grandes choses ne sont presque rien à ses yeux. Mais, dites-moi, Gérard, où allez-vous ainsi avec ce petit oiseau du Paradis ? Car c'est bien sa voix que j'ai entendue.

— L'amour la presse, troubadour ; l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'abord, et puis son affection pour son fiancé. Nous allons en Terre Sainte.

— O saint Front de Périgueux ! s'écria Olric, en étendant ses bras vers le ciel. O Notre-Dame de Roc-Amadour, et vous tous saints et saintes qui habitez dans le ciel ! je vous remercie de cette heureuse rencontre ; il ne pouvait rien m'arriver de plus doux. Si un vieux corbeau déplumé est digne de se joindre à l'aimable rossignol des bois, je prierai Roselle de Châtillon de me permettre d'aller en sa compagnie baiser le tombeau de Jésus-Christ. Je ne lui serai point à charge, vu que, par le moyen de mes lais de Palestine, je puis honorablement gagner ma vie.

— Commence alors par respecter son sommeil, troubadour. Modère les éclats de ta voix, et apprends que rien n'est beau sur la terre comme le sommeil de l'innocence.

— C'est vrai, c'est vrai, Gérard, dit l'aveugle, en baissant le ton ; et je prends à témoin Celui de là-haut que c'est que je ne pouvais contenir l'excès de ma joie. Il me semble que je vais avoir des ailes. Ce long pèlerinage ne m'épouvante plus, du moment que je serai en compagnie d'une enfant bénie de Dieu. Tout beau, Tobi ! Que m'annonces-tu donc ? Je m'éloigne un peu, Onfroy, pour vous laisser prier. A la meule, Tobi ! à la meule ! Allons goûter un peu de sommeil, mon ami : voici un beau moment pour nous.

A trente pas de là, se trouvait une autre meule de grains, vers laquelle le petit chien conduisit son maître, mais toujours grommelant, toujours frémissant, comme s'il eût pressenti quelque chose. Arrivé là, le vieillard s'étendit à terre pour goûter un peu de sommeil. Ses paupières s'appesantissaient à peine, quand il entendit la voix de l'écuyer, non plus sur le ton de la prière, mais sous la forme du débat et de la résistance. D'autres voix se mêlaient à la sienne ; puis bientôt il n'entendit plus rien.

Or, ce que l'aveugle ne devinait pas, et que le lecteur doit savoir, c'est que le compagnon de Roselle s'était vu tout à coup assailli, pendant qu'il était en oraison. Deux paires de bras vigoureux l'avaient enlacé, puis bientôt lié de cordes, et il avait pu distinguer qui le maltraitait ainsi.

— Que t'ai-je fait, Lambert ? Et toi, Clodoald ? Oui, que vous ai-je fait, pour que vous vous rendiez les exécuteurs d'ordres sanguinaires ? Si j'avais droit d'attendre de vous quelque chose, c'était de la reconnaissance. Vingt fois, Lambert, on t'aurait chassé pour ton ivrognerie ; et toi, Clodoald, pour tes gaucheries et tes vols, si je n'avais intercédé pour vous. Est-ce ainsi que vous me payez de mes peines ?

— Demande raison au maître, répondit l'un des deux serviteurs.

— C'est à ta conscience, Clodoald, que j'aimerais à la demander.

Le serviteur se mit à rire.

— Comment, coquins, dit le vieillard, qui se sentait mettre la corde au cou, vous auriez le courage de me donner la mort ?

— C'est l'ordre.

— Je proteste contre la violation du droit... Je suis sur les terres du comte de Champagne.

— Pas tout à fait. Ceci est un fief du vicomte de Chartres ; on pourrait t'en donner la preuve. Et je m'étonne que toi, l'intendant du sire Éverard pendant tant d'années, tu connaisses si mal les possessions de ton maître. En tous cas, chacun prend son bien où il le trouve.

— Par tous les saints du ciel ! je vous en supplie, laissez-moi le temps d'expier mes péchés.

— Voici le meilleur moyen.

— Ma pénitence n'est pas faite.

— Nous allons la finir.

— Au moins... au moins... reprit Onfroy, dont la gorge était déjà serrée par la corde, jurez-moi que vous... ne ferez pas de mal à... cette... innocente... C'est moi... qui... ai tout fait.

— On le sait.

— L'épargnerez-vous ? Ju... rez.

— Nous n'avons pas l'ordre pour lui faire le moindre mal. Tu peux être tranquille...

— Merci... Seigneur !... Pour moi... j'ai tout mé... rité. Pardon !... Pitié ! Mon... Dieu !...

Une minute après, le pauvre écuyer était pendu aux bras de la croix. Car ces vils satellites n'avaient pas reculé devant cette espèce de sacrilège. Quand ils eurent assisté aux dernières palpitations du malheu-



reux, qu'ils eurent senti, au froid des extrémités, que la mort était venue, ils s'éloignèrent en silence.

Notons que Tobi n'avait cessé de grogner, du giron de son maître, où ils s'était arrondi, selon son usage. Le troubadour, imputant ce bruit à la présence de Gérard, n'y attachait aucune importance. — Il pourrait certainement prier plus bas, se disait-il ; Celui de là-haut n'est pas sourd. C'est souvent celui qui prie le plus doucement, qui a le plus de chances d'être entendu. Tout doux, Tobi ! Laissons donc dormir. Tu vas éveiller le petit ange. — Mais Tobi n'obéissait qu'à regret ; et, à chaque phase de la lutte, il élevait la voix : on eût dit que le pauvre petit animal devinait l'affreuse scène qui se passait. A la fin, ses aboiements devinrent si forts que le vieil Olic dut supposer quelque chose d'extraordinaire. Il n'entendait plus rien, cependant ; mais Tobi, s'élançant de son sein, tirait sa corde avec cette sorte de vivacité qui n'était jamais sans quelque bon motif. Ses jappements finirent aussi par éveiller Roselle, au moment où l'aveugle passait devant elle.

— Qui est là ? dit-elle. Veillez sur votre chien, je vous prie ; je ne peux vous nuire en rien ; prenez garde qu'il ne me morde.

— Jour de Dieu ! quelle morsure vous ferait-il, le pauvre petit ? Dormez, dormez, oiseau du Paradis ; Tobi veillera, s'il faut, autour de vous, plutôt que de vous faire le moindre mal.

— Ah ! c'est toi, Olic ? Quel hasard t'amène ici ?

— Dites donc quelle Providence, chère enfant ! S'il n'était noire nuit, vos yeux verraient sur mon bras un signe qui doit aussi se trouver sur le vôtre. Je vais en Terre Sainte.

— Si vieux ? si pauvre ? et aveugle ?

— Oui, oui ; sans autre ressource que la Providence, sans autre guide que Tobi. Tout doux, mon petit ! Qu'est-ce que tu tires donc tant ?

— Sais-tu qu'Onfroy est là ?

— Nous avons échangé quelques paroles, et j'admire Celui de là-haut, qui sait faire de si beaux prodiges.

— Quelle heure est-il, à peu près ? car je sais que tu devines cela au plus juste, Olic.

Le troubadour leva le nez, tourna sur lui-même, humant l'air lentement ; mouilla un de ses doigts, l'éleva au-dessus de sa tête, et dit :

— Il est une heure du matin, si ma science n'est pas en défaut.

— Justement : nous devons partir à cette heure-là. Où est Onfroy ? Onfroy ! Onfroy !

Rien, on peut le croire, ne répondait à l'appel. Mais quelle fut la consternation de la jeune fille, lorsqu'elle découvrit le corps de son vieux serviteur pendu aux bras de la croix ! Elle resta muette d'étonnement, accablée sous le poids de sa douleur.

— C'était cela ! c'était donc cela ! dit Olic à son tour ; oui, c'était cela que Tobi m'indiquait. C'était cela que j'entendais vaguement. Faut-il que je sois malheureux de n'y avoir pas prêté l'oreille ? Oh ! chère petite ! quelle douleur des douleurs ! Mais est-il bien mort ? On voit souvent des pendus vivre

encore longtemps, même quand on les croit morts. Vite ! coupons les cordes ! Ne perdons pas un instant. J'ai connu à Cominges un homme qui a vécu quinze ans, après avoir été pendu dans toutes les formes...

Le troubadour n'avait pas tort. A peine le corps fut-il à terre qu'il donna signe de vie. Mais hélas ! ce n'était plus qu'un dernier éclair. La joie de Roselle se changea bientôt en tristesse. Elle put cependant encore s'assurer que Gérard l'avait reconnue ; il fit même un faible effort pour lui serrer la main ; et comme elle lui parlait de Dieu, elle eut la consolation de le voir soulever péniblement ses yeux vers le ciel. Ainsi, jusque dans l'effort suprême, cette âme repentante restait fidèle à ses saintes résolutions. Bientôt un faible hoquet annonça le moment du départ ; et Roselle ne pleurait plus que sur un cadavre.

— O mon bon Gérard ! ô mon cher Onfroy ! répétait-elle, dans l'excès de sa douleur ; c'est pourtant moi qui suis la cause de ta mort. Tu n'as désobligé ton maître que pour m'obliger moi-même. Faut-il qu'on ait ainsi puni en toi une faute dont j'étais seule responsable ? Je voudrais pouvoir racheter ta vie au prix de la mienne. Rien ne me consolera de t'avoir perdu, si ce n'était la pensée que tu es mort dans les dispositions du vrai chrétien. Oui, j'espère que nous nous reverrons dans l'autre monde... Mais en attendant, pourquoi me laisses-tu dans celui-ci ?...

Et elle dut ainsi reprendre son chemin en compagnie du vieux troubadour aveugle, plus inquiète que jamais de tout ce qui pourrait lui arriver.

## XXXV

## UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU

— La Providence nous conduit par des voies étranges, Raoul, disait Cuthbert à son jeune compagnon. Mais, si jusqu'à présent, elle a daigné nous tirer de peine par des espèces de miracles, il faut avouer qu'ici elle nous laisse clairement voir le terme. Nous allons mourir.

— Eh bien ! soit, Cuthbert ; nous accepterons ce qu'il plaira à Dieu de nous envoyer. Savez-vous ce qui m'occupe en ce moment ? Une joie et une peine.

— Dites.

— Je me réjouis de mourir, parce que je prévois des hontes pour notre Sauveur Jésus-Christ. Cette lâche apostasie m'étonne, m'épouvante, au delà de tout ce que je peux dire. De plus, je commence à croire que vous aviez raison, quand vous conceviez de si tristes pressentiments sur les suites de l'expédition : évidemment, elle manquera. Dieu fait quelquefois de grandes choses par la vertu ; il n'a pas usage de faire grand'chose par le vice. Cela me console de mourir.

— Et moi aussi, Raoul, je suis bien aise que vous éprouviez ces sentiments : car ce sont les miens.

— Et pourtant quelque chose m'attriste. J'ai rêvé que cette pauvre petite s'en venait en Terre Sainte



me rejoindre, une croix rouge sur le bras. Elle s'en venait seule, à travers l'Europe, sans autre appui que la Providence et son courage. Elle était la même que quand je la vis pour la première fois, près de la cellule de la Recluse. Et puis il me sembla qu'elle s'embarquait ; que le navire était battu par une affreuse tempête ; qu'elle me tendait les bras, en me criant : — Sire d'Allonville, venez à mon secours !... — Je fis de grands efforts pour voler à elle ; mais ils n'aboutirent qu'à me réveiller ; et j'étais tout en larmes, et il m'en est resté une impression de tristesse.

— C'est une vanité de croire aux songes, Raoul. S'il a plu quelquefois au bon Dieu de manifester ainsi sa volonté, ce n'a été que rarement et miraculeusement. En général, prenons-les pour les caprices d'une imagination qui a les rênes sur le cou, ou même pour des insinuations perfides de l'ennemi du salut.

Les deux amis furent tirés de leur prison, et amenés au milieu d'un cercle immense, qui remplissait l'intérieur du fort. Cette foule était composée de soldats musulmans, et de chrétiens apostats. Une espèce d'estrade avait été dressée pour servir de tribunal, et sept personnages y prirent place. Les deux prisonniers étaient chargés de fers. Les premiers objets qui frappèrent leurs yeux furent deux pieux destinés à leur empalement, dans le cas où ils persisteraient dans leur refus d'adorer Mahomet. On avait choisi l'entrée de la nuit pour rendre la cérémonie plus frappante. Des flambeaux, placés de distance en distance, projetaient leur fauve éclat sur cette multitude, sur tout ce sinistre appareil. Mille sentiments divers se peignaient sur les figures : chez les Sarrasins, une joie sauvage, mêlée de curiosité ; chez les apostats, l'étonnement, la honte, l'impudence, mais surtout l'espèce d'abattement que produisent les longues privations. Un vieux santon s'avança au milieu de la place, et se mit à chanter un hymne en turc à l'honneur de son Dieu ; les voix des Sarrasins répétèrent le refrain avec une sorte de frénésie.

— Vous pleurez, Raoul, dit le vieil écuyer, qui vit les joues de son ami s'humecter de larmes.

— Oui, Cuthbert, et ce n'est pas de peur. Mais je ne puis voir, sans une amère tristesse, mon Dieu renié par un si grand nombre de nos frères. Jamais je ne me serais attendu à un pareil spectacle, à la porte même de la Palestine, presque en face des lieux que le Sauveur a arrosés de son sang. Convenez-en, Cuthbert, nous venions chercher ici autre chose qu'un semblable spectacle.

Les sept juges se rangèrent avec gravité sur les sièges qui leur étaient préparés. Il était clair que cet appareil formidable avait moins pour objet d'intimider deux hommes, que de retenir par la terreur ceux qui avaient renié leur foi. Les prisonniers s'avancèrent. Raoul, rassérénant son visage, marcha d'un pas ferme, le front levé ; un mouvement involontaire d'admiration courut dans tous les rangs à l'aspect de cette belle stature, de ce port martial, de cette mâle physionomie, si bien en

rapport avec les grâces et l'élégance de toute sa personne. Un moment de silence s'établit. Le chef des juges prit la parole, dans la langue des Francs, et s'adressant d'abord à Raoul :

— Jeune chien d'Occident, lui dit-il, es-tu prêt à renoncer à ta fausse religion, et à t'incliner devant Mahomet ? Confesse que l'Islam est le seul culte agréable au Tout-Puissant, et que quiconque ne suit pas le grand soleil de la Mecque est plongé dans les ténèbres.

Le jeune guerrier se contenta de promener ses regards sur l'assemblée, et ne répondit pas un mot. Le juge prit, sans doute, ce silence pour un commencement de défection.

— C'est bien ! Ta langue est comme la feuille du palmier qui ne parle pas, et néanmoins prêche la gloire du conquérant de l'Asie. Le grand astre qui éclaire l'Orient aura certainement frappé tes yeux. Tu auras vu que le peuple de Mahomet est un noble peuple, aussi fort dans les combats, que religieux dans la vie privée. Tu auras vu, par l'exemple de tes compatriotes, qu'il est un peuple généreux et désintéressé, prêt à partager son pain, même avec ses ennemis. Jetteles yeux sur cette foule affamée qui n'avait pour nourriture que le sable des déserts, pour rafraîchissement que le vent brûlant du Midi, et qui vit maintenant dans l'abondance ; et reconnais que les enfants de l'Islam sont les plus dignes de la terre, et que Mahomet est le plus sublime des prophètes.

Une multitude de voix de chrétiens et de Sarrasins crièrent : — Vive Mahomet ! Dieu seul est Dieu, et Mahomet est son prophète. — Cette acclamation produisit une vive douleur dans l'âme de notre héros ; ses larmes allaient de nouveau couler. Mais, craignant qu'elles ne fussent prises pour une marque de faiblesse, il eut la force de les refouler.

— Ainsi, c'est chose convenue que tu adores Mahomet, que tu passes dans les rangs des enfants du Prophète ; et...

— Que le Ciel confonde ta langue menteuse, ô vieux serpent de l'erreur ! s'écria Raoul, de toute l'étendue de sa voix : car il désirait se faire entendre de tous les apostats. Écoute ce que j'ai à répondre à tes vils blasphèmes ; et que le ciel et la terre soient témoins de mes paroles.

« Je crois en un seul Dieu, Père tout-puissant, créateur de toutes les choses visibles et invisibles. Et en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur, consubstantiel à son Père, engendré avant tous les siècles, Dieu de Dieu, lumière de lumière, par qui tout a été fait, qui est descendu pour nous du ciel en terre, s'est fait homme dans le sein d'une vierge, a souffert, est mort, est ressuscité pour notre salut, est monté au ciel, d'où il viendra un jour juger les vivants et les morts. Je crois au Saint-Esprit, égal au Père et au Fils et procédant de l'un et de l'autre. Je crois à la sainte Église catholique, apostolique, romaine... »

Un hurlement confus interrompit ici la profession de foi du jeune croisé. Il eut la douleur d'entendre plus d'un de ses frères mêler ses cris à ceux des Sar-



rasins ; mais il vit aussi un sentiment de honte se peindre sur la figure de plusieurs d'entre eux.

— Ta cervelle est pleine d'illusions et ta langue fournie de blasphèmes, dit un vieux santou, qui occupait une place parmi les juges. Que le vénérable cadi veuille bien demander à cet écervelé s'il adore Mahomet comme l'envoyé de Dieu et le plus grand des prophètes ?

— Qu'il s'en dispense ! qu'il s'en dispense ! répondit le sire de Louville, d'une voix plus retentissante encore. Je proclame Mahomet le plus vil des imposteurs, le plus cruel des tyrans. Que son nom soit livré en mépris à tous les échos de la terre, à tous les vents du ciel ! Anathème, malédiction sur le fourbe de la Mecque ! Et malheur à quiconque se range sous ses étendards !

Le mouvement produit par cette véhémence apostrophe ne saurait se décrire. Un certain nombre des auditeurs poussèrent des cris de mort ; pendant que d'autres, les plus vieux, en général, et notamment les membres du tribunal, se jetèrent le front contre terre, pour demander pardon de ces blasphèmes. Quelques autres, surtout parmi les jeunes, ne pouvant contenir leur indignation, se mirent à courir, à faire mille extravagances, qu'ils accompagnaient des vœux les plus sanguinaires. Pendant longtemps, ce fut une confusion inexprimable.

— Très-bien ! très-bien ! mon fils, dit Cuthbert à son disciple. Il est clair que vous avez mis une guêpe au flanc de chacune de ces bêtes sauvages. Votre part est faite ; laissez-moi dire un mot, et préparons-nous à mourir.

Quand le tumulte fut apaisé, le chef cadi, s'adressant à Cuthbert, lui dit :

— Et toi, dont Allah a déjà blanchi la barbe, et en qui la sagesse doit par conséquent habiter ; parle, vieux chien des terres lointaines, rends-tu hommage à Mahomet ? Seras-tu moins insensé que ce guerrier imberbe ? Tu prosternerai-tu devant le Prophète ?

— Écoutez-moi, vous tous qui, hier encore, étiez mes compatriotes et mes frères : car c'est à vous que je m'adresse : ces vils mécréants ne valent pas la peine qu'on leur réponde. Je vous adjure, au nom du Dieu vivant, par la miséricorde et la justice divine, par les plaies glorieuses de Jésus-Christ, par le souvenir de vos pères, par le lait que vous avez sucé, par tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes : je vous en supplie, ouvrez les yeux sur votre aveuglement, reconnaissez votre erreur, réparez la faute à laquelle vous a entraînés un moment de faiblesse. Que vous a fait le divin Sauveur, pour que vous le trahissiez aussi indignement ? N'est-ce pas assez d'être mort pour vous ? Quoi ! lâches que vous êtes, vous n'avez pu supporter un moment d'épreuve ? Quoi ! enfants dégénérés des martyrs, vous avez sacrifié la gloire de Dieu, les intérêts de votre âme à un morceau de pain ? Oh ! je vous en conjure encore une fois, ouvrez les yeux sur votre insigne folie. Proclamez de nouveau que vous êtes chrétiens ; que vous voulez être les soldats, et non les transfuges, de Jésus-Christ.

Rendons cette justice à ces timides apostats qu'ils accueillirent cette exhortation, ces reproches par un morne silence ; il semblait que le remords s'éveillât dans leurs âmes. Mais il n'en fut pas de même des Sarrasins. Le vieux santou, ne pouvant dominer sa colère, descend de l'estrade, applique un large soufflet au sire de Louville, et crache, en passant, sur Cuthbert, aux applaudissements universels. Raoul rougissait d'indignation ; on voyait, pour ainsi dire, son sang bouillonner dans ses veines. Si ses mains n'eussent été enchaînées, il eût sans doute eu de la peine à se contenir.

— Calmez-vous, mon fils, lui dit son compagnon, et ne trouvez pas mauvais de subir des outrages que notre divin Maître n'a pas dédaigné de souffrir. Il nous eût manqué quelque chose du martyre, si l'on n'eût ajouté l'insulte à la torture. Surtout, pardonnons à ces infortunés, et croyons que, comme les bourreaux de Jésus-Christ, ils ne savent ce qu'ils font.

Cependant, parmi les sept juges, il en était un qui semblait moins agité que les autres. Raoul avait remarqué que son attitude était plus grave, son maintien plus composé. Quoique placé le dernier dans l'ordre, il exerçait sur la foule un certain ascendant ; car, d'un signe de la main, il était parvenu, sinon à apaiser, du moins à modérer, les transports de cette troupe fanatique. Enveloppé dans un long et magnifique cachemire, la figure ombragée de son large turban, il ne laissait voir que sa haute taille et son port majestueux. Pas une seule fois il n'avait pris la parole, ni pour ni contre l'opinion de ses collègues. Mais nul ne paraissait suivre plus attentivement la marche de la procédure, et son œil noir se portait de temps en temps sur les accusés.

Enfin, les cris redoublant, le mot de trahison même ayant retenti, une dernière fois le chef cadi proposa aux prisonniers d'abjurer le Christ pour Mahomet. Leur réponse fut aussi énergique que la première fois. Alors on alla aux voix, et la peine de mort fut prononcée à l'unanimité. D'immenses applaudissements accueillirent cette décision. Les deux chrétiens devaient être empalés, cette nuit même, après la dernière ablution et le repas du soir. En attendant, ils furent conduits dans une tente, à l'extrémité du fort.

— En êtes-vous fâché, Raoul ? dit Cuthbert, en entrant dans sa prison. Regrettez-vous que les choses se soient ainsi passées ?

— Non, Cuthbert. Dieu, qui lit au fond des cœurs, sait que j'accepte sans peine l'arrêt prononcé. Je n'ai jamais aspiré à un plus grand honneur que celui de mourir pour Jésus-Christ. Seulement, je voudrais qu'elle fût ici.

— Parlez-vous de votre fiancée ? C'est une femme ; elle est timide, elle est faible ; l'aspect du supplice l'épouvanterait.

— Oh ! ne dites pas cela. Elle est femme, elle est timide même, comme la biche des bois ; mais cela n'empêche pas le courage. C'est la foi, Cuthbert, qui fait les grandes âmes ; c'est l'amour de Dieu qui élève l'humanité au-dessus d'elle-même, et la rend capa-



ble de sacrifice. Or, vous ne vous figurez pas ce qu'il y a de foi et d'amour, et par conséquent d'énergie, dans ce cœur de vierge. Oui, je voudrais qu'elle fût là ; elle serait la première à nous exciter au martyre. Peut-être son exemple toucherait-il cette multitude d'apostats.

— Laissons ces soucis au Seigneur. Je voudrais, moi, que mon bon père Hermann fût près de nous, pour nous donner l'absolution suprême. Nous y suppléerons, Raoul, autant qu'il sera en nous. Veuillez, s'il vous plaît, prononcer, au nom du ciel, ces paroles consolantes sur la tête d'un vieux pécheur, qui se repent amèrement d'avoir offensé Dieu.

Cela dit, le Teuton s'agenouille et reçoit, mains jointes et tête baissée, l'absolution de son ami. Nous rappellerons au lecteur que l'usage existait, au moyen âge, de suppléer ainsi à l'absence du prêtre ; naïve et touchante expression de la foi qui remplissait les âmes. Raoul, à son tour, s'inclina devant son guide et entendit aussi, d'un cœur contrit et humilié, les paroles sacramentelles sortir de la bouche du vieux soldat. Celui-ci ne put s'empêcher de verser une larme d'attendrissement, en voyant cette belle tête d'adolescent se baisser sous sa main : semblable à une jeune fleur que la faux menace, au moment où elle va étaler toutes ses grâces et donner tout son parfum.

Mais, pendant qu'ils se recueillaient ainsi en présence de la mort, un léger bruit attira leur attention ; et ils virent, à l'entrée de leur tente, un Sarrasin debout, immobile, comme s'il eût craint de troubler, par une apparition intempestive, leur pieuse occupation. Raoul n'eut pas de peine à reconnaître, dans ce personnage, celui des juges dont nous parlions tout à l'heure. Dégageant sa figure des longs plis de son cachemire, il s'avança enfin vers Raoul et lui dit :

— Allah est grand, fils d'Occident, et Mahomet est son prophète. Que la lumière du Tout-Puissant frappe tes yeux, et que sa voix ne soit pas perdue pour tes oreilles ! Reconnaiss-tu cette arme ?

— Oui, Gibor-ben-Salem. Elle fut un gage d'amitié entre toi et moi. Cette circonstance est déjà loin ; mais je vois que tu n'en a pas encore perdu le souvenir.

— La loi du Prophète maudit les ingrats. Le mauvais cœur est comme le sable du désert, où le vent efface l'empreinte des pas. Gibor-ben-Salem se souvient volontiers du bien qu'on lui a fait.

— Tu me l'as payé déjà, ce me semble. N'est-ce pas ta voix que j'ai entendue sous les voûtes de la caverne de Laodicée ? N'est-ce pas à toi que, mon compagnon et moi, nous avons dû notre délivrance ? Ou je me trompe fort, ou il en est ainsi.

Le jeune musulman baissa la tête, et fut un moment sans répondre.

— Le cœur qu'Allah préfère est celui qui oublie le service qu'il rend, et se souvient toujours de celui qu'il reçoit. Ta vie est encore entre mes mains.

— Je le crois volontiers ; mais je sais ce que tu en vas faire : tu m'as jugé digne de mort.

Un léger froncement de sourcils indiqua que ce souvenir était désagréable au fils de Mahomet.

— La loi du Prophète est inflexible, reprit-il ; mais le cœur de l'homme peut être indulgent. Allah n'agrée pas toujours les sacrifices du sang humain. Je puis te donner la vie.

— Sans doute : Gibor-ben-Salem est puissant. Mais je sais à quelle condition il pourrait me sauver de la mort ; et, cette condition, je ne puis l'accomplir.

— Allah seul sonde les cœurs, répondit le jeune Arabe, en fixant sur Raoul ses yeux noirs et étincelants. Tu ne peux, sans témérité usurper une fonction qui n'appartient qu'à lui.

— Je laisse à Dieu le soin de lire dans les consciences, et je me contente de juger l'homme par ses actes. Mon arrêt de mort est sorti tout à l'heure de ta bouche ; je sais à quelle condition il deviendrait un arrêt de vie. Mais, encore une fois, cette condition je n'en veux point.

— Ta vie est entre mes mains, répéta l'Arabe, en frappant du pied la terre avec colère. Prends garde que ta témérité ne te jette de nouveau dans les filets de la mort. Reconnaiss-tu cette arme ?

— Je la reconnais. Celle que tu m'avais remise en échange m'a été enlevée par les tiens.

— Pose ta main sur cette épée.

Raoul obéit.

— Maintenant, tu es libre. Ta vie t'appartient, et malheur à qui oserait attenter à tes jours, avant que tu n'aies franchi les limites de ces terres !

— Je te remercie, Gibor. Je n'élève pas le moindre doute sur ta parole. Mais ce guerrier, le comprends-tu dans ta générosité ?

— Je ne lui dois rien. Il n'a jamais sauvé un fils du Prophète, et il en a immolé plus d'un. Il n'a d'autre droit que celui de périr pour l'honneur de Mahomet. Son supplice est décidé.

— En ce cas, souffre que je ne profite pas de la concession que tu me fais. Je te remercie de ta bonté, Gibor ; mais je ne l'accepte point.

— A tort, mon fils, dit vivement Cuthbert ; oui, à tort, grandement à tort. Vivez, croyez-moi, et laissez votre vieux compagnon mourir. Ma carrière est finie. A soixante-dix ans, on peut poser les armes. Combien n'arrivent pas à cet âge ? Ne m'enviez pas l'honneur de mourir pour Jésus-Christ ; peut-être l'occasion ne se représentera-t-elle plus aussi belle.

— Je ne vous défends pas de mourir, Cuthbert ; mais je veux mourir avec vous. M'ôterez-vous cette satisfaction ? Nous vivrons ou nous mourrons ensemble.

Le jeune Arabe avait réfléchi un moment, et venait de sortir. Tout à coup les prisonniers virent poindre l'odieuse figure de celui que nous avons nommé l'apostat. Une joie cruelle illuminait ses yeux, qu'il promena dans tous les coins de la tente, mais sans oser les arrêter sur ceux des prisonniers : craignant peut-être d'y lire l'expression d'un généreux courroux.

— L'occasion est favorable, dit-il, d'un ton patelin. Ce serait le cas aujourd'hui de racheter votre vie, et même quelque chose de mieux. N'allez pas croire que Mahomet traite tous ses fils de la même façon : il en est qu'il élève, il en est qu'il abaisse. Gibor n'est



pas assez sot pour vous confondre avec la multitude de ses nombreux adeptes. Le pacha de Damas pourrait vous...

— Cesse tes basses plaisanteries, renégat du Dieu que nous servons. Il me semble que tu ne dois plus espérer de nous tenter. Tu m'as vu aussi près, et plus près de la mort, que je n'en suis aujourd'hui. Ai-je tremblé? Retire-toi! Épargne-moi le hideux aspect d'un lâche qui a renié son Dieu.

— Tu ne sais ce que tu dis, ni à qui tu le dis. N'importe! je puis encore t'être utile... Oublions le passé... Un jour, peut-être... Mais non: il doit y avoir entre toi et moi un mur d'airain.

La physionomie du traître avait subi un changement soudain. On eût dit qu'une vieille nature y perçait sous une nature d'emprunt. Les réflexions que cette singularité faisait naître dans l'esprit de Raoul furent bientôt interrompues par l'apparition d'un personnage subalterne, qui se mit aussitôt à délier les chaînes des deux captifs, en commençant par celles de Cuthbert. Raoul comprit le sens de cette attention délicate: on n'avait pas même voulu le laisser un seul instant douter que le bienfait de la liberté ne fût aussi accordé à son vieil ami. Des larmes de joie coulèrent de ses yeux, quand il embrassa Cuthbert, et le serra contre son cœur. En même temps, on leur remettait une bourse pleine

de monnaie turque; une feuille de parchemin, ou firman, c'est-à-dire un passe-port; et on les conduisait hors de la tente, après leur avoir posé un doigt sur la bouche, en signe de la discrétion qu'ils devaient observer. Leur guide les mena à travers les détours du fort, puis assez avant dans la plaine, et leur indiqua de la main la route qu'ils devaient suivre.

De nouveau, Raoul se trouvait libre; de nouveau il avait l'espoir de voir les Saints Lieux, et, qui plus est, il avait et le bonheur de sauver la vie à son ami. Et, pourtant, je ne sais quel fond de tristesse remplissait son âme. Ses pensées se portaient vers la France. Impossibilité de donner des nouvelles, impossibilité d'en recevoir; une immensité le sépare de sa chère Roselle. Que fait-elle maintenant? Est-elle encore au Puiset? Ce terrible chevalier lui continue-t-il sa bienveillance? Ou bien, n'est-il pas revenu à son naturel farouche et méchant? Autant de doutes qui tourmentent cette âme généreuse et aimante. En attendant, il s'avance par des chemins et vers des lieux inconnus, n'osant trop se livrer à des inquiétudes qui ne sauraient s'accommoder avec cet abandon à la Province, dont il a fait sa règle et son point d'appui.



L'ENTRÉE DES TERRAINS DE L'UNIVERSITÉ MCGILL, A MONTREAL.